Nouvelle série N° 152 **2010**

LA FRANCE LATINE

REVUE D'ETUDES D'OC

ETUDES MEDIEVALES
LE CHANSONNIER DE BEZIERS
(SUITE ET FIN)

—

VARIA

CENTRE DE RECHERCHE PREFics-CREDILIF EA 3207
UNIVERSITÉ RENNES 2 HAUTE BRETAGNE

LA FRANCE LATINE
Revue de l'*Union des Amis de la France Latine*
Association régie par la loi de 1901

Pierre VERGNES
et Jean SASTRE
fondateurs

SIEGE SOCIAL

LA FRANCE LATINE (à l'attention de Philippe Blanchet)
Université Rennes 2
C.S 24307
35043 RENNES CEDEX
(e-mail : philippe.blanchet@univ-rennes2.fr)

Prière d'envoyer à cette adresse toute correspondance concernant les adhésions à l'association, la rédaction, les propositions de textes et services de presse.

Les opinions soutenues dans les articles n'engagent que la responsabilité de leurs auteurs.

Adhésion à l'association
donnant droit à l'envoi de la revue : …….. **25 € par an**
Adhésion de soutien : ..... **à partir de 30 €**

Rédiger les chèques à l'ordre de: *Union des Amis de la France Latine* CCP Paris 10 136-33 F.

© *France Latine* 2011. Tous droits de reproduction réservés pour tous pays.

Directeurs de la Publication

Philippe Blanchet (domaine moderne)
Suzanne Thiolier-Méjean (domaine médiéval)

Secrétaire de rédaction : Aude Etrillard

Comité de Rédaction

Mmes et MM.

Armendares, C.
Blanchet, Ph.
Courty, M.
Guimbard, C.
Manzano, F.
Saouma, B.
Thiolier, S.
Thiolier, J.-C.
Vilhena, J. (de)
Wanono, A.

Comité scientifique

Philippe Blanchet (université de Haute-Bretagne, Rennes 2)
Pilar Blanco (université Complutense, Madrid)
Maria A. Ciprés Palacín (université Complutense, Madrid)
Catherine Guimbard (université de Paris IV-Sorbonne)
Claire Kappler (CNRS, Paris, UMR 8092)
Francis Manzano (université Lyon III)
Claude Mauron (université de Provence - Aix-Marseille I)
Peter Ricketts (université de Birmingham)
Roy Rosenstein (université américaine de Paris)
Élisabeth Schulze-Busacker (université de Montréal)
Naohiko Seto (université Waseda, Tokyo)
Tullio Telmon (université de Turin)
Suzanne Thiolier-Méjean (université de Paris IV-Sorbonne)

Site internet de la revue :
http://www.prefics.org/credilif/la_france.html

Reprographie Université Rennes 2
Dépôt légal : 2e trimestre 2011 - ISSN 0222.0326

ÉTUDES MÉDIÉVALES

LE CHANSONNIER DE BÉZIERS

SUITE ET FIN

VARIA

TABLE

Avant-propos **5**

CYRIL PATRICK HERSHON
Le chansonnier de Béziers
édition semi-diplomatique
(suite et fin) **9**

VARIA

PETER T. RICKETTS
I- Un *exemplum* occitan de « Lazare et le riche »
dans le ms. Paris bnf, nouv. Acq. Fr. 6504 **187**

II- Un fragment du *Seneca* occitan servant de
couverture **210**

SAVERIO GUIDA
L'altra faccia del *trobar*
nei sirventesi
di Garin d'Apchier e di Torcafol **215**

CLAIRE KAPLER
La mer, l'océan : origine et destinée ultime
de l'amour chez les poètes persans **258**

VIENT DE PARAITRE **275**

AVANT PROPOS

Voici donc, comme nous l'avions promis et grâce au travail de notre ami Cyril Hershon, la suite de l'édition du Chansonnier de Béziers. Ainsi, spécialistes et chercheurs, mais aussi lecteurs érudits ont-ils maintenant à leur disposition ce recueil de poésies et de *vidas* dont l'histoire à elle seule vaut bien une enquête policière. L'éditeur a publié à la fin du manuscrit une table alphabétique des troubadours et des chansons qu'il contient, donnant ainsi un instrument particulièrement utile au lecteur.

Dans la deuxième partie de la présente livraison, notre fidèle collaborateur et ami Peter Ricketts nous offre deux textes appartenant à la littérature édifiante et morale. L'un est un *exemplum*, consacré à « Lazare et le riche » ; ce petit récit, destiné à illustrer le sermon d'un clerc, est d'autant plus précieux à nos yeux que les *exempla* sont rares en langue d'oc[1] ; la deuxième édition est celle d'un fragment du livre de *Seneca*, qui avait servi de couverture à un livre de comptes du XVI^{e} siècle, un sort qu'il partage, hélas, avec nombre d'autres manuscrits !

À la suite, et pour varier les plaisirs, notre collègue italien Saverio Guida livre une étude pertinente et approfondie sur la richesse de deux poètes qu'on a souvent jugés mineurs, Garin d'Apchier et Torcafol ; ils ont développé un style divertissant par ses ambiguïtés et qui devait amuser considérablement les auditeurs ; leurs jeux érotico-burlesques sur le langage, comme l'écrit l'auteur, pleins de verve et verdeur, ont encore le pouvoir de nous réjouir quelques siècles plus tard. Vous trouverez, au

---

1 Même si le roman de *Barlam et Jozaphas* en contient un certain nombre, voir Monique Bonnier-Pitts, *B. et J., Roman du XIV^{e} siècle en langue d'oc (BnF, fr. 1049)*, coll. du CEROC, n° 5, Publications de l'Université de Paris-Sorbonne, 1989.

reste, quelques poésies de Garin d'Apchier dans le Chansonnier de Béziers.

Enfin, pour faire entendre une autre poésie proche, elle aussi, de la Méditerranée et rappeler l'importance de ces cultures du Moyen-Orient, Claire Kappler nous aide, à travers ses évocations marines, à mieux saisir une pensée qui souvent nous demeure obscure ; or, dans notre monde contemporain, mieux comprendre l'autre est une urgente nécessité.

Bonne lecture et bel été à tous.

S. T.-M.

LE CHANSONNIER DE BÉZIERS

Édition, notes et commentaires

par

Cyril Patrick Hershon

Suite et fin

Cadenet 45

(La miniature le montre à cheval en habit bleu.)

Cadenet si fo de Proensa, d'un castel que a nom Cadenet, qu'es en la riba de Durensa, contat de Folcarquier. Fils fo d'un paubre cavalier. E quant il era enfant, lo castel de Cadenet si fo destruits e raubat per la gent del conte de Tolosa, e li home de la terra morts e prets en Tolsan per un cavalier que avia nom Guillin de Lantar. E el lo noirit e·l tenc en sa maison ; e el venc bos e bels e cortos, e saub ben trobar e cantar e parlar, et apres a trobar coblas e sierventes. E parti se del[1] seignor que l'avia noirit e anet per corts e fet se joglar. E fasia se apelar Baguas ; longs temps anet a pe desastrucs per lo mon. E venc se en Provensa, e nuils homs non lo conoissia ; e fet se clamar Cadenet e comenset a far cansos bonas e bellas. E·N Raimonds Lugier de Dos Fraire lo mets en arnes e en honor. E·N Blacas l'onoret e fes gran ben e gran honor longa seson. E pois il se rendet al Hospital, e lai il deffinet. E tot lo sieu fai en saubi per ausi[r] et per veser.

(138)(Nostradamus, qui a écrit au long la vie de Cadenet, dit qu'il possédoit la quatriesme partie de cette terre, de l'héritage de son père. Il devint amoureux de Marguerite de Ries, mais que, n'estant pas aymé d'elle, il se retira au marquis de Montferrat, où il s'arresta quelque temps, chantant touiours de sa Marguerite, l'amour de laquelle fit qu'il prit congé du marquis, luy ayant donné armes, chevaux et argent, il s'en retourna en Provence revoir sa maîtresse, où il fut honorablement receu de Blacas et de Raimond d'Agoult à Sau[lt], où il fut amoureux encore de la dame Blacassonne, soeur de Blacas, à l'honneur de laquelle il composa plusieurs belles chansons. Mais les médisans qui parlèrent contre luy à ce sujet furent cause qu'il écrivit un petit traité "Contra lous Galliadours". Et ayant esté contraint de quitter cette inclination, il se rendit amoureux d'une nonain d'Aix nommée Angloise de Marseille, de noble maison, et qui n'avoit pas encore fait se[s] vœux ; de laquelle, se voyant méprisé, il se rendit au Temple de St. Giles où il demeura longtemps et au passage que firent les frères du Temple outremer, il y alla avec plusieurs chevaliers ; et s'estant fait estimer tant aux faits d'armes que de la poésie, il y moureut avec plusieurs Templiers à une guerre qu'ils firent contre les

[1] MS., del del.

Sarrazins en l'année 1280.Le Monge des Isles d'Or dit que ce Cadenet se nommoit Elsias et qu'il ne mourut point en cette guerre. Au contraire, qu'au retour qu'il fut en Provence, il épousa la nonain, de laquelle il eut un fils nommé Robert ; en quoy il ne s'acorde pas avec St. Césary, qui veut que le dit Elsias et Robert sont du temps de J[e]anne, première du nom, royne de Naples, contesse de Provence, auxquels, pour leurs bons services, elle inféoda la place de Cadenet et plusieurs autres et assure que ce poëte Cadenet estoit du temps de Raimond Berengier, dernier du nom, conte de Provence, ce qui est bien différent de ce que l'autheur de nostre manuscrit, qui parle de veue et d'ouie, a dit cy-dessus de ce poëte.)

Chanson
(PC 106, 5)

(138a)

I Ai ! Dousa flor ben olens,
plus clara que flor de lis,
ni miragdes ni rubis,
ni carboncla resplandens,
a vos sui tut ben-volons,
humils, fis e verais,
Domna, volgues per vos mais
que sapchats, saisos seria,
que·l mieus cors fos per vos gais !

II E s'ieu [fos] per vos jausens
de qui·s volgues, fos Paris !
O agues domnas conquis !
Pois qui·s volgues fos manens !
Que non es aur ni argens,
tor ni castel ni palais
qu'eu ames tant com un bais
com de vos, Domna, feria,
e anc fera non m'en estrais.

III Eu non sai vostra garens,
oncle, fraire ni cosis,
pero francs vos sieu e fis,

humils e obediens,
per far vostres mandamens,
e anc iorn non m’en complais,
(138b)ni autra non m’i sostrais,
ni fara, tant viu sia ;
gardats qu’en farets ou mais.

IV Ben ai auts los tormens
d’amors, e ben els ai apris,
e enquier non ai conquis
dels mils mals dos iausimens ;
mas si·m fosses ben-volens
aleusarats me·l greu fais ;
car de vos amar no·n lais ;
plus tengra vos per amia,
en fera chansons e lais.

V Bella boca, blancas [dens],
bels esgars e plasen vis,
cors ben faits e gent asis,
complat, de bels norimens,
aves, Dona, conoisens ;
e se enquerr’a en vos mais
valor e fin prets verais,
es en vos cortesia
e tots iorns broilla e nais.

Deus maudia malamens,
faus lauseiadors savais,
que tots iors pensan cun bais,
iois e prets e cortesia
e d’als cors non s’irais.

****

Marcabruse 46

(La miniature montre le poëte à cheval, habillé en bleu, en train de battre le tambour attaché à son cheval.)

L'autheur du manuscrit qui a receuili vint et trois chansons de ce tourbadour n'a point escrit sa vie[2]. (Nostradamus dit qu'il estoit gentilhome de Poitou et qu'il vint s'habituer en Provence avec sa mère, qui esoit issue de la noble et anciene famille des Chabots à Poitiers. Laquelle estant instruite ès belles letres et surtout en nostre poésie provensale, tenoit cour d'amour en Avignon où se trouvoint les poëtes gentilshomes et les dames pour oir les définitions des questions et tensons d'amour ; que Marchebruse, qui estoit son fils unique, ne fut pas moins doux et facile que sa mère en sa poésie, et qu'ils flerisoint et chantoint en Avignon du temps que le pape Clément, sisième du non, y présidoit ; qui fut presque Lois roy que Ieane, première du non, roine de Naples, fit estrangler son mari, André, frère de Loys, roi d'Hongrie, en l'an 1346. Aucuns ont escrit que les sonets que Pétrarque fit contre Rome estoit contre la mère de ce Marchebruse qu'il a nomée "Roma, l'avara Babilonia, Malvagia, Nido di tradimento, fontana di Dolore", nons qui convenoint bien à ceste courtisane que le Monge de Montmaiour a nomée "la palharda d'amor".)

Chanson
(PC 293, 44)

(139a)

I Soudadier, per cui es jovens
mantengut en ioi eisamens,
entendis los mals argumens
de las falsas putas ardens !
En puta qui se fia
es home trahits
lou fol can cuia aill rias
es escarnits.

II Salomon dis, e es guarens,

[2] Nous avons deux versions de la *vida* que Chasteuil-Gallaup ne connaissait pas : MSS *K* et *A*.

qu’al primer es dousa com pimens ;
mas al partir es plus cosens,
amara e cruel come serpens ;
tan sap de tricharia
la pecatris,
que cel qu’ab leis si lia
s’en part marits.
(139b)
III De gonella porta semblans,
qu’es serps detras, leos davan,
bou es en miei loc, qu’il fai trian
de caval bai e d’aurifam.
Cel qui depeis la bestia
non es faillits
d’aisso que entendia
de la trairits.

IV Puta sembla leo d’aitan ;
fers es d’orgoil al comensamen,
mais pois, quan a fach son talan
tro que·i s’humil non prets un gan ;
car, joven putaria,
put de mertrits,
com fai de boucharia
carnils poirits.

(Il manque six strophes.)

****

(140) Jordan Bonels 47

Jordan Bonels si fo de Xaintonge, de la marque de Pointieu. E fets mantas bonas cansos de Na Gisborts de Montausier, que fo moillier del conte d’Engolema e pois fo moillier del seignor de Montausier e de Berbesieus et de Calais.

(Nostradamus n’a rien escrit de ce tourbadour.)

[Chanson]
(PC 273, 1)

(140a)

I Si ira l'amor tengues amic jausen,
non es nuls homs qui miels anes de mi,
que pena, dol e mal e marimen
ai sofert, pois amic i es coven
qu'eu aya el mal e ma dompna lo ben ;
a ellas vol aisi ab mi devire,
car sab ben eu que non l'ausi res dire ;
ans voill mon dan s'ella vol e amors :
gardats si sieu dels feignens amadors.

II E me diran tuit li desconoissen,
car cel es fols qu'ama autrui mas que si ;
donc non sabets com non a gues de sen
quant en amar son espers senes fre.
Que castiar e blasmar non val ren,
ni fis amans non a poder, qui·s vire,
qu'ab ambas mans contra l'afan no·s tire,
si cum eu fas que car mi forsa honors
cuiei passar tots los bons sofridors.

III Si com l'aigua sofre la nau coren[3],
que es tan forts que mil home sosten,
per[4] un clavel pert son afatimen
sofrir eu mal miels de tota autra re ;
mas quan de leis que·m defaill ab merce
que on mais l'ame meils a cors que m'en asire,
e on piets trac plus doble e·l miei martire ;
e·l dous egars m'es come la blanca flors
qu'apres lo frug armarcis las sabors.

(140b)

IV E fai o mal domn'a mon escien
quant fai semblans, don preiars s'esdeve,

[3] Cette strophe est la quatrième dans la *COM*.
[4] MS., *por*.

a cavalier ni·l dona entendemen
e no·i a cor una fes me
quan parla piets quant non m'aus ni me ve,
e s'ieu fos fals enganans ni trahire,
e contra leis aisi me fara iausire ;
mas ves amors non val forsa ni tors,
ni mas res cors de verais amadors.

V Qu'eu no·i plorat mantas ves dousamen
quant me consir com li dirai ni que ;
et quant la vei, ai tan dur espaven
no·il l'aus monstra com li port bona fe.
Quan cuid parlar temensa me rete
e son ades dos per un li souspire ;
quan qui mai vals miels deu son prets ausire,
ar son ardits, ar me torna al paors,
ara s'en vai e en torna al colors.

A Calos vai, cansos, a midons dire
a Na Garbors, qui beutat saup eslire,
e, prets e ioi e larguesse et valors
c'a leis me clam de sos mals notridors.

(Quatre vers manquent à la fin.)

****

Jaufres Rudels 48

(141)

Jaufres Rudel de Blaia et fo princes de Blaia ; e enamorets se de la comtesa de Tripoli, ses la veser, per lo ben que n'ausi dire als pelerins que venian d'Antiocha. E fet de leis maint vers ab bon sons, ab paubres mots. E per volontat de lei veser, el se croset et se mes en mar. E pren la[5] malautia en la nau e fo condut a Tripoli en un alberg per mort. E lo feit saber a la comtesa e ella venc ad el a son lit e pren lo entre sos bras. E quan saub qu'era la comtesa, en mantenent

[5] MS., *lo.*

recoubret l'ausir e·l fleirar, et lauset Dieus que li avia la vida mantengutda tro que el l'aguet vista. E enaisi el mori entre sos bras. E ella lo fets a gran honor sepelir en la maison del Temple. Et pois en aquel dia, ella se rendet morga per l'amor e la dollor qu'ella n'aguet de luy. E aqui son escritas sas tres cansos.

(Nostradamus, qui a escrit fort au long la vie de Rudel, ce qui a receuili la chanson de la comtesse de Tripoli, ne dit pas qu'il fut prince de Blaye, mais bien gentilhome et seigneur de Blieux en Provence ; qu'en sa ieunesse il fut élevé par le seigneur d'Agoult à Sault jusques à ce que Geofroi, frère du roy Richard d'Angletere, en visitant le seigneur d'Agoult, eut tant d'estime pour les poésies et autres beles qualités de Rudel, le retint à son service où il s'aresta iusques à ce qu'ayant ouï parler de la vertu et de la doctrine de la comtesse de Tripoli, il fît le voyage dont l'autheur du manuscrit fait mention cy-desus, en quoy ils convienent avec Nostradamus qui dit que celuy qui l'acompagna outre-mer fut Bertrand d'Allamanon, chanoine de Silvecane, qui fit présent après la mort de son compagnon de toutes ses poésies à la comtesse de Tripoli, laquelle avoit espousé le comte de Tripoli, qui fut cause de la perte de Hiérusalem, que Saladin conquit sur les Crestiens. Ce poëte a mis par escrit la guerre de Tresia contra Lous, reis d'Arles, dont i ay le manuscrit. Il fleurisoit l'an ……)

Chanson de Jaufres Rudel[6]
(PC 262, 2)

(142a)

I Lanquan li jorn son lonc en mai,
m'es bels dous chans d'ausels de loing,
e quan mi suis partits de lai
remembra·n d'un'amor de loing.
Vauc de talan enbroncs [e] clis,
si que chants ni flors d'abesbis
no·n plats plus que l'ivert gelets.

[6] Cette version est très confuse : la strophe III est combinée avec d'autres vers, IV et V sont interverties et il manque deux autres strophes et un tercet à la fin.

II Ja mai d'amors no·n iausirai
si no·n gaug d'est'amor de loing,
que genser ni meillor non sai
ves nulla part, ni pres ni loing.
Tant es sos prets versais e fis
que lai el venc del Sarasis
fos eu, per leis, catieus clamats !

III Irats e iausens m'en partrai
quan veirai cest amor de loing,
que per un ben que m'en eschai
n'ai des mals si ben sui de loing.
A ! Con for a dreichs pelerins
si ia mos focs ni mos tapis
fos per sos bels oills remirats.

IV Dieus, que fes tot quant es e fai
e formet nostra amor de loing,
mi don poder – qu'en qu'era lais –
fu remir cest amor de loing,
veraiamen en tal aisis,
si que la cambra e·l jardis
mi semblon maisos e palats.

V Ben parra iois quan li querai
per amor Dieu, d'alberc de loing ;
e, s'a leis plats, albergarai
pres de llei – si ben sui de loing ! –
Adonc para·l parlamen fis
quan druts londans er tan vesis
ab bel dits iausirai solats.

****

Autre chanson de Rudel
(PC 262, 5)

(142b)

I Quan lo rius[7] de la fontana
s'esclarcis, si com fa el sol,
e pars la flor aglentina,
e·l rosignolets en el ram
volf e[8] refraing e aplana
son dous chantar e afina,
drets es qu'eu lo mieu refraingna.

II Amors de terra londana,
per vos tot lo cors mi dol ;
e no·n posc trobar mesina
s'ieu non vauc al sieu reclam
ab atrait d'amor dousana,
din[9] vergier ou sous cortina
ab desiderada compaigna.

III Pois del tot m'en faill asina
No·n meravil s'ieu non flam,
car anc genser Cristiana
non fon, ni Dieus non la vol,
Juseva ni Sarasina ;
per que·l ben pasuts de mana,
que ren de s'amor gasauigna !

IV De desirs mon cor non fina
vas cella ren q'us plus am ;
e cre que·l volers m'enganna
si cobesesa la me tol ;
que plus es poignens d'espina
la dolors que ab ioi sana ;
don ja non voill com m'en plaigna.

V Senes breu de pargamina
t[r]amet lo vers, que chantan

[7] MS., *ruis.*
[8] MS., volver.
[9] MS., *d'un.*

plan e en lengua romana
[a·N Hugon Brun per Filhol]
e sapcha gens cristiana
que tot Piteus e Vianna
val[10] mais per leis e Bretaigna.

****

3e Chanson de Rudel
(PC 262, 6)

I Quant lo rosignol el feuillos
domna d'amor e·n quer e·n pren,
e mou son chant jausen e joios
e remira sa par souven
e·ill riu[11] son clar e·ill prat son gen
per nouvel deport que reigna,
me ven al cor fis iois iaser.
(143a)
II D'aquest amor son tan cochos
que, quant eu vauc ves leis coren,
veiaire m'es e c'a reusos
m'en torn e qu'ella m'an fugen ;
e mos cavals i cort tan len
greus er c'uismais ateigna
s'Amors non la me fai romaner.

III De tal domna son cobeitos
a cuis non aus dir mon talen ;
ans quan remire sas faissos,
tot lo cor m'en vai espauden ;
e aurai ia tant d'ardimen
que·l aus dir que per sieu me teig[na],
pois d'als non l'aus merces querer ?
(143b)

[10] MS., *vol.*
[11] MS., *rui.*

IV Ai ! Com son siei dit amoros,
e siei faits son dous e plasen,
qu'anc non nasquet sai entre nos
neguna qu'aia cors tan gent ;
grailla es fresca e plasen,
e non cre genser s'enseigna,
ni non vi hom ab tan plaser.

V Amor aletgre part de vos
per so car vau mon miel queren,
e son d'aitant aventuros
qu'enquier n'aurai mon cor iausen,
la merce de Mon Bon Guiren
que me vol, m'apel e me deigna
e m'a tornat en bon esper.

(La dernière strophe manque.)

****

Peyre de Valiera 49.

Peyre de Valiera si fo de Gascoigna, de la terra de N'Arnaud Guillen de Marsan. Joglar fo el temps et en la sason que fo Marcabrus ; e fets vers tals com hom fasia adoncs, de paubra valor, de foillas e de flors, e de cans e d'ausels. E sos cantars n'aguen gran valor.

(Nostradamus dit que ce Piere de Valiera fut écuyer ou valet trenchan du comte de Poitou, qui avoit chanté pour Rogere, noble dame de la maison de St. Séverin, yssue de France à Naples environ l'an 1321.)

Chanson[12]
(PC 34, 2)

[12] Attribué à tort à Peyre, cette chanson a été écrite par Arnaut de Tintignac. La dernière strophe qui manque ici contient les vers : de Tintinhac a la valor / qi fes lo vers nomenatiu (la COM).

(143a)
I Mon ioi comens en un bel mes,
en la meillor sason del an,
que li ausel movon lor chan
contra·l dous termini d'estiu[13],
que ia porton una dousa sabor ;
per que s'alegran chantador
e eu, chantadors lor torne en recaliu.
(Une deuxième strophe manque.)

II Vas tal amor me tira al fris
qu'anc non s'ausautet de truan,
ni ia nuls homs nos n'an vanan,
ni sos amics non l'en chastiu,
qu'anc non fees blasme ni folor,
ans porta de beutats la flor
e honrats prets nominatiu.

III Petit son d'amadors cortes
que sapchon gaire al meu semblan
d'enquerr'e sabon com o can ;
mais can iois es el maior briu,
a qui pareisson li meillor,
que sabon ben tener s'amor
e·l fols iois de son seignoriu.
(143b)
IV Se mort fa son amic que·il pes
ia non us desconnort per aitan ;
que li renda son iois doblan,
si no·l conois fol o autrui ;
e domna qu'ama per amor
non cami el per sordeior
e si l'orgoil com s'homeliu.

V En petit d'hora ven gran bens
ses qu'il l'enquierra ni·l deman,

[13] Vers 4 et 7, Chasteuil-Gallaup lit *estui / recalui*.

e de pauc ioi vene homs a gran ;
per qu'eu[14] n'ai ric cor esforsiu[15],
plen[16] d'un dous respiey, que me secor,
que me creis ma forsa e ma valor
ab que ma domna non obliu.

(Une strophe manque.)

VI Qui sap d'Amor quan bona es
ny com s'alegra ni reblan
n'a bes comensamen qu'en fan
ceill que sabon esser amiu
n'ai·l hom non sap de sa lausor
et e·ill qu'en son maldisedor,
ny foron ane dels miels iausieu.

(La dernière strophe manque.)

****

(144) Richaud de Tarascon 50

Richaud de Tarascon si fo un cavaliers de Proensa, del castel de Tarascon. Bons cavaliers fo e bon trobaire et fets bons sirventes e bonas cansos.

(Nostradamus n'en a rien escrit.)

[Chanson]

(PC 422, 1)

(144a)

I Ab tant de sens com Dieus m'a dat,
sui cresens en l'afar d'amor,
car hom no·n pot aver honor
si non fa so qu'il a mandat ;

[14] MS., *en.*
[15] MS., esforsui.
[16] MS., per len.

e·l mandamens es tan grans e pros
a cel qui li bon cor lo fai
que pois n'es en prets cabalos,
gardas si fa ben, qu'y n'estrai.

II D'aissi son partit et egat
en la cort del us Dieus d'amor
a dreit per leial viador,
per qu'ieras o tenc per proat,
que qui de son poder es bos,
per bos deu hom tener s'es plai
e s'ama non am ans perdos
que per dreit amairats l'eschai.

III Mos dits blasmaran li blasmat
e cils que son fals vas amor,
e las falsas e·ill trichador,
e l'autr'aissi galliat,
que chascuna n'a al mens dos,
e chacun dels doas o mai,
don pois es l'engans transios,
il gardon con ben leur estai.
(144b)
IV Quan dur cor envia amistat,
s'acordon per lial amor
aquil an de fin ioi la flor
e lo dic dar en us estat,
e par el dits de mas cansos
e en so qu'era vos dirai,
que non chanta hom cossiros[17]
per dreit, ni marits quan ha ioi.

V Aital domn'a, son per orat,
ame jove, e es caps d'amor,
oills risens ab fresca color,
e a son cors gras e dalgat,

[17] MS., cossi iros.

long e dreit e gai, amoros,
mils tan gensor que dir non sai,
d'aut parat ab bellas faisos
et es tot bon quant dits ni fai.

VI Bon' Aventura, tant es pros
e bella que chascuns retrai,
son qui voill e qui me plats de vos
es tuit remanon en verai.

****

(145) Bertrans del Poiet 51
(La miniature montre le troubadour à cheval avec un oiseau perché sur sa tête.)

Bertrans del Puiet si fo un gentil castelans de Proensa, valens cavaliers e larcs e bon gueriers. E fetz bonas cansos e bon sirventes.

(Nostradamus n'a pas escrit la vie de ce Bertrand de Puget, dont la maison est encore en Lieshe en Provence, et dont les barons de Saint Marc et mesieurs de Barbentanes sont issus.)

Chanson en Dialogue
(PC 87, 1)

(145a)
I Bona Domna, d'una res que·us deman,
me digats ver segon vostre semblan :
s'uns vostre fis amans vos ama tan
c'autra ves vos non rasona ni blan ;
ar me digats segon vostre veiaire
si l'amares o sofrires son dan[18]
qu'eu sieu aquel que so saubrai retraire.

(145b)
II E vos digats, fe que devei, Bertran[19],

[18] MS., *don.*

[19] Cette strophe a été mise après la quinzième : je l'ai remplacée pour permettre à la discussion de la tenson de continuer.

[cals es l'amics que·l volh saber enan]
qu'eu tem de vos – per que vau plus doptan
que non siats mesagier per engan ;
don sabres greu que n'ai en cor a afaire,
que eu non voill dir tan soplei mon talan,
que ses mentir non m'en pogues estraire.
(145a)
III Domna, s'ieu fos aquel que vos cuiats
que·us enqueres, ben i fora engannats,
[qar vos aug dire so don soi iraz]
per amor sel qu'eu vostre endomesiats,
e·us ama tan que non teme nuil maltraire
per vostra amor, e vos, Domna, si·us plas,
voillats qu'ab ioi lo sieu trist cor s'esclaire.

IV Per vostra amor, Bertran, car m'en pregats,
l'amarai eu vos, mais el er pauc amats,
que a no·ill promet ni nuill respieg, nuill fats
que·ill don m'amor, quar s'es vas mi celats,
c'ieu non cre c'amors l'apoder gaire,
que c'il ames ni·l forsets volontats,
qual que semblan fara que fos amaire.

V Domna, eu son lo vostre amic corals,
fis e fesels vas vos, drets e leials,
e sarai vos de servir tan venals
que non m'es affans a sofrir mals ;
e vos, Domna, si con es de bon aire,
retenes mi, que ben es vostre sals,
ab tan que ia de ren vas vos no·n vaire.
(145b)
VI Amics Bertran, ben es iocs comunals
que ame celui que m'es amic corals,
e·l amics c'ora voill, que sia sabei cals ?
Fins e fisels, vertadiers e non-fals,
ni trop parliers ny janglos ny gabaire,
mas de bon prets – a son poder sivals
c'aisi coven – fors e dins son repaire.

VII Domna, cel sui que non enten en mals
Ni ves autra mos cors no re se pot atraire.
VIII Amic Bertran, ben deu anar cabals,
druts, quant es francs, fisels e non-trichaire.

****

Sirventes de B. du Puget
(PC 87, 2)

I De sirventes aurai gran ren perduts,
en perdrai encore un o dos,
e·is rics malvats on prets es romasuts,
que lor non plats donas ni messios
ni lor plats res que teingna a cortesia,
mas ben lor plats quant aioston l'argen,
per so mais n'a cel que lo met plus gen,
c'onors val mais que avols manentia.

II La non sarai dementits ni vencuts
qu'anc homs estans non fo aventuros
(146a)et se n'es ia un que sia creguts ;
doncs n'a el fais algun fa vergoignos
c'avers non vol solats ni leugaria,
non vol trobar home larc ni meten,
anc lo vol tal que estec aunidamen
et tal qu'endur so que maniar en deuria.

III Que val tesaurs c'ades es esconduts,
ni cal pro tenc a nuill home qu'anc fos ?
Autant iai sol non sia monguts
com an [a]quil que lo tenon rescos,
c'a mi non costa un denier si se perdia,
et il an tot l'esmai[20] e·l pensamen ;
e quan perdon l'aver, perdon lo sen
e a mi an pro donet de que ria.

[20] MS., *sinai.*

(146b)
IV Per valens faits es hom meils mantenguts
e acuillits e honrats per los bos ;
e n'es hom meils desirats et volguts,
e·n pot menar plus honrats compaignos,
que malvestats ab prets non s'aparia,
ni s'acordon per lo meu[21] ensiena
que prets vol dar e metre largamen
et malvestats estreing e sere e lia.

V A En Guillen Augier, on prets s'es cluts,
transmets mon chan, quar il es cabalos,
e·ls enemics ten sobrats e vencuts,
et al amics es francs et amoros,
larcs e adregs et senes vilania,
et tot quan a donc met et despen,
et non o fai ges ab semblan dolen ;
per qu'en val mais, ia tan pauc non metria.

****

N'Aimerics de Sarlat 52

N'Aymeric de Sarlat si fo de Perigors, d'un ric borg que a non Sarlat. E fets se joglar, e fo fort subtils de dire e d'entendre, e venc trobaire, mas non fets mai d'una canson.

(Nostradamus n'en a fait aucune mention)[22].

---

[21] MS., ensiena.

[22] Mais on parle de lui et de sa poésie à la page 198 de l'œuvre de Nostradamus, sous le chapitre "Du comte de Poictou et autres poëtes provensaux," et à d'autres endroits. Je donne les textes ci-dessus (Chabaneau et Anglade : 118-119). Il est cité trois fois dans le glossaire et paraît dans la liste des troubadours conservés dans la bibliothèque du roi Robert. (Folio 26R) : Aymeric de Sarlac (194) estoit gentilhomme de Languedoc ; a faict quelques chansons adressantes à la comtesse et au roi d'Arragon ; en y ha une transduicte.

(Texte de Nostradamus : Americ de Sarlac, autre gentil-homme de sa mayson, chanta à la louange d'une dame d'honneur de la comtesse, qui estoit de la mayson de Fontenay, nommée Guillaume, de laquelle il fut amoureux et feist plusieurs belles chansons à sa louange ; vray est qu'il les adresssoit à la comtesse, l'une desquelles se commence ainsi : *Fin e leial, e sens dengun engan / ensins qu'aquel qu'a conquistat Amours, / auray en pax sufertat mas doulours, / e non my vac plaguen, ny rencurean.*

Chanson
(146a) (PC 11, 2)

I Fins e leials et senes tot engan,
aisi com cel cui a conquist amors,
aurai en pats sufertas mas dolors
qu'anc non m'anei plaignen ni rencuran,
ans ai amats longamen, desamats,
vostra gent cors, Domna, cui me sui dats ;
e pois ab vos merces non m'en valria,
partrai m'en ? Non eu, qui non poiria.

II Ans atendrai sofren e merceian
tro que de vos aia qualque socors,
car tot lo mens m'er l'atendres honors,
bona Domna, si ben trai greu affan :
(146b)car mot vals mais ric esperar honrats
c'uns aunits dons, don hom no fo pagats ;
per qu'eu serai tant amics ses feunia
tro que·us apel, senes mentir, amia.

III Bella Domna, foudat fas per semblan,
car en chantan retras vostras lausors
ni las beutats don sobras las gensors ;
obs mi fora que·us anes oblidan,
qu'orgoils vos creis amerma humelitats,
on plus vos vauc membram vostras beutats
ni la ricor qu'es haute sobre la mia.
Dir n'ai donc mal ? Non eu, que mentria.

(147a)
IV Mil ves m'aurai accordat en pensan
con si·us preges, pois m'en reten paors,
car oublidar mi fai vostra valors ;
si com hom fai dins lo tertre camian
que s'oblidon sin don plus es membrats :
son eu del tot, quant vos vei, oblidats,
mas per so me plai, car faillimen seria
s'ieu pel deman lo bon solats perdia.
(147b)
V Domna, ben sai qu'a vostra valor gran
m'aonda cors e sofraing mi ricors ;
et si de plus podiats far clamors,
vos e amors en siats a mon dan !
E si·l per so, Domna, m'ochaisonats,
car non son rics, sera torts e pechats,
car tan non val neguna manentia,
endreg d'amor, com fis cor ses bausia.
(147)
VI Pros comtessa, lo noms des Sobeirats
es loing ausits et per tots eisausats ;
per que non part de vostra seignoria
ni o farai aitan com vius estia.

****

Montaignaçot[23] 53

(L'autheur du manuscrit qui receuili les chansons de ce tourbadour n'a pas escrit la vie[24] et Nostradamus n'en parle point dans son traité des poëtes provensaus[25]).

[23] Un des propriétaires de ce manuscrit a écrit "Guilhem" sous le nom et "Rayn. V, 202" à côté.
[24] Mais il y a une courte vie dans les manuscrits a^{II} et a^{I}. Chasteuil-Gallaup ne savait pas que Nostradamus avait appelé Montanhagol Guilhem de Agoult et avait écrit une longue vie, fol. 12R : voir Chabaneau et Anglade, 1913 : (87), 22-23.

Chanson de Montaignaçot
(PC 225, 12)

(147a)

I Per lo mon fan l'uns del autres rencura,
li clers dels lais e·ls laics d'els eisamen,
e li pobles plaignon la desmesura
de lurs seignors, e·l seignors d'els souven.
Aisi es plen el mon de mal talen ;
mas ara venon sai devers Orien
li Tartarim, si Dieus non o defen,
que·ls faran tots estar d'una mensura.

II Per maint forfaig et per mainta laidura
qu'an fah et fan el clerc e lais eisamen
venra, se ven esta desaventura
a Crestians, si Dieus merce non pren,
que fassa al Papa metre temperamen
de so que renda li clers e li laics conten ;
car c'el los fai ben d'un acordamen,
non lur pot pois nocer null'aventura.

III Per que vol clers tan bella vestidura
ni per que vol viure tant ricamen,
ny per que vol bella cavalcadura
qu'el saup que Dieus volc viure paubramen ?
Ni per que vol tant l'autrui n'i enten ?
Qu'el sap que tot can met ni can despen,
part son maniar e son vestir vilmen
tol lo als paubres, si non men a l'Escritura.

(147b)

IV E los grant princes, per que non prenon cura
que non se fasan torts ny forsa a lur gen ?
Q'us non ten ges per menor forfaitura
c'on forse·l sieu que tan l'autrui dreits pren,
ans es maiers, car failits doblamen ;

---

[25] Mais il se trouve dans la liste de Sault comme Guilhem de Montagnagout.

que s'on d'autrui e de si non defen
a son poder los sieus adrechamen,
fail endreg lor tan qu'en pert sa drechura.
V Mas tots pobols a de bon sen fraichura
can son seignor fas'en ren faillimen,
car tot homs deu amar d'amistat pura
son bon signor e servir lialmen ;
e seignor tan bos qu'ame los sieus bonamen,
car liutats lur en fa mandamen
que l'uns ame l'autre tan coralmen
que non se puosca metre entre els falsura.

VI Reis castelans, l'emperis vos aten,
mas sai disen, seigner, qu'atendemen
fai de Bretos, de que·s mou gran rencura.

VII Car d'aut rei taing quant un gran faig enpren
qu'el trag'a cap o·n sega l'aventura.

****

Albertet Cailla 54

Albertet Cailla si fo un joglars d'Albeset. Hom fo de pauc vailimens, mais si fo amat entre los vesins e per las domnas d'Albeges. E fes una bona cansos e fes sirventes. Mas el non issi de la soa encontrada.

(Nostradamus n'a rien escrit de ce tourbadour.)

Sirventes contres les femes de mauvaises vie[26].

(PC 88, 1)

(148a)
I Ara, quan plou e iverna
e frets aura e bruna
se trai e chai e despoilla la verna,

[26] Ce sirventes est attribué à tort : le vrai auteur est Bertran de Preissac.

fa sirventes per esquerna
d'amor qu'enaisi s'enferma,
que las joves an gitad'a taverna,
tant an apres de fauterna,
que lors cons vendon a terna :
plus son ardens, non es lums en lanterna.
Domnas tosas sofraitosas, la vera paterna
vos confonda
e·us rebonda
cel qu'es mon gouverna !
E·N Auberts[27]
non es tant serts
per los sans de Palerna,
c'ab pantais
del pel no·il lais
si sec la lor esterna,
Audebert, si de me s'estola.

II Aisets paris causa folla :
si la cresets, no·us tenra parola
q'us fui ia de lur escola
e sai con chascun'adola :
mais a mon rauba c'Aspes que degola.
Jes raca pies non asola,
qu'ellas, pois homs los acolla,
neis e mostier non pot guarir estola !
Qui ioventa
met s'ententa,
non sab que·s[28] viola,
mas en guerra
mes sa terra
sel que las percola,
(148b) tan son leals
las galeals
que lais de viola

[27] MS., e me Auberts.
[28] MS., *que es*.

non lor auta,
senes rauta
on chascuna tola.

III Ben a de sen gran nessiera[29],
druts que dona joven gira,
que·l plus manen fan tornar en paubriera ;
mas a las de mieia neira
deu hom poignar com quieira
lor amistat, quar eu en Proensa enteira
val mais en tota maneira,
com plus es de iorn entieira
que non desiron jes mercat ni feira.
Lor compaigna es de gausaina,
enans que o[m] s'o mieira :
bon'alberg a
qu'a que perga
fara volontieira.
Aital osta
que non costa
ame mais que no me quieira -
que ben me colca
e m'afolca
que iove guereira.

IV Joven torna no-m'en-cailla
e Amors en comunailla,
que las ioves intrar en lor vitailla ;
mas per nien se trabailla
mos Audeberts, mas lor vailla
que tost l'auran mes en la pailla ;
e par ben que sens li failla
que donnas ioves eguailla.
(149a)Ab las vieillas qu'an pres senes barailla,
gira bon,
e plus sabon

[29] Les strophes III et IV sont interverties.

far per c'om mas vailla
bona pausa
senes nausa,
que rica ga[z]ailla
que toseta[30]
que non permeta
non podra me tailla,
ans asaia
com deschaia
son drut en vailla.

V Ara non sai co me chapteina,
si me lais d'amar o non teingna
del dos afars es obs que·l meillor preingna
chatiu e c'ela non me deingna
q'us non dic c'a mi se conveingna ;
e si me destreing plus que fuocs non fai levigna,
men suis savis
que grammasis
qu'ella ia m'enseigna
qu'eu non laisse ni no la bais' ;
son prets el manteigna
e l'espanda
a garanda
per el mon e l'enpeingna,
si que l'avia
tota gens terena
Dieus me nagua
si no·m[31] logua
joves o no·n seingna,
si tal nova
no·n cuih muova,
don ia bes no·il veingna.

****

[30] MS., tosota.
[31] MS., *noui.*

Na Castelosa 55

(La miniature montre une dame discrète, bien vêtue, avec un chien à ses pieds)

Na Castelosa si fo d'Alverne, gentil domna, moiller del Truc de Maurona. E ama N'Arman de Breon e fets de lui sas cansos. E era domna mout gaia e mout enseignada e mout bella.

(Nostradamus n'en a rien escrit.)

Chanson où elle se plaint de l'absence de son ami.
(PC 109, 3)

(149a)
I Mout aves faich lonc estaie,
Amics, pos de mi·us partits,
e es me greu e salvaie,
car me iurets e me plevits
que als jorns de vostra vida
non ac dompna mes me ;
e si d'autra vos parte,
mi aves mort e traida,
car avi' en vos[32] ma esperansa
que m'amasets sens doptansa.
(149b)
II Bels Amics, de fin coratge,
vos ai amat, pos m'abellitz,
e sai que faitz ai follatge,
que plus m'en es escarits ;
can non fis vos ganchida[33],
e si·n fezes mal per be :
be·us am e no m'en recre,
[mas tant m'a amors sazida
qu'en non cre] que benanansa
puesc' aver ses[34] vostr'amansa.

[32] MS., car los ma.
[33] MS., ganchiela.
[34] MS., *sos*.

(150a)
III Mout aurai mes mal usage
a las autras amairits,
c'om sol trametre message
e mos[35] triats a chausits :
e s'ieu tenc me per guerida,
Amics, a la mia fe,
c'anc vos prec c'aissi·m conve ;
que plus pros n'es enriquida
s'ai de vos calc'aondansa
de baisar o de coindansa.

IV Mal ai' eu[36] son cor volage
vas vos ni·os fui camairits[37],
ni druts de alcun paratge
per mi non fon encobits ;
ans son pensiv'e marida,
(150b)car de m'amor non sove ;
e si de vos ioi non ve,
tost me trobares fenida ;
car petit de malanansa
mor domna s'on no tal lansa.

V Tot lo maltrag e·l damnage
que per vos m'es escarits,
vos fas grasir mon lignange
e sobre tots mos marrits ;
e s'anc fes ves mis faillida,
perdon la·us per bona fe,
e prec que [veingnaz a me
depueis que aurets ausida]
ma chanson, qu'us fas fiansa :
sai trobets bella semblansa.

****

[35] MS., *einos*.
[36] MS., mal a greu.
[37] MS., mos … canuairits.

Folquet de Romans 56

Folquet de Romans si fo de Vianes, d'un borc que a nom Romans, bon joglars e presentiers en corts e de gran solats. E fo ben honrats entre la bona gen ; e fets sirventes joglarets de lausar los pros e de blasmar los malvats.

(Nostradamus ne dit rien de ce troubadour)[38].

Sirventes
(PC 156, 6)

(150a)
I Far voill eu un sirventes,
quar rason n'ai granda,
poirai de pres on es,
s'on tot no·l demanda :
prets soiorna ab lor cortes,
(150b)e non quier liuranda,
mas ioi e valor,
e ten celuy per seignor
q'us d'aital viuanda.
(151a)
II Prets vol home conoisen
ab fina sagessa,
franc e leial e plasen,
e ses avollessa.
A celui se don e ren
e ia s'amor messa ;
mas pauc n'a conques
qu'en sens baros non a tres
complits de proessa.

---

[38] Nostradamus dans le manuscrit de Carpentras, fol. 23r : "Cestuy estoit de Romans, ainsi que luy mesmes le dict en la fin d'une sienne chanson : *Canson qui voldria dire / qu'yeu no soy de Romans / volly souffrir martire / e la mort de mas mans.* Le Monge des Yles d'Or et St. Cézari dyent qu'il estoit dudict lieu ; fut poëte lirique, estoit joyeulx et plaisant. Il adresse ses chansons à Frédéric empereur ; a faict une chanson du pouvoir d'Amour, que Pétrarque a imité".

III Ja mais negus mos amics
non voill rics deveinga,
pois mon signor Frederics,
que sobre tots reigna[39],
fon larc enans que fos rics ;
e si plai qu'en teigna
la terra e l'aver,
aisso me contan per ver
chascuns, qui qu'en veinga.

IV Mas bein voill que sapcha sert
qu'als savis aug dire :
"Qu[i] tot vol tener, tot pert."
En so se remire,
e teinga donar ubert,
que·l roda non se vire
sos dessus d'ellos,
c'al virar faria tots
ses enemics rire.
(151b)
V Can Dieus que sus l'a mes
e·il l'a dat corona,
e son cosin lo marques,
que chascun rasona
que venir li deu grans bes ;
e·ill rason es bona
e ric, so·us autrei
l'onor que cel de Blifor
e·l coms de Verona.

VI Per que li voill conseiglar,
qu's l'am ses bausia,
que sos amics tenga car
e rics tota via,
que ben a poder del far
miels qu'hom que al mon sia

[39] *reigna* et *teigna* (vv. 22/24) sont intervertis.

fats d'home valens ;
ves vos doble faillimen
si non o fasia.

VII Emperaire, e·us voill pregar
que ia greu non us sia
si·us dic mon talen,
car vos am coralmen,
vos mostrai tal via.

VIII Pros del Cariet be·us tems car
quar en Lombardia
non sai plus valens,
ni negun non m'en desmen
de ben que en dia.

****

(152) N'Eimerics de Belenoi 57

Aymeric de Belenoi si fo d'un castel de Bordales, qu'a non Lesparra. Nep de mestre Peire de Corbiac, clercs fo e se fets joglars e trobet bonas cansos e bellas e avinens d'una dopmna de Gascoigna que avia nom Gentils de Rius[40]. Et per leis estet long tems en aquella encontrada ; pois s'en anet en Cataloigna e estet lai tro que mori.

(Nostradamus n'a rien escrit de ce torbador[41]).

Chanson où il n'ose découvrir son amour à sa dame.
(PC 9, 12)

(152a)
I Maravil me com hom pot apellar
amors sospirs e corals desiriers,
ni com pot hom de sa dolor chantar ;

[40] MS., *ruis*.

[41] Pourtant il est mentionné dans l'index de Nostradamus : 234 Eymeric de Belenuey, 23.s.n. et dans le glossaire sous *emblar* et sous *soanar*.

mas car non posc mon cor dire estiers,
eu chant forsats ab alques d'alegransa,
per so que tals aprenda ma chanson
que la chan lai, don eu no·n parc ni son,
ni descobrir non l'aus ma malanansa.

II Tut li cortes que ren sabon d'amor
la devon dir de gaug e volontiers,
que chascun deu en si meseis pensiers
con es grans mals paors de lausengiers ;
qu'era rics de sola l'esperansa,
c'anc s'ung sol Dieus, d'als non ais sospeison
ni ella cor, tro lausengier felon
percasseron ma mort et ma honransa.

III Aicir[42] me fan dousamen ses cuidar,
a la bella que me tolt tots alegriers,
que sa colors fresca e·l dous esgar
e gais solats savis e plasantiers
m'an en mon cor bastida una dansa
que me pren quan fug e me met en tal preison,
qu'isir non posc, si mort ama te o non,
e la morts es ma maior esperansa.
(152b)
IV Tant quan puosc sols ab una part estar,
me pas de ioi mos mortals desiriers
que m'a faig si autra ren oublidar
que non vei locs domnas [ni] cavaliers
mas entorn lei, que me ten en remembransa
son dous pais et sa gaia faison.
Aquel pensars me plats tan e me sab bon
que ma dolors me par gran alegransa.

V Pero d'aitan li voil merce clamar,
per quan sera ab amans drechuriers,
que me deing mon non ab son solats mesclar ;

[42] MS., *aver*.

que tals m’en er non-sabens meisagiers
[que m’en fara al cor gran alegransa]
quan me dira d’aquel solats con fon,
e gran plasers qui be·l dits per rason
endreg d’amors egal d’un faig balansa.
VI De nostre rei mi plagra d’Aragon
per que, a son [sen] dises d’oc et de non,
aisi com prets o requier et honransa.

****

Ogiers 58

Ogiers si fo un joglars de Viannes, qu’estet long tems en Lombardia et fets de bons discorts e de sirventes joglareses que lausava los uns et blasmava los autres.

(Nostradamus n’en a rien escrit.)

Sirventes où il blâme les jeunes homes qui font l’amour et s’atachent aus vieilles. (PC 173, 1a)[43]

A En Bertran

(153a)

I Ara quan l’iverns nos laissa
e par la fuoilla en la vaissa,
e·ill auselet chantonet ans non s’en laissa,
fas sirventes ses biaissa ;
mas uns malastrucs m’afaissa,
car ab iove [no·s ten] - Dieus li don aissa !
Mas prets una vieilla saisa,
que non a ni car[n] ni graissa,
ma·l cuer e·ls os e daval la madaissa,
que la genta
coumenta

[43] Ce poème est attribué à tort : c’est de Gausbert de Poisibot et la dédicace est à Bernart de Durfort.

on bon prets s’eslaissa,
fina franca,
fresca, blanca,
don ioi no·s biaisa ;
mas la voill
si en m’acoill
ni iosta se m’acaissa,
qu’en la rota,
que·n des tota
Limoges e A[i]ssa.

II Per Crist, fort mal s’aconseilla,
druts c’ab vieilla s’apareilla :
assats ve mens que sel que vos renveilla !
Son drap nou changa per peilha
e son caval per oveilla,
e laissa vin e beuia de seilla,
q’us fats de lor ma coreilla
e tenc m’o[44] a maraveilla
de la color que fan blanca e vermeilla
ab l’englut
d’un ou batut
q’us met viron l’aureilla,
del blanquet
que pois i met
e essag’e solleilla,
del tinfignon
del mentiron
entro sobre l’aissella :
puissas par
apres pis[ar]
c’ades veingna de vieilla.

III Hailas ! Tan mal si barata
druts qu’ab vieilla se coata,
eu non l’en planc, que sel s’ausi e se mata,

[44] MS., mot a.

que viel’es de mal’escata
et druts que lonc si s’aplata,
(153b)et leis si coill lo ram ab c’om la bata ;
quan se vist ien ni s’afaita,
ni·l drap nou son d’escarlata
don i es non mais la pellegata ;
mas voill dar
e baratar
entro la sabata
per la bella
sots gonella
que no se desbarata,
ni aver
tot lo poder
del rei [de] Damiata.
Q’us osa don
per sertalon,
jenoill grais per cuersa plata.

IV Ben a de sen gran soufraicha
druts que de vieilla s’empaicha,
que mout son feras qui ben las agaicha ;
mil sou metri’ad estracha,
que domna joves ben faicha
val cinq cens vieillas, neis ara contracha :
En Bertrans, mens coma afaicha.
……[45]
e volria n’agues la testa fracha.
Pois parlar
l’aug del maniar
ni de bon’osta·l tracha :
al iaser
compra al ben-ser
tot lo porc e la vacha,
car s’embarga
en la pel larga

[45] Ce vers manque dans le manuscrit original.

que es molla e fracha –
semblan es
quan hom la ades
qu'anc non trais sa garnancha.

V Eu tenc ben druts per faura
que aima aital pechura :
ren als no i a mas quan la vestidura ;
e tenc una gran desmesura
que pois domna defegura,
car ia fa pois musel ni armadura ;
mai preses de si tal cura
per que l'arm'estes segura,
que·l cors desvais a tots iorns e peiura.
Eu lor dic
aquest presic
per gran bona aventura,
e·N Bertran,
vei a lor dan
e par que per frachura
cada ver,
las i esper'
e sofre e abdura :
"Mi qu'en cal,
s'a leis va ma ;
quant estauc lats la dura ?"

****

N'Ucs de Saint Circ 59

(154)N'Ucs de Saint Circ si fo de Caersi, d'un borg que a non Tegra, fis d'un paubre vavassor que a non N'Arman de Saint Circ, per so que·l castel don el fo a non Saint Circ, que es al pe de Sainta Maria de Rocamaior, que fo destruits per guerra e derocats. Aquel N'Ucs si ac grand reng de fraire maior de se. E volgron lo far clers e manderon lo a la scola a Montspeiliers. E quan eill cuideron qu'el amparets letras, el emparet cansos e vers e sirventes e tensons e coblas, e·ill fah

e·ill dih dels valens homes e de las valens domnas qu'eron al mon e eron estat ; e con aquel saber el s'aioglari. E·l coms de Rodes e·l viscoms de Toreina si·l eleveron molt a la joglaria, con las tensos e con las coblas que·ilh feiren con lui, e el bons Dalfins d'Alverne. E estet long tems en Gascoigna paubres, cora a pe, cora a caval. Long tems estet con la Comtessa de Benavias, e per leis gasaignet l'amistat d'En Savaric de Maleon, lo qual lo met en arnets e en roba. Et estet long tems con el en Peitieu e en las encontradas, pois en Cataloigna e en Aragon et en Espaigna con lo bon rei Amphos de Lion et con lo reis Peire d'Aragon ; e pois en Proensa con tots los baros ; e pois en Lombardia e en la Marcha. Et tolt moiller e fets enfan. Gran ren amparet de l'autrui saber, e volontier l'enseignet a autrui. Fet de bonas cansos e de bonas coblas ; mais non fets gaire de cansons de domnas, car non fon enamorats de neguna ; mas ben se sap feigner enamourat d'ellas ab son bel parlar. E sab ben dire en las soas cansos tot so que l'avenia de lor, (155) e ben sap las levar et las far caser. Mais pois qu'el ac moiller, non fets cansos.

(Ce N'Ucs de Saint Circ, selon qu'il l'écrit luy mesme en la vie de Bernard de Ventador – pag. 70 – doit estre l'autheur ou le compilateur des vies des tourbadours et de leurs poésies contenues en ce recueul. Il estoit inconu a Nostradamus, parce qu'il en dit dans la mesme vie de Bernard de Ventadour. Il a toutefois écrit la vie de N'Ucs de Saint Circ, mais elle est si différente de celle-icy qu'il n'y a nulle apparance que ce soit de luy, qu'il ayt vouleu parler, et on pourroit plustost croire que ce fust d'Ugues de St. Césari, qui est le compilateur des vies sur lesquelles il a composé son ouvrage, parce, dit-il, qu'il est plus correct et plus exact que touts les autres qui l'avoint devancé, et que l'on voit que dans les exemplaires qu'il a laissé[s], les vies des poëtes sont écrites en lettres vermeilles et les poésies en noir, ce qui est conforme à ce manuscrit du Louvre ; si d'autre part il n'avoit aiouté qu'il estoit natif de Provence et toujours amoureux, ce qui ne se trouve pas de ce N'Ucs de Saint Circ. Et si d'ailleurs il n'avoit avoué que le poëte qui avoit écrit la vie de Bernard de Ventadour pour l'avoir veu luy estoit inconu, bien qu'il eût écrit la plupart des vies des poëtes provenceaux, desquels celuy y pouvait avoir une grande connoissance par le seiour qu'il avoit fait en toutes les cours où il fleurissoit. Je ne say s'il a écrit luy mesme la sienne comme elle est cy-dessus et il s'est vouleu mettre du nombre.)

Chansons
(PC 457, 18)

(155a)
I Longamen ai atenduda
una rason avinen
don feses chanson plasen,
mas encar non m'es venguda
e s'ieu voill de la rason
que ai far vera chanson,
ella sera mies partida :
chanson ioios[a] e marida,
laus an del ben qu'ai aguts
e plaignen, car l'ai perduts.

II Qui Dieus vol ben si l'auida,
c'a mi volc ben longamen,
que·n det un ric coratge ioi iausen
de vos, c'ara ai perduda ;
ai Deus ! Tan plasen mi fon
los iois e tant mi sap bon,
e tant ric avinen vida !
(155b)Mas aora m'es faillida
que·n son d'haut bas casegut
e·l cor de tot ric ioi nut.

III De l'honor qu'ai resaubuda
del vostre cors convinen,
ai mon cor trist et dolen,
car vey que·l voler vos muda
qu'avias en la saso
quan Dieus volia mon pro.
A ! Tan mi dol la partida !
E si l'amors es fenida,
mal ai vostre cors resut
e·l ben que·i es coneisut.

IV Folla Domna, pensa e cuida
que leu prets so que·l dessein,

e per fol nessi parven
ai vista tal descasuda
qu'estava en ric reson
(156a)de valor e de faisson ;
quar cella cui foudats guida,
cuia esser enriquida
quan vei que siei fag mennut,
intron en crim et en brut.

V E pois domn'es desseinduda
per blasme de faillimen ;
non ia pois revenismen,
c'onors de loin la saluda ;
car de iusta faillison
troba donna grieu pardon,
an li cors cha[s]cus e·l crida,
et ans que torn e en n'oblida
lo crims a tant corregut
qu'el es tornat en refut.
(156b)
VI Domna, si·us es irascada
vas mi, ges n'es mi defen,
ne·us me tueilh ni·us vauc fugen
quan pois vos aic conoguda ;
non agui entension
c'ab autra si ab voi non
trobeis capteing ni guerida ;
car vos m'es tant abellida
que non voill ses vos m'agut
Dieus ni·m de ioi ni salut.

VII Lai on non es conoguda
dreitura, fai faillison
qui va·i demandar rason,
degrese esser honors grasida,
mas eu ai tart conoguts
so que·n nos ni m'a nagut.

****

Sirventes de N'Ucs de St. Circ contre
la turpetude du Marquis de Milan[46].
(PC 457, 38)
(156a)

I Tant es de paubra acoindansa[47]
e de chativa semblansa
lo Maifres
Lansa c'om clama marques,
q'us que·l ve pert benanansa
e cobra ennui e pesansa,
quar non es
el seu cors neguna res
don hom aia esperansa
que·n traga nuilla aletgransa,
e sa fes
non es ferma ses finansa.

II Mal d'acoil e parla e sona
e mal mania, beu e dona
e mal viu[48]
e fai croi semblen chatiu,
e ab neguna gent bona
non s'atrai ni non s'adona,
e esquiu
lo trobarets e pensiu ;
e cel que ves sa persona
e la garda e la faissona
ni s'i pliu,
tot son affar dessasona.

III Sa gens vai descausa e nuda,
mal abeurada e pagada
sospiran
e Dieus e lui retnegan ;

[46] Manfredo II Lancia (1253-55).
[47] MS., acomdansa.
[48] MS., vv. 15/16 : *vui/chatui.*

en sa cort descaisada
non trob'on solats ni bruida ;
ioi ni chan
non i veirets ni bel semblan
ni socors ni bel'aiuda,
et el estai longa muda
en pensan
ab cor cau, flac com cocada.
(156b)
IV Ab nuilla bona compagna
non s'atrai ni s'acompagna ;
rofians
y trobarets e putans,
car ges d'us lor non s'estraigna
ni es lor paria estraigna.
De mals grans
non pot issir mai bon pans,
e fan malvasa gadaigna
cel que s'amistat gasaigna :
vils [e] vans
es e de croia bargaigna.

V Milanes feron follage
e lor honta e lor damnage
que de lor
anc volgren faire seignor
home de chaitiu coratge ;
ben mal sembla de paratge
que l'amor
non vol aver ni l'onor
ni bels dits ni bel estatge
no·ill donon nuill aletgrage
ni doussor,
an li son fer esclavatge.

fin

****

Helias de Bariols 60

Helias de Bariols si fo Agenes, d'un castel que a nom Perols. Fils fon d'un mercadier. E cantet miels de negun hom que fos en aquella sason ; e fets se joglar et acompagnet se con uns autre joglar que avia nom Olivier, et aneron long tems ensems per corts. E·l coms Amphos de Proensa si los retens ab se et det lor mouillier a Bariols e terra et per so los claman Helias et Olivier de Bariols. En Helias s'ennamouret de la comtessa, madona Garsenda, moillier del comte, quan el fo morts en Cecilia, et fets de leis soas cansos bonas et bellas tant quant ella visquet. Et pois el s'en anet rendre al hospital de Saint-Benec d'Avignon et la il definet.

(Nostradamus dit que ce torbadour estoit gentilhome de …[49])

[Descort]
(PC 132, 13)

(157a)
I Una valenta,
car sol' es avinenta
e de plasers plasenta,
vol qu'eu[50] fas un descort guai.
Bella es genta,
mas non plas que me consenta
s'amor, l'atalenta
don il peccat e tort fai.

II Que·m l'am ses bausia
ab lial cor fin e verai
(157b)e ses tricharia,
q'un de lleis no·n loing ni·m desvai,
qu'assi fos el mia
com ei l'am tots iorns miels e mai.

[49] Le compilateur a laissé un espace mais n'a pas continué. Elias était cité dans le glossaire sous *captenensa* et dans la *Chronique de Provence* (fol. 18v), on trouve "Elyas de Barjols, gentilhomme de Barjols".
[50] MS., *quen.*

III Mas per doptansa
non l'aus far semblansa
com l'am finamen ;
tam tem s'honransa
que·il torn a pesansa
al dig mon talen.

IV Greu mal ananansa
trop longa esperansa
s'on ioi non aten !
En tal balansa
ai per so membransa
estat longamen.

V Pero s'ieu un dia
so qu'amics ad amia
n'agues,
c'a midons plagues,
ia tant non volria
nulla manentia,
vengues
si non s'humelia.
(158b)
VI Mal vi sa[51] paria
e sos bes,
si non val merces
e sa cortesia,
pois n·on val l'amia
ni res.

VII De N'Agot valria
tant de manentia,
vengues
que donar pogues
tot so que·l plairia,
car sai que saria

[51] MS., *se*.

ben mes.

****

Guillens de la Tor 61

Guillen de la Tor si fo uns joglar et fo de Peiregors, d'un castel qu'on dits de la Tor, e venc en Lombardia. Et sabia cansos asas et s'entendia e cantava ben e gen e trobava. Mas quant volia dire sas cansos, el fasia plus long sermon de la rason que non era la cansos. Et tolc mouilier a Milan, la mouilier d'un barbier, bella e jove, la qual envolet et menet a Com. E volet la meillor qu'a tot lo mon. E avenc si qu'ella mori, dont el si det si grant ira qu'el venc mat, e creset qu'ella se feses morta per partir se de lei. Dont el la laisset des dias e dets nuoits sobre el monumen, e chascun ser el andava al monumen e trahia la fora e gardava la per lo vis, baisan [e] embrassan la, e pregan la qu'ella li parles e li dises si ella era morta o viva, et si era viva, qu'ella tornes ad ell ; et si morta era, qu'ella li dises quals penas (159) avia, que li faria tantas messas dir, et tantas elemosinas faria per ella qu'el la trairia d'aquellas penas. E sabut fo per los bons homes en la ciutat si que li home de la terra lo feron anar via de la terra. Et el anet serquan per totas parts devins e devinas, si ella poiria tornar mas viva. Et uns escarniers si li det a creire que si el legia chascun dia lo salteri e disia cent cinquanta patres nostres et dava a sept paubres ellemosinas am qu'el mangese, e el la veiria viva, mas non mangeria ni non beueria ni parlaria. E fo molt alegres quant el se ausi, e comenset ades de far so que li avia desit aquest e i enseignet, e enansi lo fets tot l'an entiers, et quant es veguet que ren non li valia so que a lui era enseignat, el se desesperet e si laiset morir..

(Nostradamus n'a fait aucune mention de Guillen de la Tor)[52].

Chanson : qu'il faut estre ferme,
constant et fidelle en amour
(PC 236, 4)

[52] Cette phrase se trouve après la chanson. Dans le ms. de Carpentras, on lit : F. 25v, "Guillen de la Tourre estoit gentilhomme de Provence ; a faict troys chansons adressées à Béatrix." Voir aussi la liste de Sault.

(159a)
I Ges cel que blasman amor
quan non an tot lor voler,
non fan sen al mieu parer :
c'aissi com li bon seignor,
esprovon lor servidors,
e pois li donon honors
segon lor valensa ;
esprova amor ses faillensa
los sious e sap los merir,
segon qu'el sabon servir.

II Per que li bon servidor
deven ades ferme tener
en amor lor bon esper,
qu'en ioi torna e en dousor
los mals e·ls dans e·ills erors
qu'amors dona als amadors
quant lor fai garensa,
si com fais gran malvolensa
grans bensfaits desouvenir,
per que hom non s'en deu partir.

III Pero li fals trahidor
fan long tems los fis doler :
qu'aissi com cil qu'an saber
se gardan et an paor
dels lairos e dels trichors,
an dels fals galliadors
las domnas temensa,
[per qe fan longa atendensa]
far als fis ab maint sospir
et ab maint cossens consir,
(159b)
IV E pois lor dona ricor
tant grant que non pot saber
la ioi qu'il an nul plaser
nul homs, si non es de lor ;

q’hom non sap las grans sabors
dels bes ny de las dolors
la greu pendensa
qui non sab, a ma parvensa,
et ainsi·n o ai per sentir,
sai com fai mals greu sofrir.

V E merce de la gensor
sai c’un bes es bos d’aver,
c’ab beisar e ab jaser
m’a trait d’ira e de tristor ;
e car m’a de mon mal sors,
non voill mas virar aillors :
que sa chaptenensa
e seis bels cors gens m’agensa,
tant c’ades plus la desir,
on plus soven la remir.

Greu er cel dels amadors,
segon ma parvensa,
cui fassa iois mantenensa,
qui non sap d’amor sofrir
los mals traigs e·l bel grasir.

****

(Nostradamus n’a fait aucune mention de Guillen de la Tor[53]).

****

Cercamons 62
(La miniature colorée montre le poëte à cheval, un oiseau de

[53] Dans le manuscrit de Carpentras, on lit : F. 25V De Guillen de la Tourre estoit gentilhomme de Provence ; a faict troys chansons adressées à Béatrix. Guillem paraît aussi dans la liste de Sault : 192 Guillen de Latour et dans le glossaire sous *Gualiadour*, *jauziment* et *sufrensa.*

proie sur sa main.)

Cercamons si fo uns joglars de Gascoigna et trobet vers e pastouretas a l'usansa antiqua. Et cerquet tot lo mon lo on el puosc anar, et per so fets se dire Cercamons.
(Nostradamus n'en a rien escrit)[54].

Chanson : l'hiver luy plaît autant que
l'esté pourveu qu'il soit aimé de sa dame.
(PC 112, 2)

(160a)
I Ges per lo tems fers non m'irais
ans l'ame tan come fais la calor,
qu'atressi posc aver d'amor
en hivern bona escarida,
c'al tems quan verdeion li plais
e n'atent bona esiausida,
s'a lei plats que mos dits acuoill,
que per autra non s'esiau
mon cor ni a benansa.

(Une strophe manque)

III Per so trop n'i a de savais
qu'anc hom segle non vi meillor ;
se tot s'en fan maint blasmador ;
e cel que bon prets oublida,
sembla fols, que l'autrui abais,
et es rasos deschausida,
qu'en veia pel en l'autrui oill
et el sieu non conois lo traic,
per la fondat que·l sobransa.

IV Tant es mes iois fis e verais

[54] Voir le manuscrit de Carpentras, fol. 29 ; Chabaneau et Anglade : 156-157. Il figure aussi dans la liste de Sault : 40. Serchemont. 140, et dans le glossaire sous *cabalous*, *drud* et *pantays*.

e grans qu’anc hom no l’ac maior,
que domnas ama la gensor
que m’es tant fort abellida,
o qual voilla en ame et s’o lais,
qui l’amara ama vida !
Si·l non ia se voill, eu me voill,
(160b)que d’aitan pois tenir la clau,
si per lui non ai d’avondansa.

V Tut iorn me pren et me creisson mais
uns rams de iois, plens de dousor,
que m’a partit d’ir’e de plor
e me chapdela si era guida
que als non soiorn ni engrais,
ni ai m’amor establida ;
e qui qu’en parle ni me iangloit,
us non sap via ni esclau[55]
ni on mos cors plus balansa.

VI Jes aquella foudats non me pais,
ans n’ame mais lo pro que l’honor
e celar que sapchon plusor,
que fols es que iangla e crida
de domna ni s’en feing trop gaia,
e tenc l’honor per delida,
e mou de folia e d’orgoill
acel que vol blasme ni lau,
ne bruig de fol que·s bobansa.

VII Bella Domna, no·us si esmais,
car non vede vostre amador :
qu’en si eschai ses cor trichador,
que ia non farai failida
vas vos en que·n m’an ni m’apais ;
qu’autra amors a me es avellida,

[55] MS., mesclau.

et s’ieu tots vostras, a con soill,
e si non us ves ni non us s’au
ades n’ai al cor membransa.

****

Peire de Bosignac 63

Peire de Bosignac si fo un clercs, gentil homs, d’Autafort, del castel d’En Bertrans de Born. Trobaire fo de bons sirventes de reprendre las domnas que fasian mal et de reprendre los sirventes d’En Bertran de Born.

(Nostradamus n’en a fait aucune mention.)

Sirventes
(PC 332, 2)

(161a)

I Sirventes e chansons lais
et tot so quant suoil far ni dire,
q’us ges no·n tractarei mais,
car des que fui nats,
m’en sui trabailats ;
com pogues midons defendre
dels manents malvats
a re que vei qu’es niens,
que aur et argens
e vins e formens
fan vers lor atraire
domnas de mal aire,
que·ill acole e bais,
e que segnorei
setot es de malvasa lei.

II Ara·n faran col e cais
sien vaue costo lor aissire
las falsas, cui Dieus abais,
e er m’en vedats
lo gaus e·l solats,

quar conosc et sai entendre
las lors malvestats ;
e pois l'avols gens
diran entre denes
q'us sais mal disens,
e eu, per mon paire,
cuiava lor traire
la pel don nais
malvestats, e crei
que per un lor en naisson trei.
(161b)
III Ja mais feutre ni gambais,
solats ni mots que fan rire,
ni torneis, en c'om s'eslais,
non es mal presats,
servits ni honrats
per elms, per escrits fendre,
tals temps es tornats !
Quar ses pros e gens,
e larc e valens,
e non est manens,
non vos volra gaire :
c'uns fals de mal aire,
vilans putnais,
part vos non estei
ab deniers que tengue manei.

IV Ia non auguets qu'en biais
quant las vei e las remire,
q'us aitals iois m'en pais,
e non es daurats
mas de bellas fats,
que maintas se cuion vendre
ab falsas beutats,
que an los cuers pens,
e son d'avol temps,
bon ales dedens ;
non dura lur guaire

per cal mieu veiaire,
fai que savais
aicel que los crei,
pois mais me qu'en Dieus ni fei.
(162a)
V Un pauc venon a bos plais,
mentre·s podon escondire
al prims que iovens las pais ;
pois quant es puiats,
lor prets haut montats,
e ellas lor fan desseindre
tro es soterrats,
e fan conoissens
als druts e entresens ;
(162b)per qu'eu serai lens
de tornar en laire,
si m'en puoc estraire
que mal val fais
porta qui los crei,
e parec en la cub'al rei.

Miels me va qu'al rei,
Sol meillor e que non sordei.

****

(162) Albertes de Gapenses 64

Albertes si fo de Gapenses, fils d'uns joglar que ac nom N'Asar, e fes de bonas cansonetas. Et Albertes si fes assats de cansos que aguen bons sons e mots de pauca valensa. Ben fo grasits pres e loing per los bons sons qu'el fasia, e bel ioglar en cors e plasentiers de solats entre la gen. E estet longs temps en Aurenga, e venc ric. E pois s'en anet a Sisteron estar, e lai definet.

(Nostradamus apelle le troubadour Albertet de Cisteron, qui est une ville dans le Gapenses, et dit qu'il estoit gentilhome bien estimé et venu des dames dont il ne cessoit d'escrire les louanges ; qu'il fut amoureus de la marquise de Malespine, qui lui envoya secrètement des draps, des chevaus et de l'argent avec une letre en laquelle elle le

prioit de vouloir suspendre cest amour pour quelque temps ; ce qu'il feist, mais avant [de] partir il luy envoya une chanson en forme de dialogue, où la marquise comence ainsi : *disputas ve·us amic d'aquest amors per ara*, et que depuis on ne sent qu'il devint. Le Monge des Isles d'Or dit qu'il mourut de doleur à Tarascon et qu'il laissa ses chansons à Piere de Valieras pour en faire un présent à la marquise. Le même Nostradamus dit avoir leu dans un vieus livre que cest Albertet estoit des marquis de Malespine, qui est une très-anciene et très-noble famille d'Italie et qu'il fleurisoit l'an 1290.)

Chanson où il dit que bien qu'il ait peu d'espérance en l'amour qu'il a pour sa dame, il ne la quittera jamais.
(PC 16, 12)

(162a)

I En amor ai tan petit de fiansa
qu'a penas sai de qui mi sia ioios,
ni sai de que·n fassa vers ni chansos ;
car cella en cui ai meill esperansa
(162b)non mi vol far de mon mal nulla esmenda,
anc quant l'esgart non fai semblan que me veja,
et enaissi me fa morir d'enveja.

(163a)

II Per so mon cors en autra non sopleia
en dreit d'amors non canja ma rasos,
e suis repti d'enjan mos oills amdos,
car mi fan leis amar plus q'un guerja,
e sey mon dan com hom fols per semblansa ;
e prec d'amors, pois voill qu'en leis m'entenda
que no·n fassa faire longa atenda.

III Car cui ben fai, non es dreits que·l cor venda,
qu'assats vals mais e·n es plus saboros
quant ses querer e faits avinens dos,
ia querre, s'el trop non lo contenda ;
(163b)ni ma domna non taing que far o deja
que·l dieus d'amor m'a nauvrat de sa lansa,
per que mes cors en leis amor s'eslansa.

IV Mas tot homs [fai] folia e enfansa
qui longamen volc servir em pe[r]dos,
pois non li es vendus el guisardos ;
et el qui pren fai gran desmesuransa,
que de servir taing q'hom guisardon venda ;
per que non voill ma domna bella creia
que ia del sieu servici me recreia.

(Les deux dernières strophes manquent.)

****

Tomiers e·N Palasis de Tarascon

Tomiers e·N Palasis de Tarascon si fasian sirventes del reis d'Aragon et del comte de Proensa e de Tolosa et d'aquel des Baus, et de las rasos que corian per Proensa, amat e ben volgut per los bons cavailiers et per las dompnas.

(Nostradamus n'a rien escrit de Tomiers e ·N Palasi.)

Sirventes contre Guillen des Baus et le clergé
qu'il acuse d'avoir fermé les chemins d'Acre
et de Surie par leurs pelleriers.
(PC 442, 2)

(163a)

I Si co·l flacs molins torneia
quan trop d'aiga lo despleia,
trop de rasons mi refreri
qu'a pena me plai ren que veia,
ni mos chans non s'esbaudeia,
si com far solia :
per so chascun pot saber
de que me plaigneria.

II En trop de rasos que dire
que non sai vas[56] cal me vire ;

[56] MS., *val.*

mas chascuns pes es consire,
e en Tolosa si mire :
qui·l plus rics a piets d'Austria ;
e qui s'en avia,
mas valria
que ereges[57] [que] s'avol plag fasia.

III Mas val que hom si defenda
que hom l'ausia ni lo prenda,
que mot n'a malvais'esmenda
d'avesques, cui Dieus daisenda,
(163b)ar prec que chascun m'entenda ;
cals fon la bausia
que feiron a cel de Fois,
car en lor se plevia.

IV Mas val l'avinens comtessa
d'Avignon, cui Dieus adressa,
car mieille s'en es entremessa
que parens de part Alguessa,
que negus cara non dressa
ni ten bona via,
que l'un tens vas Portugal,
e l'autre en Lombardia.

V Qui que·s fina ni se retressa,
Avignon puei' en Proensa ;
e par que Dieus lo aressa,
qu'en els es sens o larguessa,
ai ! Rica gent e cortesa,
vostra gaillardia
es honors d'els de Proensa lessa,
on c'om an ni estia.
(164a)
VI A·N Guillens del Baus si loigna
del regisme part Coloigna,

[57] MS., *guereges*.

e met ben en fol sa poigna,
car sec Fransa ni Borgoigna,
c'atresi torn'en vergoigna[58],
con fes la baillia,
c'on li det en Venaissin
don eras a fadia.

(164b)

VII Pauc a[59] en Deus d'esperansa
que·l sepulcre desenansa,
car clergues e cel de Fransa
preson pauc la desonransa
de Dieus, qu'en penra veniansa ;
car ab lur raubaria
an tost lor camins
e·ls ports d'Acre et de Suria.

****

Lo Monges de Montaudon 66

Lo Monges de Montaudon si fo d'Alverne, d'un castel que a non Vic, qu'es pres d'Orlac.[60] Gentils hom fo et fo fait morgues de l'abayia d'Orlac et l'abas si li det lo priorat de Montaudon e lai el se portet ben de far lo ben de la maison. E fasia coblas estan en la morgia e sirventes de las rasos que corian en aquella encontrada. E·ill cavalier e·ls baros si·l traissen de la morgia, e feren li gran honor e deiron li tot quel qu'il vol ni lor demandet ; et el portava tot a Montaudon al sieu priorat. Moult crec e meilluret la sua glesia, portan tota via los draps de mongils. E tornet s'en a Orlac[61] al sieu abat, monstran li lo meilloramen qu'el avia fah al priorat de Montaudon, et preguet que·il degues se regir al sen del reis N'Anfos d'Aragon ; et l'abas det. E cell reis li comandet qu'el mangese carn e domneieh e cantese e trobese ; et el si fes e fo fait seignor del Puoi Santa Maria e de dar l'esparvier.

[58] MS., tornon un goigna.
[59] MS., a de en deus.
[60] MS., de dorlac.
[61] MS., dorlac.

Long tems ac la seignoria de[62] la cort del Puoi tro que la cort se perdet. Et pois el s'en anet en Espaigna e fo li faita gran honors per tots los reis e per tots los baros. Et anda a un[63] priorat en Espaigna que a non Villafranca, qu'es de l'abadia d'Orlac. Et l'abas si la i det et el la enrequi et la meilloret, et lai definet.

(165) (Nostradamus, qui a escrit la vie de ce monge qu'il apelle de Montmaiour, sur les mémoires du Monge des Isles d'Or et de St. Césari, dit que ny l'un ny l'autre ne font aucune mention de quelle maison il estoit, mais qu'il fut religieus du monastère de Montmaiour près Arles ; qu'il sortit de ce monastère la même année qu'il y entra contre la volonté de son supérieur et de ses parens, et se mit à la suite des grands seigneurs de Lenguedoc et de Provence, parmi lesquels il estoit fort estimé come estant le meilleur poète de son temps, et surtout à mesdire contre touts les poëtes de son temps, que contre ceus qui avoint escrit devant luy, et que pour ne passer pas pour un médisant, il fit un chant auquel il bailla son quolibet à chacun des poëtes et en la couple finale, parlant contre soy-même, dit qu'il est un faux monge qui a laissé de servir Dieu pour suivre la volupté et la gourmandise, et qu'en sa vie il ne chanta rien qui valut, qu'il avoit escrit les vies de quelques tirans qui regnoint de ce temps en Provense et que le traité lui cousta la vie ; qu'on l'apeloit "Lou Flagel dels Troubadours", et disent encor qu'il a mérité une louange immortelle d'avoir reprimé les abus audaces et insolences d'aucuns poëtes qu'il a només poetasties ; qu'il mourut en l'an 1375. Nostradamus adiouste encor à cela d'avoir eu des fragments de St. Césari ; que ce moine de Montmaiour avoit fait une description fort exacte des anciens sépulcres qui sont au cemetière de St. Honoré d'Arles et avoit deschifré ceus qui estoint des roys d'Arles et des plus illustres persones en marbre, d'où Hilaire en ses fragments dit ausy que toutes les persones doctes de ce temps luy donèrent des beaus vers sus sa tombe et qu'entre les autres un poète d'Arles, nomé Remond Romieu, avoit fait un chant funèbre à sa louange en provensal, ce que j'ay bien vouleu raporter icy tout au long pour faire observer combien grande est la diférence de ce qu'ont escrit de ce monge touts ces autheurs à ce qu'en a escrit l'autheur de ce manuscrit, qui l'a certainement mieux

[62] MS., de de.
[63] MS., un un.

coneu que les autres, et auquel par conséquent on doit adiouster plus de foy.)

Chanson du Monge de Montaudon
contre les tourbadours provensaus.
(PC 305, 16)

(165a)

I Pois Peyre d'Alverne a cantat
dels trobadors qui son passat,
cantarai al mieu escien
d'aquels que poi se son levat ;
et ja non ayan cor irat
s'eu lors malvais faits lor repren.

II Lo premiers es de San Disdier,
Guillen, que chanta volontier,
e a chantat molt avinen,
mas car son desirer non quier,
no·n pot aver nuill bon mestier
et es d'avol accuillimen.

III Le second de Sant Antoni,
vescoms, qu'anc d'amor n'escausi,
ni non fets bon comensamen,
que la premiera s'eretgi,
e anc pois alre non queri ;
siei oill nueit et jorn ploron s'en.

IV E le tiers es de Carcasis,
Miraval, q'us fai molt cortes,
ennoi i esta l'an ges un mes
que dona son chastel souven
ni anc mais calendas [no] i pres,
per que no·ill ten dan qu'il se pren.

(165b)

V Lo quart Peyrols, uns Alvergnats,
que trenta ans us vestirs portats ;
e es plus secs de leingna ardens,
e tots sos chantars peiorats,

qu'anc pois se fo embagusats,
a Clarmon non fets chans valens.

VI El cinq es Gauselins Faydits,
que de druts s'es tornat marits
de lleis que sol anar seguen ;
non aus un pois voutas ni crits,
ni anc sos chans non fo ausits,
mas d'Userga entro que a Ajen.

VII El seis es Guillen Adhemars,
qu'anc non fo plus malvats joglars,
e a pres maint vieil vestimen,
e fai de tal loc sos chantars
don non es sols a trenta pars ;
e es vieil ades paubre e sufren.

VIII Ab Arnaut Daniel son sept,
qui sa vida ben non chantet,
mas un fols mot q'hom non enten ;
pois la lebre an lo bou chasset,
encontra syberna nadet ;
non val sos chans un aguillen

IX E·N Tremoleta·l Catalans,
que fai sonets leves e plans,
(166a)e sos cantars es de nien,
en ten son cap con fai aurais ;
ben a trente ans que fore albans
si non fos pel negre ongnumen.

X E·l novens Arnaut de Maruoill,
qu'ades lo ver d'avol escuoill ;
e sidons non a chausimen,
e sai o mal car non l'acuoill,
qu'ades clamon merce sei oill ;
on plus chanta l'aigua en dessen.

XI Sail d'Escola es lo deses,
que de joglais s'es fa borges
a Braiairac, on compre et ven ;
[e quant] a vendus sos couers,
el s'en va pois en Narbones
ab uns fals cantars per presen.

XII E·l unsens es Giraud lo Ros,
que sol viure d'autrui cansos,
qu'es ennoios a tota gen ;
mas car cuiava esser pros
si se parti del fil N'Amphos,
que l'avian fah de nien.

XIII E·l dosens sera Folquet
de Marseilla, uns mercader
que a faits un fol sagramen
quan iuret que canson non fets,
e an dison qu'en fo periu[r]es,
que se periuret son escien.

XIV E lo treses es mos vesis,
en Guillen Moyses, mos cosis,
et non voill dire mon talen,
mes ab sos chantars fai ris
ses tot peiurats lo mesquis ;
donsels viels barbats lonc gren.

XV Peyre Vidal es dels derers,
que non sos membres enters,
e agra·ill ops lengua d'argen,
ab vilan qu'era peleciers ;
que an pois se fets cavaliers,
non ac poi membransa ni sen.

XVI Guillen de Ribas es lo quins
que es malvats defora e dedins,
e chanta sos vers rauiamen,

e es ben frevols sos retins
que Tristan en faria un pins
se·i voill semblan esser d'argen.
(166b)
XVII Ab lo sesieme y agra pron,
lo fals Monges de Montaudon,
c'ab tots tensona e conten ;
et a laissat morg per bacon,
car anc non fes vers ni canson,
degran l'on tost levar al ven.

(Deux couplets manquent à la fin.)

****

Sirventes du Monge de Montaudon de tout ce qu'il y a de plus fâcheus en ce monde (PC 305, 10)

I Fort m'enoja, si l'ausese dire,
parliers quant es avols servire
e hom que vol trop autre aucire,
m'enoja el cavals que tire.
Et enoja me, si Dieus m'aiut,
ric homs quan trop porta escut,
quant un sol cop non y a agut,
capellan e monge barbut,
et lausengier bec esmolut.

II Enoja me domna enojosa
quant es paubra e orguellosa,
et marits que ama trop sa esposa
- neus s'era domna de Tolosa –
e enoja me de cavalier
for de son pais ufanier,
quant en lo sieu non a mestier,
mas sol de pestar en mortier
pebre, o de tastar sabrier.

III Enoja me d'autra maneira
hom volpils quan porta banneira,
e d'avol ostor en ribeira
e pauc maniar en gran chaudeira.
Enoja me, per san Martin,
trop d'aiga en petit de vin,
e quan trop eschacher matin
m'enoja, e d'ors atresin,
[quar no m'azaut de lor cami.]

IV Enoia me longa tempraura,
e chars quan es mal cocta e dura,
e prestre que ment e s'esperiura,
e putan vieilla que trop dura.
E enenoja me, per sant Dalmats,
d'avol homs en trop grant solats ;
e corre per via quant y a glats,
[a fugir ab cavalh armatz]
m'enoja, e·l maldire de dats.

V Et enoja me, per vita eterna,
maniar sens foc quant fort invierna,
e jaser con vieilla galerna
quan ella flaira en la taverna.
E enoja me, car es de fers,
[quan selh que lav'olla enquer]
avols hom qu'a bella moiller
(167a)(e per gelosia la fer)[64]
e fai o ben qui la enquier
e non lo lais per marit fers.

VI Enoja me, per sant Salvaire,
en bona cort avols violaire
et en pauca terra trop fraire
et a bon ioc paubre prestaire,
(e cans que morts enans que laire)[65]

[64] Vers superflu qui se trouve dans *DaIK*.

E enoja me, per sant Marcel,
doas pennas en un mantel,
e trop parier en un castel,
e ric homs ab pauc de revel
e en tornei dard et carel.

VII Enoja me, si Dieus me vailla,
longa tabla ab breu toailla,
et hom ab mans roignos quan tailla
e auberts pesans d'avol mailla.
E enoja me estar au port
quant trop cor greu vens e pleu fort ;
[et entre amis dezacort]
aquel enois m'es peis de mort,
[quan say que tenson a lur tort.]
(167b)
VIII Et diray vos ben que m'aira
vieilla ga[z]al que fai formia
e soldadera mal garnia
e donsel qui sas gambas mira.
Et ennoja me, per sant Aon,
domna grassa ab matgre con,
[e senhoratz que trop mal ton]
et non pot dormir quant a son
maior enoja non a el mon.

IX Ancar ja mais que m'enoja :
cavalier ses capa ab ploia,
e quant trob ab non caval troja
qui sa maniaura li voja.
E enoja me, car non me sab bon,
de cella quan crolon la arcou,
espuela ses ardion,
e malvais hom dins sa maison,
car no di ni fai si no·i non.
****

[65] Vers superflu qui se trouve dans *IK*.

Pistoleta 67

(La miniature montre le poète en habit rouge à cheval et apparemment brandissant deux pistolets. Plus probablement ce sont deux baguettes de tambour, puisque cet instrument est attaché à la bête.)

Pistoleta si fo uns cantaire d'En Arnaud de Maruoill e fo de Proensa. E pois venc trobaire e fes cansos e con avinens sons ; e fo ben grasits entre la bona gen. Hom fo de pauc solats et de paubra enduta et de pau[c] valimen. E tolt mouilier a Marseilla et fets se mercadier e venc rics et laisset d'annar per corts.

(Nostradamus dit que ce Pistoleta estoit l'un des gentilshomes du comte de Poitou ; qu'il adressa ses chansons à la dame Sance de la maison de Vileneufve en Provence et a une autre de la maison de Chamdieu en Daufini et a plusieurs autres dames de très grande qualité, ce qui est encores bien diférent de ce qu'en a escrit l'autheur de notre manuscrit.)

Chansons : il voudroit avoir tous les
biens du monde pour les doner à sa dame
(PC 372, 3)

(167a)
I Ara agues eu mil marcs de fin argen
e atrestan de bon aur e de ros,
e agues pron civada e formen,
bos, vacas e fedas e moutos.
(167b)E chascun jorn cent liuras per despendre,
e fort chastel a que me pogues defendre,
tal que nul hom non me pogues forsar,
e agues port d'aigua dousa e de mar.
(168a)
II Et eu aguesse atrestan de bon sen
et de mesura come ac Salomos,
et no·n poguese far ny dir faillimen,
e trobese hom leial totas sasos
larc e meten, prometen ab atendre,
gent assenat d'esmandar et de rendre,

et que de mi no·n poguesson blasmar
en ma colpa cavallier ny ioglar.

III Et eu aguese bella domna plasen,
coinda e gaia ab avinens fasos,
e chascun iorn maint cavalier valen
qie me seguison on que anese ni fos,
ben harnassats si com eu sai entendre ;
et trobese home a comprar e a vendre,
e grans avers non me poguese sobrar
ny res faillir qu'om sabes a triar.
(168b)
IV Car ennois es qui tot an vai queren
menuts pecats, paubres ny vergoignos,
per qu'en volgra estar suau e gen
dins mon ostal e acuillir los bos
et albergar cui que volguese descendre,
e volguese lor donar senes car vendre.
Aissi fera eu, si poguesse, mon afar,
e car non pois, non m'en deu hom blasmar.

V Domna, mon cor e mon chastel vos ren
e tot o quant ai, car es bella e pros ;
e s'aguesse mais de que·us feses presens,
de tot lo mon o fera, si mieus fos,
qu'en totas corts pois cabar ses contendre
que·l genser en qui poguese entendre.
Aisi·us fets Dieus avinens e sens par
que res no·ill fail q'us deja ben estar.

****

N'Aimars lo Negre 68

N'Aimars lo Negres si fo del Castelvieil d'Albi. Cortes fo hom e gen parlan. E fo ben honrat entre la bona gen, per lo reis Peyre d'Aragon, e per lo comte Raymond de Tolosa – per aquel que fo

desheretat - que·l donet maisons et terras a Tolosa. E fet cansos tals que saup faire.

(Nostradamus n’en a rien escrit.)

Chanson
(PC 3, 3)

(168a)

I De solats e de chansons
et de plasers far et dire
c’aisi ostar mon consire ;
mas cel qu’es francs e cars e bos,
Rois [Dies], voll que chan,
et pois de lui n’ai coman,
farai canson a vida
d’amors et de bona druda.

(168b)

II Mas la bona sospeissos
q’un n’ai me fai gent assire
mots e sons, per que·n m’albire,
so donc posc esser joyos ;
q’us aten la plus presan,
et s’ella me fai bel semblan
quant sera lai ma venguda,
gent m’aura ioia renduda.

(169a)

III Mas eu suis tant enveios
de lei veser cui desire,
qu’ins e mon cor la remire
e vei sas bellas faissos,
per so m’ausi en desiran
quant la remir en pensan,
c’ades la cuig veser nuda
enaisi com l’ai vesuda.

IV O plairia me qu’aissi fos,
mas no es, per q’un n’ausire
mon cor e·n plaing e sospire,
qu’enaissi me ven l’ochaisos,

qu'ella no·n fai tort ni dan ;
[mas car eu no·ill suis denan
non sai si me vol o refuda,
per que ay ma ioya perduda,
(169b)
V Domna cortesa e pros,
la genser qu'en mon se mire,
per vos sui en greu martire ;
per so anc non fui clamos
de vostra amor tan ni quan,
que·n fera tort e enjan,
c'ab vos ai honor creguda,
per que mos cors non s'en muda.

VI Bona Domna, ses engan
vos am e·us ai car tenguda
e ma volontat renduda.

VII E car en vos vi antan,
me·n es tal paor venguda
que·us vif com caus'esperduda.

****

Guillens Magrets 69

Guillens Magrets si fo uns joglars de Vianes[66], jugaire et tavernier. Et fets bonas cansos e bons sirventes et bonas coplas, e fo ben voulgut et honrats ; mas anc mais non anet en harnes, que tot quan gasagnava el iogava et despendia malamen en tavernas. Pois se rendet en un hospital en Espaigna en la tera d'En Rois Peyre del Gambiros.

(Nostradamus n'a rien escrit de ce torbador.)

Chanson
(PC 223, 3)

(169a)

I Enaisi·n me pren con fai al pescador

[66] MS., *Manes*..

que non ausa son peis maniar ny vendre
entro que l'a monstrat a son seignor,
qu'en tal domna mi fai amors entendre,
que quant eu fai sirventes ni chanson
ni nulla ren q'us pes, qu'il sapcha bon,
lai la tramet per so que s'en reteingna
so qu'el volra e que de mi se soveigna,
et pois ab lo sieu remanen
deport me ab la cortesa jen.

(169b)

II Ainsi com fa volpel encasusador,
encauts soven ce que non aus atendre,
et cuits prendre ab las pernets l'austor,
e combat so dont non mi posc defendre,
co·l batailiers que perdut son baston,
que ia nafrats sos l'autre e·l campion,
et per tot so l'avol mot dire non deigna,
que per son dreits a esper se veingna,
si fa et es proat per cen,
per que n'ai maior ardimen.

(170a)

III Ardiment ai e sai aver paor,
e, quant locs es, rasonar e contendre,
e sai celar et gent servir amor ;
mas ges non val, per que·n cuita·l cor fendre,
quar de son tort non posc trobar merce e perdon
ab leis qui fay que sieus serai e son,
c'amors lo vol, cossi qui·l s'en capteingna
e la mot mais – Deus don que ben m'en veingna !
Car seis leis non ai garimen
ni posc poiar si non deissen.

(170b)

Ses tot enian ses cor trichador
m'aura si·l plats c'aital mi volia prendre ;
et no n'i gart parage ni ricor,
e humilitats deu tot orgoil defendre,
et quar il sap qu'anc non fis failison
encontra leis ni l'ac talan felon –

per aiso non val, cortesia no·i reigna !
Que tots bon prets a sa domna conveingna,
et er tot bon comensamen
deu aver bon definimen !

(Une cinquième strophe manque.)

****

N'Elias Fonsalada

N'Elias Fonsalada si fo de Bargairac, del evescat de Peiregors. Bels hom fo molt de la persona. E fo fils d'un borges que se fets joglar, e·N Elias fo joglar atressi ; non bons trobaire mas noellaire fo, e saub ben estar entre la gen.

(Nostradamus ne parle pas de ce trobadour.)

Chanson
(PC 134, 1)

(170a)

I De bon luoc movon mas chansos,
per que me dei ben metre enan
del ben amar totas sasos,
- qu'amors me restaures lo dan
q'us n'ai sofert e sofrirai !
Tant que sapcha lo mal q'un trai,
si·m penteisa·l cors e balans[67],
que ben ven servis enfan.

II Ja non gab[ar]ai vilos Bertos,
c'atresi·m vauc cum il musan
e conosc q'un fas d'un dan dos,
car tant lui sui fis sens engan ;
s'ie·m part de lleis e que·n farai ?
E si remaing ? Mout pauc no sai
ben l'anav'er bel am dos tans,

[67] MS., balansa.

aisi vai doblan mos talans.
(170b)
III Per Dieu, Domna, car me e vos,
nos van cellas qu'an druts gaban,
e dison que trop en perdos
n'ai chantat e irai chantant,
[so qu'en volretz, ieu en volray :]
si volrets qu'eu muor'ie·m morai ;
fats o per far vostres comans
e sia pros o sia dan.

IV Et si Merces no·n val ab vos,
Merce prec tot tems de mon dan,
q'us vos ai estat ennoios,
chascun dia merce clam,
pois non la trob ni sai ni lai,
Merce pois a midons non plai,
e sai ben de cui moc l'enians[68]
si n'auses dire mos talans.

V Per vois faits m'aves fait ioios
per chausimen vos o deman
e trases me los oills amdos,
se anc jorn vas vos m'anei trainan,
qu'anseis vos am e mieils e mai,
q'us non sai dire ni dirai,
e quan remir vostres semblans,
plus sai muts q'us non sui parlans.
(171b)
VI Del reis d'Aragon ai talans
que vegue que sos prets es grans.

****

[68] MS., lemans.

N’Asalais de Porcarages 71

(La *trobairitz* est représentée en robe rouge et décolletée de courtisane. Elle relève la jupe de sa robe pour révéler ses hautes chaussures.)

N’Asalais de Porcarages si fo de l’encontrada de Monspeilier, gentils dona e enseignada. Et enamoret se d’En Guy Guereiat, qu’era fraire d’En Guillen de Monspeilier. Et la domna si sabia trobar e fets de lui mantas bonas cansos.

(Nostradamus n’en a rien escrit.)

Chanson
(PC 43, 1)

(171a)

I Ara eme el freg tems vengut,
que·l gel e·l neus et la faingna,
e·ill auselet estan mut
c’us de cantar [non] s’afranigna ;
e son sec li rams per plais
que flors ni foilla non nais,
ni rosignols non i crida
que l’ame e mai me resida.

II Tant ai lo cors deseubut
per que·us seus a tots estraengna,
e sai que l’om a perdut
molt plus tot que non gasaigna,
et s’ieu fail ab mots verais
d’Aurenga me moc l’esglais ;
per q’us m’estanc esbaida
e·n pert solats e partida.

(171b)

III Domna met mout mal s’amor
que ab ric home plaideia.
Ab plus haut de vavasor,
e s’il o fai il foleia
- quar so dis on en Velai –
que ges per ricor non vai,

e domna que n’es chausida
en tenc per envilanida.

IV Amic ai de gran valor
que sobre tots segnoreja,
e non a cor trichador
vas me, que s’amor m’autreja.
Eu dic que m’amor l’eschai,
e cel que dis que non fai
Dieus li don mal’escarida !
Q’us m’en tenc fort per garida.
(172a)
V Bel amics, de bon talan
son ab vos tots iorns en gatge,
cortesa e de bel semblan,
sol no·n demandes outrage ;
tot en veiren el assai
qu’en vostra merce me metrai.
Vos m’aves la fe plevida
que no·n demandes faillida.

VI A Dieu coman Bel Esgar
e plus la ciutat d’Aurenga
(172b)e Gloriet e·l Cailar
e·l seignor de Proensa,
e tot quant vol mon ben lai
e l’Arc en son faig l’assai ;
celui perdei c’a ma vida
en sarai tots iorns marida.

VII Joglars que aves cors gai,
vers Narbona portats lai
ma chanson ab la fenida
lei cui iois e iovens guida.

****

Berengiers de Palazol 72

Berengiers de Palazol si fo de Cataloigna, del contat de Rossillon. Paubres cavaliers, fo mout adrets e enseignats e bons d'armas. E trobet ben cansos, e cantava de N'Ermesen d'Avignon, moiller d'En[69] Arnaut d'Avignon, fils de Na Maria de Peiralida.

(Nostradamus n'en a rien escrit[70]).

Chanson d'Amour aus comptes de Tolose et de Provense. (PC 47, 9)

(172a)

I S'ieu anc per fola entendensa
fui contra valer del sen,
Amors, ara m'en repen,
qu'avertits mi suis d'aitan
que mais va[l] benestansa,
que persegre el dan,
e mais qui vol traire enan
son sen, que·l nesi talan,
qui a pert an defaillensa.

II Et pois vei que non l'agensa
q'us n'aia ren mas l'afan,
ia no·n plaign'on del enjan,
s'ieu per negun faillimen
trac d'autrui tort penedensa ;
et fora·l pros e gen,
que·il servici a mon viven,
o que·s plaignes d'avinen
e que m'en fases parvensa.

III Ben pauc a de retenensa

---

[69] MS., d'En N'Arnaut.

[70] Pourtant fol. 25R du livre de Nostradamus nous informe qu'il était fils d'un médecin de la reine Jehanne de Naples. Un récit plus long (p. 239) le décrit comme poète tragique et parle de ses cinq tragédies.

qui son servici despen
ses grat o ses jausimen,
per so piets fai per semblan,
(172b)e maior desconoisensa,
sel que vai trichan
celui que sert e que blan ;
qui d'aiso non a temensa
e non a vergoigna gran.

IV Amors, vostra mantenensa
partes a guisa d'enfan,
q'us qu'ai fats vostre coman,
n'ai d'afan e·l marimen ;
e·n trac midons a guirensa,
car non lor defen ;
mas ben pauc fa d'ardimen
qui contra al vencut s'enpren
a cui degra far valensa.

V Chanson, vai t'en ses bistensa
a Monspelier on s'enten
gaugs e troba i garimen ;
pois dis al conte pensan
cui es Tolosans e Proensa,
s'ieu en dis mal en chantan
de lui, ni me menti blasman,
e dirai vertats lausan
ab que m'es loing de sa malvolensa.

****

Ugo de Pena 73

(173)

Ugo de Pena si fo d'Agenes, d'un castel que ac non [Mon]messat, fils d'un mercadier. Et fets se ioglar e cantet ben ; e sap grans ren de las autrui cansos ; e sabia molt las generasios dels grans homes d'aquellas encontradas, e fets cansos. Grans baratiers fo de

iogar et de estar en taberna ; per que ades fo paubres en ses harnes. Et ven se amoilerar a l'Isla e Venaissi en Proensa.

(Nostradamus dit au contraire que Hugues de Pena fut un gentilhome de Moustiers[71] en Provence. Bon poëte comique quoyque le Moine de Montmaiour, dit le fléau des Torbadours, eût escrit qu'il s'estoit atribué les chansons de Guillaume de Silvecanes, son compagnon. Il adiouste q[u]'Hugues fleurissoit du tems d'Idelphons, roy d'Aragon, second du non, comte de Barcelone, père de Remond Berengier, compte de Provence, dernier du non, auquel il adressa ses chansons et à Béatrix, sa feme, seur de Thomas, conte de Savoye ; que fut malheur, estant devenu pauvre en sa ieunesse ; par le moyen de son savoir, il devint très riche et que les promesses d'un astrologue qu'il consulta luy eslevèrent telement de ceux ; que par la faveur de la reine Béatrix, il fut fait secrétaire d'estat du roy Charles de Sicile, premier du non, comte de Provence, et qu'il mourut après avoir espousé une demoiselle de la maison de Simiane, nomée Mabile, en l'an 1280 ; qu'il a fait un traité *Contre les enganaires d'amour* ; et que la royne Béatrix, l'ayant couroné pour estre le meilleur poëte de son tems, il fit les quatre vers suivans à sa loange : *Yeu voli far esclatir ta memoria / en tantas parts de ta perfection, / qu'estaran tous en admiration / d'ausir contar de teis bels fahs l'historia.*)

Chanson
(PC 456, 1)

(173a)

I Ora que me desplagues Amors,
ara m'a conquist franchament,
e fai tot son comandamen,
per que me deu valer sa valors.
Si·s fai, que tal m'a faig chausir
don tost tems mais lai que grasir
sol pel semblan amoros,
que me fes sil, don son enveios.

(173b)

II Et si me pren temen ses paors,
que·l esper m'ausia sufren

[71] MS., Monstiers.

de lei c'ame de cor lialmen,
qu'ades sent greuiar mas dolors
tant qu'en lieh non posc dormir ;
ans m'aven a far maint sospir
qu'anc, pois vi sas bellas faissos,
n'en fui de mos oils poderos.

(174a)

III C'ades se viron lai de cors,
on veson son bel cors plasen,
e il ri lor tan dousamen
que·n no·l posc far gardar aillors,
e s'amors no·l s'en fai chausir,
non i vei connort mais del morir ;
ans sai qu'anc plus aventuros,
no·n fon de Fransa Andreus lo Ros.

IV E degra·n far qual que socors
ma domna per son chausimen ;
qu'il sap que d'autra non l'aten
per que·ill faria mai d'honors,
si me fasia tan enhardir
[q'ieu l'auses mon fin talan dir]
que, quan la vei, torn oblidos
de prejar, tan sui temoros.

(174b)

V Et anc a·N Golfier de las Tors
non pres del mestage tan gen,
que portet per son hardimen
en Antioch'als poignedors,
don fes mains paubres enriquir
e mains manens empaubresir,
com a mi me fes, Domna, de vos,
quan mi dises c'anes ioios.

VI Per que·n pois entre els amadors
ai estat amorosamen
ab gran gaug, ses tot marimen ;
c'aisi me tenc ric vostra ricors,
quant el cor vostre cor remir,

joves Domna, cui tant desir,
per que me sembla rasos
que·i mais degues venir lo dos.

VII Seigner Gui, Dieus vos lais venir
de lai on es per lui servir ;
quar sai meillurar los plus pros
et dels avols sabers far bos !

****

La Comtessa de Dia 74

(La miniature couvre en partie le nom de la comtesse qui, drapée dans une robe à l'antique, a l'apparence d'un orateur public et sa figure se détache sur un paysage où l'on voit un château.)

La comtessa di Dia si fo mouilier d'En Guillen de Peitieus, bella domna e bona. Si s'ennamouret d'En Rambaut d'Aurenga et fes de lui mantas bonas cansos.

(Nostradamus dit que ceste comtesse de Die estoit une dame fort sage et vert[u]euse de grande beauté, docte en la rithme provensale ; qu'elle fut amoureuse de Guillen Adhémar, à la louange duquel elle a escrit plusieurs belles chansons, ainsy qu'el a esté dit en la vie dudit Adhémar. Après la mort duquel elle se fit religieuse au monastère de St. Honoré de Tarascon, où elle mit par escrit plusieurs belles œuvres, et entre autres *La Tractat de la Tarasca*, et qu'elle y mourut de doleur l'an 1193.)

Chanson où elle fait des sohets de
pouvoir poséder son ami à son gré
(PC 46, 4)

(174a)
I Estat ai en [greu] cosirier
per un cavalier qu'ai agut,
et voil sia tots temps saubut
com eu l'ai amat a sobrier ;
(174b)ara vei q'us sui trahida,

car eu non li donei m'amor,
on ai estat en grant error
en leit et quant sui vestida.
(175a)
II Ben volria mon cavaillier
tener un ser en meis bras nut,
qu'il s'en tengra per errebut
sol c'a lui[72] fes conseillier ;
quar plus m'en sui abellida
non fis Floris de Blansaflor :
mon cor l'autrei e m'amor,
mon sen, mos oills e ma vida.
(175b)
III Bels amics, avinens et bos,
qu'ora·us tenrai en mon poder ?
Et que jaguesa un ser ab vos
et que·us dese un bais amoros !
Sapchats que grant talent n'auria
que·us tenguese en loc de marit,
ab so que m'agueses pleuvit
de far tot so que volria.

****

Peyre Bremons 75

Peyre Bremons lo Tors si fo un paubres cavaliers de Vianes e fo bon trobaire e as honor per tots los bons homes.

(Nostradamus n'a rien escrit de luy[73]).

Chanson
(PC 331, 1)

[72] MS., cal ni.

[73] Nostradamus inventa en effet une vie pour ce troubadour, mais rebaptisa le poète sous le nom de Richard de Noves (p. 128 ; voir Chabaneau/Anglade) : 79-80. Son nom entier était Peire Bremon Ricas Novas.

(175a)
I En abril, quant vei verdeiar
los prats verts e·l vergier florir
e vei las aigas esclarcir
et aug los auselets cantar,
l'odor de l'herba floria
e·l dous chans que·l ausels cria
me fai mon joi renovelar.

II En cestui tems solia eu pensar[74]
come se poguese d'amor jausir ;
ab cavalcar et ab garnir
et ab servir et ab donar ;
qui aquest mestier auria,
per els es mor se iausia
e deu l'ame miels hom conquestar.

III Eu chant qui deuria plorar,
que ira d'amors me fai languir ;
ab chantar me cuich esbaudir ;
et anc mais non ausi parlar
(175b) q'home chant qui plorar deuvria ;
pero no·n desesper mia,
qu'anc car aurai luoc de cantar.

IV Non dei del tot desesperar
que encar midon non remire,
car aicel qui l'a me fets gequir
a ben poder del recobrar ;
et s'ieu era en sa baillia,
si mai tornava en Soria,
ja Dieus non m'en laisses tornar.

V Ben et gent me sap lo cor emblar,
Qu'anc pris comiat de chai venir,
que non es iorn que non sospir

[74] MS., passar.

per un bel semblan que·ill vi far,
qu'ella dis touta marya :
"Que fara la vostra amia,
bels amics ? Per que me vols laissar ?"
(176a)
VI Ben se deg deu meravillar,
car anc me posc de lei partir,
e dec me bene en grat tenir,
qu'anc per lui la volgui laissar ;
car sab ben, s'eu la perdia,
que iamais ioi non auria,
ni ell non la pogues esmendar.

VII Chansos, tu t'irai outra mar,
et per Deus vai a midons dir
la grant dolors que ieu consir
me fai la nuots e el iorn estar.
Di·m a·N Guillen Longa-Espia,
bona chansos, qu'el li dia
e qui an per lei confortar.

VIII [Qe Filippe de Monreal
me ten pres en sa bailia,
et am tan sa compagnia
que sens lui no m'en puec tornar.]

****

Gauseran de San Leidier 76

Gauseran de San Leidier si fo del evescat de Veillac, gentils castelans, fils de la filla d'En Guillen de San Leidier. Et enamoret se de la comtessa de Viannes, filla del marques de Monferat.

(Nostradamus n'en a rien escrit.)

Chanson
(PC 168, 1)

(176a)

I Per vos fins'amor me torna en alegrier,
ben dei pensar de far gaia chanson,
qu'en tal domna ai mes mon consirer
qu'anc hom no·n vi tan bella ni tan pro ;
per qu'ami mai la soa sospeisso
de nuill autre que me dones ioi entier,
e tenc grand ric ab sol con desirier,
eissi enveios non sabran de cui ssons.

II Sobre totas a de beutats l'emper ;
reyna es de ioi ses contenson,
e duquessa de valens prets enter,
e comtessa de cors e de faisson,
e marquesa de ben dir sa rason,
e princessa que ja nuil malparlier,
non puoscan dir ni feignan lausengier,
q'us leis aia nulla res si ben non.
(176b)
III Humil e franc, leial e vertadier
m'aura tost tems gardat de mespreison ;
poi que miei oill la viron de premier,
sapchats o ben mes cors ab mi non fon,
mas en romas lai en soa preison,
e pois pres es mesliurar non l'en quier ;
ausis lo mais de negun prisonner
que non volguesse soa deliuraison.

IV Ausist lo mais onquas de nuil archier,
cui[75] armadura non tengues nuill pro ?
Qui l'ai trobat que tan duramen fier
contra l'usberg e·l perpoing e·l blasson,
m'a si navrat ins[76] el cor d'un pilon,
e·l flecha es d'un bel dig plasentier
et l'arc don moci, d'un franc cor presentier,
las ! D'aquel cop trobarai garison ?

[75] MS., *cau.*
[76] MS., *vis.*

(177a)
V Guarir me pot francamen a sobrier
humilitats me vol far tan gran don
q'us me conogues en est'amor parier
cel ont non voill nuill autre compaignon,
que·l ben e·l mal partisets ses tenson
e sos cors pres m'aguese a parsonier ;
mas il m'a plus cargat d'un fort colier
e sieus fais[77] no·n pesa un botons.
(177b)
VI Pros comtesa, Dieus vos a fai ric don
de ben, de sen et de prets ufanier,
gardas vos ben de bruit de lausengier,
car gran sen es de lor dire de non.

(Les quatre derniers vers manquent.)

****

Gauberts Amiels 77

Gauberts Amiels si fo de Gascoigna, paubres cavaliers, cortes et bon d'armas. E sab ben trobar et entendet se en domna plus gentil de se. Et fet los sieus vers plus mesurats que home que anc mais trobet.
(Nostradamus n'a rien escrit de luy.)

Chanson
(PC 172, 1)

(177a)
I Breu vers per tal que me[n]s poing
fas e que sia leu apres,
q'us son trobaire, mais non ges
de cels rics que·s fau ausir loing ;
e anava mos chans trop lai
don la rasos ven a mi sai,
ja non volria plus aimes.

[77] MS., *fias*.

II De trop ric'amor non a soing,
sol de mon paraige n'ages,
que·l semblans ni poders non es
e mi ni sui fats dins [tal coing]
d'enquere ric joi ni s'eschai,
ne devenir que ben o sai
no·i poiria quant be·i poingnes.

III Laise de l'honor amar e mon poing
un bel auselet que tengues
qu'al cel doas groas o tres,
(177b)per q'us [non prec] ni non so moing
d'amar domna so far non sai ;
ja fol cabrier non semblarai
qu'enques la reina l'ames[78].

IV Las ricas c'unas[79] non caloing
lais las als rics domnadors cortes,
q'una conosc que m'a conques,
tal que de Paris tro al Groing
genser non es ne miels non n'ai
a nuilla de fin prets verai
ab poder que·l aten en pes.

V Ad aquesta soplei e ioing
mas man per referre merces,
que lla benanansa on m'a mes
me vai miels et ges no·n vergoing
si trop rica domna non ai,
que·l sens e la beutat l'estai
tant haut que paucas li son pres.

VI De ma ricor, ny mens ni mai,
ame et conoc que miels m'estai

[78] MS., lanies.
[79] MS., cimas.

que si trop hautamen ames.

****

(178) Lo coms de Peitieus 78

(La miniature le montre à cheval brandissant son épée).

Lo coms de Peitieus si fo uns dels maiors cortes del mon, e dels maiors trichadors de domnas e bons cavaliers d'armas e larcs de domneiar, e saup ben trobar e cantar. E anet long tems per lo mon per enganar las domnas. Et ac un fill que ac per moilier la duquessa de Normandia, don ac una filla que fo moillier del rei Enric d'Angleterra, maire del rei Jove et d'En Richart e del comte Jaufre de Bretaigna.

(Ce coms de Peitieus n'est pas celuy dont parle Nostradamus, qui fut depuis Philipes le Long, rey de France, et il y a bien plus d'aparence que c'estoit Guillaume du Teste d'Estoupes, dont le fils nomé qui [estoit] comte de Poitou et duc d'Aquitaine espousa en premières noces Gilbone, fille de Guillaume, duc de Normandie, qui fleurisoit du tems de Huc Capet. Il abandona le monde et se retira avec les religieus de l'Abaye St. Cypsan de Poitieus.)

Chanson où il semble vouloir
prendre congé du monde.
(PC 183, 10)

(178a)

I Pois de chantar m'a pres talens,
fairai un vers, don sui dolens :
mas non sarai obediens
en Pitau ni en Limosi.

II Qu'era m'en irai en eisil :
en gran paor e en peril,
en guerra laisarai mon fil
e faran mal siei vesi.

III Lo despartir m'es autant grieus
del seignorage de Peitieus !

en garda del Folcoms d'Angieus
lais la terra et son cosi.

IV Si Folcos[80] d'Angieu non lo socor,
e·l reis de cui ieu tenc m'honor,
faran li mal tuit li plusor,
felon Gascon et Angevi.

V Si ben non es savis ni pros
quant eu sarai partit de vos,
veats l'auran tornat en ios,
car lo veiran jove et mesqui.
(178b)
VI Per merce prec mon compagnon :
s'anc li fi tort, me elo pardon :
et il prec En Iesu del tron
en romans e en son lati.

VII De proesa et de ioi fui,
mas ara partem ambedui ;
et ieu irai m'en a Celui
on tuit pecador troban fi.

VIII Mout ai estat cuendes e gais,
mas nostre Seigner no·n vol mais ;
ar non posc plus sofrir lo fais,
tant sui aprochans de la fi.

IX Tot ai guerpit quant amar suoil :
cavalaria et orguoil ;
e pois Dieus plats, tot o acuoil,
et preg luy que me retenga ad si.

X Tot mos amics prec a la mort
qu'il vengon tuit a m'onren fort,
q'us ai avut ioi e deport

[80] MS., fol tot.

loing e pres e a mon aisi.

XI Ainsi guerpisc ioi e deport
e vair e gris e sembeli.

****

Girauts de Calanson 79

(179)

Girauts de Calanson si fo un joglar de Gascoigna. Ben sap letras, e subtils fo de trobar. E fes cansos maestradas desplasens e descorts d'aquella saison. Si fo en Provensa e sos dits, e petit ac d'honor entre el cortes.

(Nostradamus n'a rien écrit de ce troubadour[81]).

Chanson
(PC 243, 9)

(179a)

I Si tot l'aura s'es amara,
don s'esclarisson li branc,
ges per aisso non m'estanc
d'un vers far en bella rima,
per que sapchon li plusor
que non vei bon trobador
qu'ab mi non pogues emprendre.

II E pois cascun desempara
vers per chanson, eu no·n planc
lo dan c'als cors sobre·l flanc[82] ;
e·l geing e l'art e d'e[s]crima ;
mas l'un vol c'om chan d'amor,
l'autre vol mots de folor,
e l'autre vers per entendre.

[81] Bien qu'il se trouve dans la liste des troubadours de Sault : "185 Giraud de Chalenson 34. s.n." et dans le glossaire sous *Domnejar*.
[82] MS., planc.

III Per que bela raison cara
se pert, qu'el clop e li ranc
e·l cats qu'esta sos lo banc,
car los autres resima
trobon e son chantador ;
e·l malvats entendedor
l'auson so c'om deu reprendre.

IV E quant hom raison non gara,
ab maints dits car mi remanc ;
car so vei caser el franc
(179b)que degr'am haut point el cima.
E caison s'en li plusor ;
tant son [pauc] li valedor
c'on non pot a tot contendre[83].

V Mas d'una flor blancha e c[l]ara
mi ven arques mon cor estanc,
e si no·ns non vol, tot blanc
m'aura con l'ora prima ;
mais si·m luges ma dolor,
ben tengra ioi per meillor,
q'us mais prets donar que vendre.

VI Mas sa bela fresca caira
non vei, per que no·n refranc
del greu mal don me complanc,
q'ins[84] el cor me ten que me lima,
qu'ab lei de fin amador
desir so don soven plor
que nuls non me pois enprendre.

VII E pero si n·on ampara,
don dei al pensar, ni d'anc,
ni es ni er[85] ni fo anc

[83] MS., comprendre.
[84] MS., *q'us*.

autra per que·m refrima[86]
mon cor car ia·n vir aillor,
c'ab lei de bon iogador
voil me tot en un [luec] despendre.

VIII Del bon reis fa ma lausor
d'Aragon, car ab honor
sap tot, quant el fai, despendre.

****

(180) Guillems Rainols

Guillems Rainols d'At si fo uns cavailliers de la cieutat, laquel cieutat es el comtat de Folqualquier. Bons trobaire fo de sirventes de las rasos que corien en Proensa entre·l rey d'Aragon e·l comte de Tolosa. E si fets a tots sos sirventes sons [nous]. Fort fo tempsus per tots los baros, per los coseins sirventes qu'el fasia.

(Nostradamus n'en a rien escrit.)

Chanson

(PC 231, 4)

(180a)

I Quant aug chantar lo gal sus el erbos
e·l pic e·l iai e·l merle e·l coaros
e·l rosignol e·il aguisat[87] perier,
farai un vers ses prec e ses somos.
Ma domna es tan bella, cortes'e pros
qui me fai loirar plus que falcos lanier.

II — Seigner, tant m'es mals e contrarios,
cent ves ai cor que mi parta de vos,
mais anc non vi home tan plasentier.
Mas d'una ren es ben aventuros :

[85] MS., *mer*.
[86] MS., refranguima.
[87] MS., e·il a sus un.

quant sent venir esterlins orguillos,
ades m'escont en granier o en seillier.

III — Domna, tost tems vos ai mon cor celat ;
per que n'aves de mi lausor e grat ?
Quant non amest cusson ni fantonier,
ans lo fugast, con eu tornei rengat,
qu'anc non foi, pois m'o agues vedat ;
mais ame flausons e sopas en sabriers.

IV — Seigner, tost tems vos aurai presicat[88]
q'us [v]endesem so maior porc faisat
e vestisen Mi[que]ls berguier :
fesessem li blisaut, fendut trepat.
Tant a gent cors e bella magestat,
cent ves er pres a lai de cavalier.

V — Domna, Miquels volria vos penduts
que tant l'amats qui en son pel fol tenguts,
so bacalor traher mesonaguier ;
que ara vos iur[89] encontra sas vertuts
que ia Miquels ni sos aver lanuts[90]
non estara ab vos un an entier.

VI — Seigner, cals es acel c'om a tonduts,
uns o grans uns, longs, ab esperos aguts,
encopenats lei cavallier ?
Tant me mandet amistats e saluts
e me grasits mais que si fos bou cornuts,
car dei[91] un fol a son tresol lanier.

fin
******

[88] MS., persiltat.
[89] MS., *vir.*
[90] MS., *lanuis* se trouve au vers suivant.
[91] MS., *die.*

(181) Rambaut d'Aurengas 81

(L'autheur de nostre manuscrit, qui a receuili dis-huit chansons de Rambaut d'Aurenge, n'a rien escrit de sa vie,[92] mais Nostradamus, qui nous l'a donée tout au long, dit qu'il fut gentilhome d'Orenge, seigneur de Courtaison, bon chevalier adroit et vaillant aus armes et bien estimé en la poésie provensale ; qu'il fut extrêmement amoureus de la dame de Castel Verd nomée Marie, de noble maison de Provence, à l'honeur de laquelle il composa de très belles chansons, la noman par non secret *Ma Comique*, de laquelle s'estant départi il proposa de se retirer (selon les uns) vers la comtesse d'Orgueil, fille du marquis de Busque, et selon le Monge des Isles d'Or, vers la comtesse de Montrosier. Il a fait un traité intitulé *La Maestria d'Amor*, qu'il adressa à la princesse Marguerite de Provence, fille de Remond, qui fut depuis mariée à Saint Louis, roy de France, de laquelle, au lieu d'avoir récompense, il fut rélegué aus isles d'Hières par le grand *Romeo*, maistre d'hostel du comte de Provence, et depuis rapelé par le comte aus prières de la dite Marguerite. Il mourut en l'an 1229.)

Chanson
(PC 389, 17)

(181a)

I Assats m'es bel
que le nouvel
fassa parer
de mon saber
tot plan als premiers sobresavens
que van condan,
c'ab sen d'enfan
dic e fai mos captenemens ;
e sec mon cor
e m'en trist for,
fet aco don el m'es cossens.

[92] La vie est contenue dans un manuscrit unique – N^2. Dans *I* (fol. 143v) huit lignes, restées blanches, étaient destinées à recevoir sa *vida.*

II Qui que me favel
lo m’es per bel
d’amor saber :
qui en sai miels ver
e·ls fals parer,
lai en taing que sia parvens ;
que con o soan,
li miels parlan
vas mi, e sai qui me n’es guirens,
ab que·n d’amor
ben dins mon cor
si que·l dits no·n passa las dens.
(181b)
III Don d’amors dic :
c’aissi que·s tric
leis qu’amar deg,
que mieils adreg
seran cert com l’ame finamens
en ris, en sai,
prengan oumai,
que·ls enseignens come aprendens
de ben amar ;
e neis pregar,
me venjan domnas cinq cens.

IV Ben ai cor ric
plus que non dic,
e tant adreg
que duc ni reg
non pres, si no·n pres’ eissamens ;
e cui no·n plai,
eu sieu de sai ;
et amarai mos bensvolens.
Non voill pregar
que miel m’es car
com mi prec, qui prec moutas gens.
(182a)

V L’ennoios tric
sian del ric,
sobiren reg
maudit, es deg
dels parlies ionglos maldisens !
Que men o mai,
que·ls dirs no·n plai,
tant m’es lo mentaires cossens !
Que s’il fut clar
meron, amar
no·ls poiria que·l cor m’en vens.
(182b)
VI Pauc saup clamar
quant er a pregar
Dieus, que·l abais los malsdisens,
voill pregar,
vers qui dits clar,
[que lai en Urgel te prezens
ab talen car
si·m fai amor,]
c’a leis e mirgel represens.

****

En Turc Malecs 82

Raymond de Durfort et En Turc Malec si foron dui cavaliers de Caersi que feiron los sirventes de la domna que ac non madomna N’Aia, aquella que dis al cavalier de Cornil qu’ella non l’amaria si el non la cornava el cul. Et aqui son escrih dos sirventes.

(Nostradamus n’a rien escrit de ces deux cavaliers.)

Sirventes
(PC 397, 1)

(182a)

Raymond de Durfort/En Turc Malecs

I En Turcs Malecs, a vos me teing

de far Na Ena me chapteing,
e pois eu ab vos me preing,
ben ai en mi tot l'arc engeing,
e ia non voilh c'om [m'o] enseing,
ans volgra fes en un compeing
cel que del cornar ac desdeing :
mal estara qui no·l destreing,
tant que cornest una igua preing.

II Qu'eu no·i conosc molt vilan
quan qui lo sosteingna en van,
si En Bernards tot en auran
aqui al ser o l'endeman,
aissailir madonna N'Aia :
ela mes tras la poissa al man,
e·l monstret li trauc sousteran
e dis : "S'aisi me cornai de plan,
en vos farai mon druts certan."
(182b)
III S'aisi n[o] me volets servir,
estiers non m'en puosc despartir,
cornas lo cor, qu'aisi lo vir,
qu'eu l'ai fah lavar e forbir,
et ia non sentirets pudir ;
et ia non temets escarnir :
aissi es drehs al mieu arbir ;
pois tant fais qu'eu lo vol sofrir,
fais o tost si·n[93] volets jausir.

IV Ben vos en seria prets,
seigner En Bernarts de Cornets,
si al cornar vos erats meis,
mentren que·l corn eran defes,
que paor ai qu'autre i ades,
e pois que la corn sara pres ;
adoncs no·l cornarets vos ges.

[93] MS., suits.

“Domna, que·l cornars fora me bes,
mas al redure me faill l’ales.”

“Seigner, pois de Cornil es
et sai que cornar soles,
cornas lo corn, c’aisi veses,
que d’aquest aurets mais de pres,
[que si·n cornaratz d’autres detz,]
segon que serveis en prendes,
ia dam no·us i tengua deves,
o si que non, ia non aures
de mi aisso que mi querres.”
Fals domneiadors, aprenes
de mi aisso que non saubes :
per fals vos tenc, car enqueries,
Domna, pois nos i sordeses.

****

Turcs Malecs
(PC 447, 1)

(183a)

I En Raymons, be·us tenc a grat,
quar aissi vos vei accordat
de ien captener En Bernat
cella que non respos en fat
al malastruc Caersinat,
qu’el monstret son corn en privat :
cel la soanets per foudat,
et eu lai volgra aver tornat
alegramen, ses cor irat.

[Raimon de Durfort][94]
(COM, 397 001a)

I Be·us es malastruc e dolens
lo Caersins a sos grens,
quan soanet aital presens ;
ben per que·l conseillet sirvens :
ia il no sia mos parens,
que s'ella m'en monstra dos sens,
e·us los corneira tots jausens,
e pois fora rics e manens,
neis eis refermara las dens.

II Non es [bona] domna el mon
si me monstrava al corn e·l con,
tot autretal come il se son,
e pos m'apellava : "Raymon,
cornas aisi sobra el reon,"
que non baisese la cara e·l fron
come si volguese beure en fon,
druts qu'a sa dompna aisi respon,
ben taing que de son cor l'aon.

III Caersinats, tracher sers,
tu que d'aquest plag mal mers
grats, con de tornas enquers
cornar a dreh o a envers ?
Que·l corn es ben lavats et ters,
eu en cornara cent meillers,
et si m'a asat dih de fers ;
si fosets penduts a Besers,
non fer'on tant cansos ni vers.
(183b)
IV Plus es malastrucs sobriers

[94] Ce thème fut partagé par les deux troubadours, mais le manuscrit ne reconnut pas ce fait et continua comme si Turc Malec avait écrit toutes les strophes.

non es Arnauts l'escoliers
qui confondat es tauliers
et vai coma penedensiers,
paubre de draps e de deniers,
q'u li donara grans loguiers
per so que lai cornes premiers,
e cornara meill que porquiers,
ni Porta-joia[95] l'escaisier.

V N'Arnauts escolier, vai mi
ancanog o al mati,
a·N'Aia enan digats li
que Raymont de Durfort li di
que ben es pres de Caersi,
quan li monstret son rabei,
mas greu li respondrai aissi,
ans i cornera sens tai
plus fresc que servens apeti.

VI Bernarts de Cornil, e·us defi
que aguest del cornar fasti ;
per non Turc Malec, N'Andori,
te posc defiar e per mi.

****

Arnaut Daniels
(PC 29. 15)

I Pois Ramons e·N Turc Malecs
chapte N'Aina e sos decs,
enans serai vieil e senecs
ans que m'acort en aitals precs
don posca venir tan gran pecs ;
qu'al cornar l'agra mestier becs
ab que·l traisies del corn les grecs ;

[95] MS., Porta-jota.

e pois pogra ben esser secs
que·l fum es forts qu'ies dins des plecs.

II Ben l'agr'obs que fos becuts
e·l bes fos longs e aguts,
que·l corns[96] es fers, lats e peluts
e pois dins en la paluts
per que relent'en sus los gluts
[e nul jorn non estai essuts]
qu'ades per si corn e renduts ;
[e non taing que mais sia drutz]
cel que sa boc'al corn conduts.

III Pro i agra[97] d'autres assais
de plus bels, que valgron mais,
e s'En Bernart s'en estraits,
per Crist, anc no·i fes que savais,
quar l'en prens paors e esglais.
Que si·l vengu[e]s d'amon lo rais
(184a)tot l'escalfera·l cors e·l cais ;
e non conven que domna bais
aquel que cornets corn putnais.

IV Bernard, ges eu no m'acort
al dich Raimon de Durafort
que vos anc n'aguesses tort ;
que si cornavas per deport,
ben trobavas fort contrafort,
e la perdors agra·us[98] tost mort
(184b)que pueits et non fa fema en ort ;
e vos, qui que·us en desconort,
lausas en Dieus que·us n'a estort.

V Ben es estorts de peril

[96] MS., *coms.*
[97] MS., pra iugra.
[98] MS., a grand tost.

que retrag for’a son filh
e a tots cels de Cornill ;
mie[l]s li venga fes en eissit
que la cornes el enfenil
entre el esquin’e·l penchenil
per on se seguon li rouil ;
ja non saupra tan de gandil
no·il compisces lo groin e·l cil.

(Le dernier quatrain manque.)

****

Peire Milon 83

(L’autheur de nostre manuscrit, qui a receuily cinq chansons de ce tourbadour, n’a rien escrit de sa vie, mais Nostradamus nous aprend que Pierre Milon fut un gentilhome de Poitou et premier maistre d’hostel du comte de Poitou du depuis nomé Philipes le Long, roy de France ; qu’il estoit fort versé en la poësie provensale et qu’il avoit fait une chanson à la louange d’une dame de Poitou de la maison de Montagut, qui comense ainsi : *Puis que dal cor mi ven farai una canson novelle*, en laquelle il dit qu’après un long travail il aura jouissance d’amour. Il fleurisoit du tems dudit comte de Poitou et fut empoisoné en sa cort par les lépreus que les Juifs suscitèrent pour empoisoner les eaux et fontaines environ 1321.)

Chanson contra los blasmadors
(PC 349, 8)

I S’eu anc d’amors sufrei ni mal ni pena,
dol e trabaill ni d’estric ni rancura,
dans ni maltrag per sa bo me esper luserna,
ni plors ni geins ni sospirs ni consire,
ara grasic lo ben, car ill me dona
lo gaus, l’enans, lo deport, l’alegransa
et lo solats del tot, e·l benvolensa
me plats autant que no·n par que mal seia.

II Aviats lo pro e·ls bens qu'amors demena
encontra al on vas cui·l s'atura,
que chascuns hom mi malvestats governa,
s'amors s'atrai ves lui, al meu albire,
lo rend cortes e large e s'adona[99]
vas li valen, e val meill s'acondansa
de mil autant, et de tot bens l'agensa ;
cel fui so qu'a mi par qu'amar se deja.

III Fals blasmadors, la mala carantena
de lo mal an aiats que vos falsura
si mantenes per que la gent si feina,
lo gaug del mon torna en plor e en ira,
car vos blasmats amors, que tant es bona,
sol per aisso quar non vos da a s'amansa,
et non es dreis pois que lei sa volensa
que n'a vos ame o mia non vos guireia.

(185a)

IV Chascun fa ben qui sa lengua refrena,
e qui garda rason, dreh e mesura,
ch'aison non fa degrese eser en cisterna ;
si de gratar pena, dans e martire,
o s'ieu fos seigner de la corona,
ai malastruc ch'obren sa musansa,
e poria les lai anar ses temensa
de las gairas la lengua li traeria.

(185b)

V La merci Dieus d'amor fui en cadena,
e se raison mene ma vida dura,
no laserai si tot tems si enforna
qui non seja son hom e s'en faire,
e de lo far, car il de tal persona
vol que aia s'amor e sa tendansa,
la gensor es de tot lo mon ser tensa ;
gracis li ren qui lal vol e l'autreja !

****

[99] MS., sa domna.

En Raymond Bistorts 84

(L'autheur de ce manuscrit [qui] n'a receuily qu'une chanson de ce Raymond Bistorts, n'a pas escrit sa vie et Nostradamus n'en parle point du tout.)

(185a)

Chanson
(PC 416, 1)

I Aisy co·l fort castels ben establits
a son guerer s'en ten e si defen
tro·l ven de gens d'armas affortits,
tan que·l lo venc e lo forsa e lo pren,
me sui d'Amors defenduts tota via,
Domna, tro vi vostre cors benestan ;
mas en vos es tot so qu'obs li avia
a mi per fe, per que merce claman,
mi rens a vos ez e lai darennan[100].

II En vos es sens qu'es de tots bens grasits,
que vos cal d'ell'ab Ioi es ab Ioven,
et als bestats que, chascus q'us [ve][101], dits
que genser es del mon e ges no·us ven,
es en vos e·ls Valors e Cortesia,
Prets e Honors et tuit vos van presan,
et quant eu vi qu'Amors me combatia
ab tals armas, si anc mi trobet tiran,
trobet m'adonc humil e mercejan.

(185b)

III Domna, pres sui si vos non m'eslargits,
morai, c'Amors m'a ire e maltalen,
car tro que·us vi non posc eser ferits
de sas armas nuls temps, mas eu enten
qu'autre, si me devets esser amia,

[100] MS., dare ennan.
[101] MS., q'us no dits.

s’al per me que·us vi fui vostre ses engan,
come m’es Amors mala es enemia ;
car anc nuill tems non m’ac a son coman,
tro que me conques ab vos que vales tan.

IV Per Amor sui e per mon cor trahits
si co·l rics hom es trahits per sa gen
ab cui el ven el cap, e s’es plevits,
qu’el failla als ops, Domna, tot aisi mi pren
qu’Amors mi met e mos fols cors envia,
que·us clame merce a lei de fin aman,
e quant vos cuits pregar, la lenga me lia,
que·l cor en ai escrits tot mon deman,
doncs es Amor ab vos al mieu dan.

(186a)

V Vostre gent cors avinens, gais, complits
de tots los bens que a cors son plasens,
bella Domna, m’es tan forts abellits
que res mas vos no·n pot far iausens,
e si ab vos ai de joi carestia,
bella auria a cellas que non an ?
Mas si con vos l’aves tot en baillia,
m’en feses vos e ric e benannan,
no·us aus pregar mas que vauc m’o oran.

(186b)

VI Canson, vai t’an a la gensor que sia,
a Na Constansa d’Esta, on tot ben van,
[qui tan bellanon sai ni tan pregans.]

Ai ! Ben Fenir, Merces e Cortesia
me vaill ab vos, per qu’eu non mora aman,
[e camze·l non de Tan Trist e Tristan.]

****

N’Ucs de la Bacalaria 85

N’Ucs de la Bacalaria si fo de Limosi, de la on fon Gauselin Faidits. Joglars fo de pauca valor e pauc anet et pauc fo coneguts. E si fets de bonas cansos e fet un bon descors e de bonas tensos. E fo cortes hom e ben adrehs et ben enseignets.

(Nostradamus n’en a rien escrit[102]).

Chanson
(PC 167, 51)[103]

(186a)

I Raison e mandamen
ai de llei on enten
de far gaia chanson,
don, pes ill m’en somon,
ben conven d’ar enan
q’us m’alegr’en[104] chantan
meils que far non solia ;
q’us conosc ben e sai,
pos mos enans li plai,
qu’en franca signoria
ai mes mon cor e me ;
per so taing e·s cove,
per que seigner fai be
a son bon servidor,
qu’el se meillor e·n cresca sa valor.

(186b)

II Qui don de seignor pren
non es ges avinen
qu’el fassa mesprisen
vas lui, sans achoisen ;
ni no·l es benestan
si pois li quer son dan
non so que deuria ;

---

[102] Mais il figure dans la liste de Sault : “Hugue de la Bacalaria, N.”
[103] Ce poème est attribué à tort : c’est en effet de Gaucelm Faidit.
[104] MS., mal e greu.

e pois domna tant fai
qu'a son amics s'atrai,
e l'uns en l'autra fia,
non sai don pois lor ve
que l'uns l'autre malme,
mas tant sai eu e cre
que cel a mais d'amor
qui miels ama e reten mais d'honor.

III Enan so fan no sen
li drut mon escien
e, qui visa traison
es autra senes pron ;
(187a)qu'ades on mais auran
d'amor, mais pren la ren
chai e lai chascun dia ;
e per aquesta o sai
baiss'Amors e deschai
(187b)e leial drudaria ;
car per un qu'es capte
vas Amor, ni vas se
leialmen, ni rete
d'aquest ab lo meillor,
en vesen mai qui n'ame lo sordeior.

(La version de *DaIK* s'arrête ici : donc il manque deux strophes de 15 vers et un envoi de huit.)

****

Garins d'Apchier[105] 86

Garins d'Apchier si fo un gentils castellans de Jauaudan del evescat de Meinde, qu'es en la marqua d'Alvernes e de Roerga et del evescat al Puoi Santa Maria. Valens fo e bons gueriers, e larcs e bon trobaire e bels cavailliers ; e sap d'amor e de domnas et tot lo qu'en

[105] Note du compilateur : "Voyes ses tensons".

era. E fet lo premier descors que anc fo faits, lo qual comenset aissi : *Quant foille et flors reverdis / e aug lo cant del rosignol.*

(Nostradamus n'en a rien escrit.)

Sirventes[106]
(PC 443, 2a)

(187a)

I Comunal, veill, flac, plaides,
paubre d'aver e escars,
tant fais malvais sirventes
que del respondre suis las.
El vostre cavaleria
venra tots en un dia
quand er so[107] denan detras,
l'avol ben iur e·ill malvas.

II Anc un bon mot non feses,
non y ages dos malvats,
per que us tolrai vostre ses :
mon chan, ab que us formais ;
que var chantas ab vilania,
que·ilh comtessa m'en chastia,
que ten Beders e Burlas
que dits que vos rebusas.

(187b)

III Anc sagramen non tengues,
del Tornel, quant l'avias,
ny nuill tems ver non dises
si mentir non cuidavas ;
et anats queren tot dia
q'huom se fi ; e qui se fia,
tenets lo taulier e·ls das,
et del ioc sabets assats.

IV Qui vi tollia vivares

[106] Cette œuvre est attribuée à Torcafol.
[107] MS., fercho.

Largentiera e·l Solas,
on lors, com tots mains orbes,
mesurese vos hom lo vas,
que quant Pons Torsts vos pasia[108],
e sains Laurens vos rostia,
sias tots paubres e ras,
que suis es anquerre, si os plas.
(188a)
Et avets tant de mals pres,
aras se d'aissi en tras,
que non sai con vos tolgues
qu'il pe non us tolli al nas,
e del tot no·s ausisia,
si non fos li confrairia
de Chatiers et de Carals,
ab los pecols anaras.

****

Guillems de Berguedan 87

Guillems de Berguedan si fo uns gentils bars de Cataloigna, vescoms de Berguedan, seigner de Madorna e de Ri[e]cs, bons cavaliers e bons guerriers. E ac gran guerra con Raimon Folc de Cardona[109], qu'era plus rics e plus grans qu'el. E avenc se que un[110] dia se trobet con Raimond Folc e ausis lo malamen. E per la mort d'En Raimond Folc el fo desertas. Longa sason lo mantenguen siei paren e siei amics : mas tuit l'abandoneren per so que tuichs los escogosset, o de las moillers o de las fillas e de las serrors ; que non fo negus que·l mantengues, mas d'En Arnaud de Castelbon, qu'era un valens hom, gentils e grans d'aquella encontrada. Bons sirventes fets, on disia mal als uns e ben als altres e se vanta de totas las domnas que·il soffrian amor. Mout li vengon gran aventuras d'armas e de domnas e de grans desaventuras. Pois l'aucis uns peons.

---

[108] MS., pasai.
[109] MS., Tandova.
[110] MS., *una.*

(Nostradamus fait mention de ce troubadour dans la vie de Aimeric de Pigulan, qu'il dit s'estre retiré en asile en Cataloigne ches Guillems de Bregedam duquel, ayant esté honorablement receu et par son asistance guery de ses blessures, il chanta plusieurs de las chansons à sa louange.)

Sirventes contre [Pons de Mtaplana]
(PC 210, 8)

(188a)

I Chansonete leue et plana,
leugereta ses ufana,
farai o de mo marques,
del trachor de Mataplana,
qu'ai d'engans farsits e plens
A, marques, marques,
d'engans es farsits e plens !

(188b)

II Marques, ben aion las peiras
a Melgurs depres Someiras,
on perdes de las dens tres ;
ni ten dan que las primeiras
i son e no·i paron gens.
A, marques, marques,
d'engans es farsits e plens !

(189a)

III Del brats no·us prets una figa,
que cabrella par de biga
e portats lo mal estes ;
obs y aurats d'ortiga
qu'el e nervi vos estendes.
A, marques, marques,
d'engans es farsits e plens !

IV Marques, qui en vos se fia,
ni a amor ni paria,
guardar se deu totas ves,
(189b)con que es ane de clar dia,
de nueg ab vos non an ges.

A, marques, marques,
d'engans es farsits e plens !

V Marques, bens es fols qui se vana,
c'ab vos tenga meliana
meins de brajas de cortves,
e anc fils de Cristiana
peior costuma non mes.
A, marques, marques,
d'engans es farsits e plens !

****

Rambauts de Belioc 88

(L'autheur de nostre manuscrit, qui n'a receuili q'une chanson de Rambauts de Belioc, n'a rien escrit de sa vie. Nostradamus n'en a rien dit ausi.)

Chanson
(PC 390, 1)

(189a)

I An pe[n]re m'er[111] lo conort del salvaige
qui chanta al tems en que plorar deuria,
entro al sol que no·il faill nul damnaje,
ans per son grat per tot tems estaria,
et tot aisso vens een me veramen,
que·us chans, si tot non ai mon cor jausen,
car non s'eschai d'home qui ben enten,
que son dol plor ni tot son plasers ria.

II Ma dolors port cuberta en mon coraitge,
e fai parer mantas ves que gaug sia ;
et quan ai pron de ioi e d'alegraitge,
non fan semblant que ges trop be·n m'estia ;
car ma dolor venes lo iois per un cen,

[111] MS., penre remer.

que·us vei qu'il pro son en lo non per nien
e·ill ric malvats, on nuil ben non s'ap[r]en
en grans prets doblan lor manentia.
(189b)
III Per[112] tot lo mon voill tant anar araitge
tro trobi prets, si tant es qu'en loc sia,
e voil loignar[113] ma terra e mon lisnaige,
car lai sab ben que·l trobar non poiria,
mas paubrera[114] e outracuidamen,
e irai me entre Lombard breumen
al onrat[115] rei presats, pro e valen,
dels Alemans, en cui crets que prets sia.

IV Pois tot lo mons a empres un veiage
que tuit fan mal, a cui aurai paria ?
S'estar pogues tot sol en un boscaige,
eu non aurai mos desplasers tot dia,
que me fan languir d'ira e de languimen ;
que fora esforts, s'agues perduts lo sen,
al qu'eu conosc c'on vol prets per nien !
Prets ? E qui·l vol ? Eu no·i sai ara on sia.
(190a)
V Mas ans aura vist son captenemen
qu'eu cresa so qu'en aug dir la gen,
que tots en dison lo en comunalmen,
mas van dobtan, s'enan vist no l'avia ;
(190b)aisi co'ill ne son avol eissamen
e·ill lausador non son tuit conoisen,
per qu'eu non voill abandonamen
home lausar, s'enan vist non l'avia.

****

[112] Dans la *COM* les strophes III et IV sont interverties.
[113] MS., joignar.
[114] MS., paubre era.
[115] MS., alonsat.

Guirauts de Salaignac 89

Guirauts de Salaignac si fo de Caersin, del castel de Salaignac. Joglars fo ; ben adreh hom fo [e] ben cortes ; e trobet ben e gen cansons e descorts e sirventes.

(Nostradamus n'en a rien escrit[116]).

Chanson
(PC 249, 1)

(190a)

I Aissi com cel qu'a la lebre casada
e pois la pert et autre la rete,
tot atressi es avengut a me
d'una falsa qu'ai longuament amada
e servida de bon cor humilmen ;
e quan cugei aver mon iausimen,
pres sordeior e mi mes en soan ;
aissi o fes com las lobas o fan.

II Mas se rasos m'en fos adreit iuiada,
sav[a]ls en ma part en degues aver be
de s'amistat dont ara non val re ;
car tals domna m'a s'amor autreiada
qui bella es a mon obs per un cen,
e val trop mais a laus de tota gen ;
fida e leials et senes cor truan,
per que l'ame mais non fes Auda Rolan.

III Soven soplei vers la dolsa contrada
on il estai o sitost que la ve,
eu la vei ben en mon cor, per ma fe,
car maintas ves l'aurai son ris bailada.

IV E n'ai agut mil plasers en durmen ;
que del menor ai plus mon cor iausen,

[116] Cependant, dans son Glossaire, Nostradame fait mention de la tenso Guiraut-Peironet sous "Andrieu de Fransa" (PC 249, 2).

quan be m’o pensi ni m’en vau remenbran,
que s’autra des tot so qu’a leis deman.

(Il manque deux strophes de huit vers).

****

Sirventes
(PC 249, 3)
(190b)

I Esparviers et austors
e grifals prendedors
e falcons voladors
e esmerels montadors
voill eu, e pro de renda
an que meta e despenda,
qu’enaissi si m’es honors
que a tots los meillors
voill far don e esmenda.

II Mos levres volvedors,
liamers fresedors
voill e los venadors,
e chins de seis odors
a qu’eu lo glat entenda ;
ben me plats aital fasenda ;
et voill bons chantadors
e bons violadors,
car solats si remenda.

III Palafres ambladors,
beus e plan portadors
et destres corredors,
mains segnals de colors
voill, e en mainta tenda,
et q’hom per tot mi venda,
tant qu’en dona als plusors,
als grans e als menors

voill donar lor vivenda.
(191a)
IV Reis e emperadors,
ducs, marques e contors,
castelans, valvasors —
tant es grant ma ricors
qu'ie·us voill — a mi s'atenda
e mos prets no i desseinda !
Tant voill d'envaidors
que castels fors ni tors
contra mi no·s defenda.
(191b)
V Los libres dels auctors
sai e dels ancesors,
los sens e las folors ;
ren non faill mas amors.
O genser qui port benda !
Voilli qu'a mi si renda,
si tot s'es caps e flors
de totas las gensors —
de mi merces vos prenda !

****

Arnaud de Tintignac 90

(L'autheur de ce manuscrit qui n'a receilly q'une chanson de ce tourbadour, n'a rien écrit de sa vie, mais Nostradamus, qui l'appelle Arnaud de Coutignat, nous aprant que c'estoit un pauvre gentilhomme de Provance qui, par le moyen de sa poésie provensale, se mit en crédit auprès des plus grands du pays ; et que Louis et J[eh]anne, roy de Naples et de Sicile, conte de Provence, luy donnèrent commission de contraindre ceux de Tande qui s'estoint révoltés, de leur prester aumage ; ce qu'ayants exécuté fort hureusement, le roi et la reine luy inféodèrent ce qu'ils avoint au lieu de Coutinac ; qu'il fust amoureux d'une dame de la maison d'Agout, fille du sieur d'Entrevènes, nommée Sisnarde, à la loüange de laquale il fit plusieurs belles chansons, et ne pouvant aucir aucune bonne parole d'elle, il fut

chercher, avec beaucoup de travail, divers pays dans le monde. Se trouvant au Levant, un savant magicien juif luy présagea que par son savoir il auroit ce qu'il souhaitoit ; e qui, l'ayant obligé de revenir en Provance, il mourut en la guerre qui estoit entre ceux de Tende et de Vintimille en l'année 1354. St Caesari, qui nomme cet Arnaud Guillen, dit qu'au voyage du Levant il composa un traité de *Las suffrenças d'amors*, qu'il adressa a son Issnarde.)

Chanson
(PC 34, 1)

(191a)

I En esmai e en consirer
estai et en gran pensamen
mes cors et en gran desirer,
alques per foldat o per sen ;
car lei, q'us plus ame et desir,
non aus mon talan descubrir
ni altra amor non posc voler.

(191b)

II Amor me fai gran destorbier,
e per amor m'a[s]ir soven,
car non m'a pres a soldadier
l'amor q'us desir e aten,
que me fai sospirar e languir ;
car tot quan vei ni posc chausir
non desir tant come lei tener.

(192a)

III Mesura me molt maint encombrier,
e dona al trop enseignamen,
per que me teing q'us non la enquier
lo seu enoi ni·l faillimen,
al que non me deignes acuillir,
que tal paor ai de faillir
no·ill aus mon bon pens far saber.

IV Tant ai eu ric cor e leugier,
e vau ves lei ples d'ardimen,
e·l dits ver, ferme, verai e entier,

q’us aus retraire en cor valen ;
mas quant la vei, no·il sai dir,
anc pens que meills m’es de sofrir,
qu’audir mots que me desesper.

V Las ! Per que pert ric ioi plener ?
Verai qu’anc non fis faillimen,
a mi non nosen lausengier,
ni hom en mon dan non enten,
ni eu non viu ni pes morir,
tant greu pena me fai sofrir
l’amor q’us pert per trop temer.
(192b)
VI Sei lei oill que son presentier
e la fresca cara rien,
e·l franc coraitge dreiturier
o anc avers hom non s’esten,
non sai que me puosca devenir,
que tan ben m’es greus ad audir
s’ella me gita a non-caler.

VII Ara vei tan francs mesagiers,
si·l plai que me prenda en chausimen,
e parla bels dits a sobrier,
e si t’acoill[117] torna coren !
C’ab te pois meill eschais devenir,
Con que me non posc lai ademplir
Tro per altrui n’en sapcha el ver.

VIII E si·l plai que me deigne acuillir,
chai torna al ioi que me tan desir
tost, ab que me gest a non-caler.

IX Mas si·l [no·m] deigna acuillir,
lo desconort no·n tornes dir,

[117] MS., tace voil.

q’us non voill ni auder ni saber !

****

Peire de Corbiac 91

(L’autheur du manuscrit [qui] n’a receuili q’une chanson de ce torbadour n’a pas escrit sa vie, non plus que Nostradamus, qui n’en dit rien.)

Chanson
(PC 338, 1)

(192a)

I Domna, dels angels reina,
esperansa dels cresens,
segon que m’aonda mos sens,
chan de vos lengua romana ;
car nuls hom iuste o pecaire
de vos lausar non se deu taire,
can sos sens miels l’apareilla,
romans o lengua latina.

II Domna, rosa sens espina,
sobre totas flors olens,
verga segua fruh fasens,
terra que ses labor grana,
estella del soleil maire,
(192b)nourissa de vostre paire,
en el mon una no·us someilla
ni londana ni vesina.

III Domna, joves e mesquina
fos a Dieus obediens,
en tots sos comandamens,
[per que la gen crestiana]
per so cresen tot l’afaire
q’us dis l’angel saludaire,
q’us consebras per l’aureilla

Dieus cui enfantes vergena.
(193a)
IV Domna, verges pura et fina,
ancs que fos l'enfantamens,
et apres tot eisamens,
de vos trais sa carn humana
Jesus Crist nostre Salvaire,
si com ses fraichura faire
vai e ven rais que soleila
per la fenestra verina.

V Domna,vos es l'aglentina
cui trobet vert Moisens
entre las flamas ardens,
e la toisos de la lana
que·s moillet en la sec'aire,
don fon Gedeon proaire ;
mas natura s'es maravilla
com remaset enterina.

VI Domna, estella marina,
de las autras plus lusens,
la mar nos combat e·l vens ;
mostrats nos via certana :
(193b)car se·us vols a bon port traire,
non teme naus ni·l governaire,
lo tempiers qui·ns[118] estorbilla,
ni·l stobi de la marina.

VII Domna, meges e mesina,
leoctaris e onguens,
nos nafrats de mort temens,
lav'e lia, oing e sana ;
dousa, pia e de bon aire,
fai nos tost de mal estraire,
car perduts es qui·s fonilla,

[118] MS., qiins.

c'os la saors l'es trop aisina.

VIII Dieus[119], esposa, filla [e] maire,
manda al fil e prega al paire,
ab l'espos parle e conseilla,
com merces no·us asina.

IX Nos durmens, mas tans reveilla
ans que sia mors vesina.

****

Lo Reis Peire d'Aragon 92

(L'autheur de ce manuscrit non plus que Nostradamus ne disent rien de la vie de ce troubadour. Je n'en dis rien aussy et me contente de renvoyer ceux qui en voudront savoir davantage aux annales de son royaume.)

Chanson du[120] Reis Peire d'Aragon[121].
(PC 325, 1)
(193a)

IV Peire Salvaire, en greu pensar
me fan estar
dins ma maison

[119] Le quatrain et le couplet ne se trouvent pas dans la *COM*.
[120] MS., *dau.*
[121] À la suite des Vêpres siciliennes, le pape Martin IV excommunia Peire III d'Aragon et, en 1283, déclara la croisade contre lui. Ce poème constitue la deuxième partie de cinq sirventes qui commence par des menaces de Mayestre Bernard d'Auriac (PC 57, 3), suivi de la réponse du roi (PC 325, 1) ; puis la contribution de Peire Salvatge (PC 357, 1) suivi du comte de Fois (182, 2) et finalement une pièce qui est anonyme mais attribuée à tort par Pillet-Carstens (PC 182, 1). Pour une explication complète de cette série de poèmes, voir Hershon, *Les Troubadours de Béziers*, 2001 : 66-68.

las flor[s] quan sa volon pasar,
senes gardar
dreits ni rason,
on deu prec sel de Carcases
e a d'Ajanes[122]
e al Gascon prec que lur pes
se flor mi vol mermar de ma tenensa ;
que tal se pensa gasagnar perdon
que·l perdon l'er[123] de grans damnation.
(193b)
V E mon neps, que flor sol portar
se fa can[b]iar
don no·m sap eron,
lo seu seingnal e ausen contar
que·s fan clamar
reis d'Aragon ;
ma, qui que·l plai o qui que·l pes,
los meus jaches se mesclaran ab seu tornes,
e voill a Deu que·l plus dreiture·l vensa,
que ia nul temp per busel d'us Breton
non lasserai lo seignal del baston.
(194a)
E se midon, al cor cortes,
plen de tot bes,
Salvats, valer mi valgues,
e del sieu cor mi volgues far valensa,
per enemics no calgrai garnison,
ni desplegas penol ni genfalon.

****

Responsa de Peire Salvaire
(PC 357, 1)

VII Tots reis qu'enamorats par

[122] MS., al que genes.
[123] MS., *dier*.

non degra estar
a cor felon
contra flor, ans deu albirar
con posca far
al bon ranson
couilir la flor en aquel mes
quan l'estiu es
[e las flors naysson plus espes]
e·ls cuillidors sian de tal valensa
qu'en porg ni plan, ni selva ni boisson
non laissa flor de sa Momelion.

Lo Coms de Fois
(PC 182, 2)

VIII Ma qui a flor se vol mesclar
ben deu gardar
lo sieu baston,
car Frances sabon grans colps dar,
e albirar
ab lor bordon ;
e non·us fises en Carcases
ni en [A]genes
ni en Gascon, car non l'amon de res
depos vas mi ai faita la faillensa,
en breu de temps veirem mes Borguesnon
cridar "Monioi !", e·l cri de "Aragon !"

[Bernart d'Auriac]
(PC 57, 3)

I Nostre reis que de precs n'a par
vol desplegar
son confalon,
veiren per terra e per mar
las[124] flor[s] passar

[124] MS., *dor*.

din mal sason[125],
ara veiran Aragones
qui son Frances ;
e·l Catalans cordals estreits,
[veyran las flors, flors d'onrada semensa]
e auseron dir per Arragon
"oil nenil" en loc "d'oc" e de "non".

[Lo Coms de Fois, suite, attribué à tort au roi d'Aragon]
(182, 2)

IX Salvai[r]e, tuits ausem cantar
Enamorar
reis d'Aragon,
digats me se poiria tan far,
c'a mi no·n par,
s'es lo lion
que sia ensemble en tota res
contra al Frances,
si que·l sieu afar sia gens ;
e car el dis que·l plus dreiturier venson,
de faillir tost a cascun d'el ai raison ;
pero sapchats q'us deteing Castelbon.

Lo Coms de Fois
(PC 182, 1)

X Frances, c'al mon de gran cor non a par
e de saber de forts
e Bergoignon,
les paterin[s] a Roma auran menar,
e qui clamar[126]
se fara d'Aragon
a le gran foc seran menats apres,
com rason es,

[125] COM., e sap mi bo.
[126] MS., el amar.

e tuit brusat seran[127]
e los genes gitad'al vent ;
e qual [seran] de vostre d'[obe]doiensa
faran tal fin qu'a le mar de sablon
s'avieran, com l'arma a perdison.

XI Si es tarteron veirem piar
ni plus scampar
poira sason,
e sieu seigner veiren ligar
e aforcar
come la[i]ron,
non i sera lo premier mes,
e·l trait que fes
cridar : "Perdon, destrui nostra fes[128] !"
Nos chalseron per aver soa semensa,
e pois veiren chascun de soa maison
e de son sen morir en preson.

****

Fin des chansons des trobadors provenceaux.

(195) Savaric de Mauleon[129] 93.

Savaric de Mauleon si fo uns rics baros de Peitieus, fils d'Henric de Malleon. Seigneur fo de Malleon e de Talarnom e de Fontenai e de Castel-Aillon e de Boet e de Benden et de Saint Michel en l'Ertz et de la illa de Riers et de l'isola de Nives et de Nestrine en d'Engoliuc e d'autres mains bons locs. Bels cavaliers fo e cortes e enseignats, e larc sobre tots los larcs. Plus li plac doms et domneis et amor et

[127] Ce vers ne se trouve pas dans les autres manuscrits.
[128] MS., *el trait.....nostra fes* : est omis dans les autres manuscrits.
[129] Bien qu'ayant annoncé la fin des troubadours de Provence - Chasteuil-Gallaup avait sans doute décidé de considérer des poètes d'autres pays - il accepta l'avis ridicule de Nostradamus que Savarin était Anglais parce qu'il avait voyagé en Angleterre.

torneiament que ad hom del mon, e de chans e de solats **(196)** e trobars e corts e mesios. Plus fo fins amics de domnas e d'amadors que nuills autres cavaliers, e plus enveios de ver los bons homes et de far li plaser. [E fo lo meiller guerrers que anc fos el mon][130]. Tal ves ne fo aventuros, e tal ves n'en trobet dan. Totas las guerras qu'el ac foron con lo reis de Fransa e con la soa gens. E dels sieus bon[s] faits se poria far un gran libre, qu[i] lo volguese escriure, con conta qu'en luy que ac plus d'humelitat en si e de merce et de franquessa, et que mais fet de bon[s] faits d'home qu'eu anc vis ni ausis, et plus n'avia voluntat de far.

(Nostradamus, qui a escrit la vie de Savaric de Mauléon, dit qu'il fut gentilhome, anglais de nation, qui se mit du parti du roy de France ; qu'il fut prudent, renomé es armes et en fait de guerre autant que chevalier de son temps, amateur des gens de letres, en sorte que tous les escrivains, tant en latin et en provensal se retiroint à luy qui les entretenoit, et leur faisoit des beaus presens. Il fut amoureus d'une demoiselle d'Aquitaine de la maison d'Aspremont, selon aveux et selon les autres de Levi, d'une incomparable vertu excelente, soit à la poësie [soit] à la musique, laquelle il espousa et la mena en Provence. Lorsqu'il fut visiter le comte ou effant décédée, il devint encor amoureus d'une demoiselle de la maison de Glandeves, à la louange de laquelle il fit plusieurs belles chansons. En l'une desquelles, se plaignant de sa dureté, il dit qu'il aurait plustôt ployé un grand arbre, faisant allusion sur le chêne qui porte le gland, que de ceux de sa maîtresse ; ainsy qu'il s'en explique dan[s] les vers suivans : *O cor ingrat, [rude], e inexorable,/ plus dur cent fes a plegar qu'un gros aubre, / c'oura aura fin vers mi ta crudeltat ?*

Quelques années après, cette demoiselle fut mariée au fils d'Hugues des Bauls et de la dame Berale, vicomte de Marseille, et Savaric s'en retourna en France où il mourut dans une guerre où il secourut le roy, mais que nul de ceus qui escrivent de luy n'en marquent le temps. Toutefois qu'il semble que le Moine des Isles d'Or [dit] que ce fut du tens de Remond, comte de Provence, et que le Monge de Montmaiour, fléau des poëtes provençaus, s'est essayé en une couple de sa chanson de blasmer ses poésies, disant ainsi : "Savaric de Mauleon qui se mesle de chanter feroit mieus de tenir ses

[130] Boutière et Schutz, 1950 : 317.

chansons secrètes, atendu que tout ce qu'il fait e compose auroit besoin d'une bone glose, tant fâcheuse et obscure est sa rithme, opinion que ses œuvres qui sont d'un bel et docte stile démentent. Nostre autheur du manuscrit n'a receuili de lui que ses tensons contenues es pages.)

(197) Raynauts de Pon e·N Jaufres de Pon 94

Rainauts de Pon si fo uns gentils castelans de Xaintonge, de la marqua de Peitieu e seigner del castel de Pon, que sabia trobar. En Jaufres de Pon si era uns cavaliers del dih castel que sabia trobar e fasia cansos con Rainauts de Pon.

(Nostradamus n'a rien escrit de ces deus trobadors et l'autheur de nostre manuscrit n'a receuili que leurs tenson qui son es pages.)

Garin lo Bruns 95

Garin lo Bruns si fo un gentil castelans de Veillac, del evescat del Puoi Sancta Maria. E fo bons trobaire, e fo a maltraire de las domnas con deguesson captener. Non fo trobaire de vers ni de cansos, mas be de tensos.

(Nostradamus ne dit rien de ce troubadour. L'autheur de ce manuscrit n'en raporte que les tensons que vous verres es pages.)

(198) Peire Cardinal - Peire Cardinal 96

Peyre Cardinal si fo de Veillac, de la ciutat del Pui Nostra Domna, e fo d'honrada gen de paratge e fo fils de cavalier e de domna. E quant era petit, sos paire[s] lo mes per canorgue en la canorguia maior del Poi ; et apren letras et saup ben leser e cantar. E quant fo venguts en etat d'home, el s'ausautet de la vanitat d'aquest mon, quar el se sentit gays e bels e joves. E molt trobet de belas rasos et de bels chans, et fets cansos, mas paucas. E fes ma[n]s sirventes e trobet los mots bels e bons. En los cals sirventes demonstrava molt de bellas razons e de bellas exemples qui ben los enten, quar molt castigava la follia d'aquest mon, e los fals clergues reprendia molt, segon que demon[s]tron li sieu sirventes. E anava per corts de reis e de gentils barons, menan ab si so joglar que cantava sos sirventes. E molt

fo onrats e grazits per mon seignor, lo bon rei Jacme d'Arragon, e per onrats barons. E ieu, maistre Miquel de la Tor, escrivian, fau a saper qu'En Peire Cardinal, quan passet d'aquesta vida, qu'el avia ben entor sent ans. E ieu, sobredig Miquel, ay aquest sirventes escrit en la ciutat de Nemze[131]. E aqui son escrit de sos sius sirventes.

(Nous aprenons dans la vie de ce troubadour le nom et le temps de celuy qui a transcrit l'original de ce manuscrit qui s'appelloit, ainsy qu'il le dit luy-mesme, maistre Michel de la Tour. Et en ce qui est du temps, il faut le prendre de celuy de la mort de Pierre Cardinal, qui fut en 1306 quand au lieu où **(199)** il a esté escrit, on ne peut bien décider si ce fust en la ville de Venise, qui est en Italie, ou bien en l'Isle de Venise, qui est au Conté-Venessin, veu que il est constant que Pierre Cardinal avait demeuré longtemps à la ville de Tarascon, qui n'est pas bien éloignée du Conté-Venessin, et que d'autre part il a fait un long séjour en Italie et qu'il est mort à Naples. Au reste, Nostradamus dit qu'il fust natif d'un château près de Baucaire nommé Argence, issu de pauvres parents qui toutefois le firent bien instruire en bonnes lettres, où il excelloit et surpassoit touts les poëtes de son temps ; que, s'étant abitué à Tarascon, il y fut entretenu par les principaux de cette ville où les belles lettres fleurissoint des deniers communs de leurs villes, luy donnant de bons gages pour bien élever la jeunesse ; que ce fut du temps que Charles, second du nom, roy de Naples, comte de Provence, fit duc de Calabre Robert, son fils, lequel loua extrêmement le procédé de ceux de Tarascon, à l'endroit de Pierre Cardinal, leur confirma touts les privilèges de leurs villes. Et lorsqu'il s'en retorna à Naples au secours de son père, il l'exempta pour dix ans des tailles à la charge que pandant ce temps ils entretiendroint Pierre Cardinal, lequel devint amoureux d'une demoiselle de la maison de Roquemartine nommée Laudune Albe, à la loüange de laquelle il écrivit plusieurs belles chansons où il la nomme Argence, jusqu'à ce que Gambatessa, sénéchal de Provence, le choisit en 1302 pour acompagner l'infente Béatrix, fille de Charles deux, qui estoit religieuse au monastère de Nazaret de la ville d'Aix, laquelle fust menée à Naples et depuis mariée avec le marquis d'Est, et au service de laquelle le dit Pierre Cardenal demeura longtemps chantant

[131] *Nemse* en interligne au-dessus de *Venize.*

toujours les loüanges de En Argence[132] et jusques en l'ennée[133] 1306 qu'il mourut.)

(199a) Sirventes de Peire Cardinal
(PC 335, 29)

I L'archevesque de Narbona
ni·l reis non an tan de sen
que de malvasa persona
poscam far home valens :
dar li podon aver l'argen
e draps e vin e annona ;
mais lo bon enseignamen
a cel a cui Dieus lo dona.

II Car ab renda gran e bona
sai eu un castieu dolen
que non fai condug, ni dona
ni so[mo]n ni acueil gen ;
mal conquier e peits dispen ;
e si·l donavats Baions,
non despendria al renden,
si con Valors non faissona.

(199b)

III Valors vol que hom despona
e met' e gaist e presen ;
e a una companhona[134],
caritat, que lo consen,
e lai hom valors s'enpren,
caritats esperona,
malvestats es per nien,
caim ab ellas tensona.

---

[132] MS., allegence.
[133] MS., *l'ennée*. On accepte généralement le fait que Cardenal mourut vers 1280.
[134] MS., compans bona.

IV Tal a sus el cap corona
e porta blanc vestimen,
que·il ha volontat es felona,
con de lob e de serpen ;
e qui tol ni trais ni men
ni aussi ni empresona,
a sso come es ben parvens
cal voler hi li tensona.
(200a)
V Et diran que si eu despona
mon sirventes a la gen,
quais qu'eu ai lenga bretona,
que negus hom non m'enten ;
(200b) assats menten qui enten
e a l'autra gen bricona
chantarai dels [filhs][135] En Arsen
e de Bueves de Antona.

(Il manque le dernier quatrain.)

****

Sermon de Peire Cardinal
(PC 335, 27)

(200a)
I Jesus Christ nostre Salvaire,
per salvar nasquet de maire,
salut fet e mandet faire,
car cel qui la fai l'aten.

II Aisso es gran cortesia
qui salva que salvats sia :
qui·ls autres a salut guia
venir deu a salvaman.

III So es : qui la gent faillida

[135] MS., dels sen narsen.

ho pais ho envida
aquel lor salva lor vida
e de la mort los defen.

IV Car qui aisso non fasia
fam e freits e malautia[136]
e dolors los ausiria
en aussi, nostre vesen.

V Aquel que ben o vol faire,
quant lor ve la pena [a] traire,
salva los e es salvaire,
segon lo mieu escien.

VI Per que homs que salut voilla,
de salut faire no·s tuoilha,
salut a coras que·n voilha
semen la preimeramen.

VII Car qui vol cuillir avena
preimeramen la semena,
e qui la semena e pena,
aquel cueil en gausimen.
(200b)
VIII Aus tu que amas l'anona
e desiras la corona ?
Quan so que ama non dona
so que desira non pren.
IX Aus tu que as draps e peilhas
e veil fes de freg us meilhas
las gens, e claus tas aureillas
a lors vos quant van queren ?

X Tu quiers a Dieu mantas causas :
fols hiest quan parlar l'en ausas.
Dieus ten sas aureillas clausas

[136] MS., malauria.

a ta vos e non l'enten.

XI Aisso es mesura granda
que non fa so que Dieus manda,
que quant el a Dieu demanda
que si fadi' eisamen.

XII Dieu nos demanda tot dia
quant los paubres nos envia,
e aquel que los daria
demandes seguramen.

XIII Ja negus homs que Dieus cresa
non amasara riquesa,
que·ils pietats e eill grinessa
li fai despendre l'argen.

XIV Non cuiets en una plassa
mercis ab gran aver jassa,
que l'avers la merce cassa
e e·ill merces l'aver despen.

XV Merces es causa tant larja
que de ben faire no·s tarja
aver a peccat descarga
a son don comunalmen.
(201a)
XVI Merces vol, e Deu o manda,
que hom son aver espanda
lai on es nessera granda,
e Dieus lo ren per un cen.

XVII Deus comanda qu'on aprenda
sos comans e que·ls entenda,
e tots sos vesis reprenda
quant n'aura conoisimen.

XVIII C'aisel que lausa folia

e non blasma ne castia
mauvaits faits ni los defia
pecas [ab] doble faillimen.

XIX Per que chascus en sa vida
mentre que clartats lo guida,
de l'obra que·n les cobida
deuria obrar lialmen.

XX Car q'u fa desleal obra
segon qu'a servit lo troba
e creis guisardon qu'en cobra
e·n trai pena lo longamen.

XXI Aus tu que cantas las messas
e que fais a Dieus promessas ?
Si non son malvestats passas
e obres a ton damnamen.

XXII Aquel que fai sacrefici
non fau que pens nuill mal visi
ni qu'en aquel poing se fisi
mas sol el saint sagramen[137].

XXIII Aus tu que tens las baillias
et que fas las simonias ?
S'enans la mort non te chastias,
pois non aus consequemen.
XXIV Pois qu'ab orgueil baileias
ab engans ni ab evias[138],
ves Enfern cre que me soplias,
car fos sobre-faillamen.
XXV Aus tu que tens las grans terras[139]

[137] Les deux strophes qui suivent dans la *COM* paraissent plus tard comme XXV et XXVI.
[138] MS., evais.
[139] Cette strophe correspond à la *COM* vv. 89-92.

e que plus fos las grans guerras ?
Dels torts que manies e feias
rend vos comte al iugamen.
(201b)
XXVI Pois Dieus tal t'a donat ton viure
e que combeitats t'eniure[140],
dreits es qu'a terme te liure
e que tuola al remanen.

XXVII Aus tu que es fats legista
e tols l'altrui dreih a vista
al partir per t'arma trista,
sol mal iutgada a la gen.

XXVIII Puis qu'a Dieu dises qu'el dreits sabes
e per cobeitat t'entrabes
en Infer[n] crei que sotsambles
com hom que dreih non enten,

XXIX Aus tu que gleisas gouvernas
e cobeitats e chaupinas
l'autrui dreh ? Del tot t'enfernas
si caritats no te defen.

XXX E si a tort d'autrui prenias
de tu meseis cres que·t venias,
que non tant las gens destrenias,
ma tant quan rason consen.

XXXI Mas si·l lei via segura
que mete en ses fais mesura,
que caritats e dreitura
lo condui a salvamen.

XXXII Aus tu que donas meisinas
et que iutgas las horinas ?
Si tas obras non son finas

[140] MS., ten vire.

A tort gasaignas l'argen[141].

XXXIII Puis que sabes de fisica,
si non obres con filqua,
tei mal ses tota destriga
e ta fals obra sobrepren.

XXXIV Aus tu qu'en vorde tu passas
e se tornas e t'engraisas ?
Perts ti si tu reing la laissas
ni fas fol captenemen.

XXXV Posc a Dieu son vot non tenes
e que tots fais lo malmenes
dreits es qu'a la mort lo penes
si tot estas en couven.

XXXVI Aus tu que fas tolt e taillas
e·ls tieus confons e trabaillas ?
Las ! Non penses donc que·i faillas
Si non fas emendamen ?

XXXVII Tu fails lo en maintas guisas,
car tols e los tieus trepisas,
e si tant es c'ara en risas,
encar n'auras iausimen.

XXXVIII [Aus] tu que tens compras e vendas,
falsas caresmets en calendas ?
Tant qu'en aquel fah entendas
engana t'arma e·l ven.

XXXIX Pos que tos vesis enganas
ab fals pes de talas lanas,
Dieus te met ab las soanas
com fals denier c'om non pren.

[141] MS., laugen.

XL Aus tu que dis las lausenjas
e que de mal dir desrenjas ?
Forts faills si las gens blastemas
estiers per chastiamen.

XLI Car se·n mal dir te confortas,
fas que fols, si be te deportas,
que non tanh las gens remordas
can pechas i mortalamen[142].

XLII Aus tu que toles e emblas ?
Las ! Como de paor non temblas ?
Quan prens l'autrui que no·l rendas
molt as mauvais ardimen.

XLIII Com orgoil fas e sobreira
don t'arma sec avol feira,
e·l cor s'es qui lo enqueira,
pot n'esser pendut al ven.

XLIV Tu que assustrar entendes
e gardas que non te esmendes,
pels corts deleits que tu prendes
seras punits malamen.

XLV Pois qu'en pecats ti deleitas
et ton Creator deshechas,
auias cal delig n'espechas :
dolor e pena e turmen.

XLVI Tu[143] que renhas ab usura
metes ton Dieus a non-cura,
que so que·ill gens paubres endura,
manias e beves souven.

[142] *COM.*, les vers 165-180 manquent ici.
[143] MS., *tan.*

XLVII Pensas donc, quant l'autrui grostas
ab torts e ab c[o]rtas sostas,
c'us iorns ve que so qu'aiostas
hira en comunalmen.
(202b)
XLVIII Aquel iorns deu far f[e]raesa
a cels qu'an granda cobessa,
car moble d'un'ensgallessa
auran li paubres manen.

XLIX Aquel iorn es de cosire
e qual Dieus recep martire,
e·l iorn q'huome muor, al ver dire,
c'ab deu porton espaven.

L E si d'aquets desmenbrava
as om e·l iorn en pensava
la vertat ni pueis pecava,
be·l tenc se per negligen[144].

LI Aus tu que si que si es ta praire
e que·l hi est malvais volaire ?
Plus larg failhs qu'autre laire
si mens feira ni renden.

LII Car si l'altrui dreg cobeitas
e laissat las vias dreitas,
pers ti e plus non espeitas,
car tot hiran so[b]danamen.

LIII Aus tu que tos jornals logas
e pois de l'obra t'ennogas ?
A la mort tan que t'en cosas
s'as falsat ton convinen.

LIV C'us que segon la maneira

[144] *COM.*, les vers 217-228 manquent ici.

deu faire obra dreitureira
e se seg aital careira,
pot viure alegramen.

LV Car cel que·l ben e·l mal pasta
d'aquel[145] hom mais obra tasta,
pero bens creis e·ls mals gasta
et pot chausir qui ben pren.

LVI Car Dieus nos n'estrens e ensencha
c'om ab vertat se captencha,
e que la dan li soveincha
cel li son sei mandamen.

LVII Doncs pensa totas fasendas
e fai de tots torts esmendas
e non conbeitats gran rendas
ni·ls bes d'aquest mon dolen.

LVIII Que renta ni manentia
ni tot quant es ni ia sia,
non val ren ses la paria
del ric Paire omnipoten.

LIX Donc pos la vanitat veses
d'aquest mon, per que non creses
aquel que fo mort e pres es
per nostra deliuramen.
(203a)
LX Qui te monstra doas vias
e pot chausir, se vesias,
et si la meillor non trias
ta clarta[t]s non val nien.

LXI Doncs ben hiest fols si non gardas,
car t'apapustas ni te lardas,

[145] MS., de quel.

que tu meseuses non t'ardas
ni te metas al fuec arden.

LXII Tu qu'als deleits del mon voles,
hom o fem[n]a, ren non te doles
de tots torts, cor que trascoles
aura ire e pensamen.

LXIII Pensats doncs, quan ti soiornas,
don mogues ni en que tornas,
com sobremal tal m' enformas
en trebail e en turmen.

LXIV Mas cobeiras si te castias,
sol desesperats non te sias,
qu'en Dieus ti vol si volias
et as molt bon partimen.

LXV Et por ta pas poüedes faire,
que atendes donc pecaire ?
Que·l morts non sostera gaire
ans te penra sopdamnamen.

LXVI Estai doncs en penedensa
et aias ferma credensa,
cres et tenc sovinensa
cel que te formet de nien.

LXVII Dieus te fes a sa semblansa ;
membre te doncs la cros et la lansa
e·l trabail e·ill malanansa
que·s trais per tieu garimen.

LXVIII Mas ben mot ti pot retraire
le Senhors qu'es cap en paire,
que dels tieus torts fo penaire
e sofri mort e turmen.

LXIX Pensats donc en ton coraige,
mentre que hiest el paraige
pois que tenes tan car gaige,
que segas son mandamen.

LXX Dieus non vol sias tolleire
e vol cresas tout perveire
que·ls bens que te monstra Dieus creire
senes tot corunpemen.

LXXI Aias merce e larguessa
e rencha ab leialessa
e que torp e avaressa
e tot fals pausamen.
(203b)
LXXII Et empres si aisi renchas
ni tan en tos fahs t'entrenchas
deu se ben creire que venchas
vas Iesus Crist que t'aten.

LXXIII Preguem doncs Dieus que s'apana
e pren per nos car[n] humana,
qu'en dons far via certana
cum tengan ves lui breuemen.

LXXIV E preguen sa dousa maire
que nos enseigne e esclaire
ab son fils e ab son paire,
tan per que en sieu jausen.
LXXV E tut diga "Amen, amen",
Qu'el nos gard del gran turmen
d'Enfer horible e puden.
Amen.

Sermon de Peyre Cardenal
(PC 335, 69a)

I Una ciutat fo, non sai cals,

on casei una plueia tals
que tot home de la cieutat
que toquet foron forsenat.

II Tuit desseneron mas sol us ;
aquel n'escapet, e non plus :
que era dins una maisso
e dormia quan eisso fo.

III Aquel levet quant ac dormit
e fo si de ploure giquit,
e venc fora entre las gens ;
e tuit feiron deissenamens.

IV L'uns a roquet, l'autre fon nus,
e l'autre escorpit ves sus ;
l'uns trais peiras, l'autre astella,
l'autre esquintet sa gonella.

V E l'un feri, l'autre enpeis,
e l'autre cugei esser reis
et tenc se ricament pel flancs,
e l'autre sautet per los bancs.

VI L'un menasset, l'autre maldis,
l'autre iuret e l'autre ris,
l'autre parlet e non sap que,
e l'autre fet minas dese.

VII E aquel que avia son sen
meravillet se fortamen
et vit ben que dessenas son
e garda aval e amon.
(204a)
VIII Se negun savis y veiria,
e negun savis non y ha.
Gran maravillas a de lor,
mas molt l'assail de luy maior

IX que·l vesen estar suaumen.
Quan si ayon perdut son sen,
car so que·ill fan non veson faire.
A cascun de lor es veiaire

X que·ill son sabi et senat,
mas lui tenon per desennat.
Qui·l fer en gauta, qui en col ;
e non pot mudar no·s degol.

XI L'uns l'empenh, l'autre lo bota ;
e·l cuia ensir de la rota :
l'uns l'enquinta, l'autre l'atrai,
e·l pren colps e leva e chai.

XII Casen levan, a grans sabauts,
s'en fug a sa maison de sauts,
fangos e batuts e mes morts,
e ac gaug can lor fan estorts.
(204b)
XIII Cist fabla es aquel mon :
senblan es a tut cil que·i son.
Aquest segles es la ciutats
qu'es tota plen de forsenats.

XIV Que·l maior sen c'on pot aver
es amar Dieus fort et temer
e gardar sos comandamens ;
mas ara es perdut aquel sens.
XV La plu[e]ia ja es caseguda :
cobeitats, et si es venguda
uns orgoil e una malessa
que tota la gens a perpressa.

XVI E si Dieus n'a alcuns gardat,
l'autra tenon per designat
e menon lo de trop en bilh,
car non es de sen que son ilh.

XVII Que·l sens de Dieus per lur folia,
e s'amics de Di[e]us, on que sia,
conois que dessenat son tut,
car lo sen de Dieu an perdut.

XVIII E se han luy per dessenat,
ca[r] lo sen d'en mon an laissat.

****

Bertrans de Borns 97

Bertrans de Born si fo un castelans del evescat de Peregors, seigner d'un castel que avia nom Autrafors. Tot tems ac guerra con tot los sieus vesis, con lo coms de Peiregors e con lo vescoms de Lemoges e con son fraire Constanti e con Richars, tant quan fo comte de Peitieu. Bons cavaliers fo e bon gueriers et bons domneiaire e bons trobaire e savis e ben parlans ; et saub ben tratar mals e bens. Seigner era tota ves quan se volia del rei Enric e del fils de luy, mas tot tems volia qu'els aguessen guerra ensems, lo paire e le fils e·l fraire, l'un contra l'autre. E tot tems volt qu'el reis de Fransa e·l reis d'Engletera aguessen guerra ensems. E si·l agues pas o treuva, ades se penet con los sirventes de [des]far [la pas] e de monstrar con **(205)** caduns era deshonrats en aquella pats o si n'ac de grans bens e de grans mals.

(Nostradamus n'a point parlé de ce cavalier trobador[146], bien que selon nostre manuscrit il ayt esté des plus vailans, des plus coneus et des plus spirituels de son siècle, et auquel il est arivé des plus grands avantures, ainsi qu'on le voit par les raisons ou subiets des sirventes qu'il nous a laisés que i ay creu devoir insérer icy pour nous instruire de l'histoire de son siècle.)

Deci en avant son escrits las rasos per quals son esta fachs los sirventes de Bertrans de Born.

[146] Le ms. de Carpentras, fol. 29v, contient une brève biographie ; voir Chabaneau et Anglade : 157.

Rason del premier sirventes (PC 80, 21)

Al tems qu'En Richarts era coms de Peitieus, ans qu'el fo reis, Bertran de Born si era sos enemics, per so qu'En Bertrans volia ben au reis jove, que[147] gereiava adoncs ad En Richarts, qu'era sos fraire. E·N Bertrans si avia fait virar contra En Richarts, lo bon vescomte de Lemogas, que avia non Aemars, e·l vescomte de Ventedorn e·l vescomte de Gumel e·l comte de Peiregors e son fraire e·l comte d'Engoleime e sos dos fraires [e·l comte] Raymon de Tolosa e·l comte de Flandres e·l comte de Barselona e·N Gentoil d'Estarac, un comte de Gascoigna e·N Gaston de Bearn, comte de Bigora, e·l comte de Digon. E tuits aquests si l'abandoneron e feron pats ses lui [e si·s perjureron vas lui. E·N Aemars, lo vescoms de Lemoges, que plus l'era tengutz d'amor e de sagramen, si l'abandonet e fetz patz ses lui[148].] En Richart, quant saup que tuit aquest l'avian abandonat, el s'en venc davant Autafort ab la soa ost e dig e iuret que ja mais non s'en partiria si·l no·il dava Autafort e non venia a son commandamen. Quant En Bertrans ausi so qu'En Richart avia iurat, et sabia qu'el fui abandonat de tots aquests qu'avets ausit, si·l det lo castel e venc a son comandamen. E coma En Richarts lo receb e perdona li e baisan lo, ainsin que lo dih en una cobla qu'il fets en el sirventes que comensa : [*Ges eu no·m desconort*. E sapchats que per una cobla qu'el fetz el sirventes, la qual comensa[149] :] *Si·l coms m'es avinens e non avars*.

Lo coms Richarts li perdonet son mau talens e rendet li son castel d'Autafors e vengre poi amic coral. E vai s'en, e En Bertrans comensa de guereiar N'Aemar lo vescomte qu'el avia desemparat, e·l comte de Peiregors ; don Bertrans receup de grans mals e dans et el a lors fets de grans mals. En Richarts, quant fo devenguts reis, paset outra mar, e·N Bertrans remas guereian et fet d'aquestas doas rasos aquel sirventes que comensa : *Ges eu no·s desconort, etcet.*

[147] MS., *que* répété.
[148] Boutière et Schutz, 1950 : 49.
[149] *Ibid*., 50.

La rason dou second sirventes d'En Bertrans de Born (PC 80, 29)

Ans mais per rens qu'En Bertrans disen en coblas ny en sirventes al reis Felip ja per recordamen, que·ill fo fats non voil guereiar lo reis Ricars ; mas En Richars si sailli a la guerra [e] quant el vit la frevolessa del reis Felip, e raubet e prenet e ars castels e borcs e villas e aucis homes e pres, don tuit li baros a cui desplasia la pats foron molt alegre, En Bertrans de Born plus que tuit, per so qu'el volia plus guerra que autrui homs, e car cresia que pel lo sieu dire lo reis Richarts aguese comensada la guerra, ab lo qual el s'apelava "Oc-e-Non"[150] si com ausirets el sirventes qu'il fets si tost qu'el ausi qu'En Richars era saillits a la guerra ; et el fets aquel sirventes que comensa : *Non puosc mudar un chantar non esparga*.

(206) La rason dou tiers sirventes de Bertran de Born (PC 80, 31)

En lo tems e en la sason que lo reis Richars d'Angleterra guereiava ab lo reis Felip de Fransa, si·l feron amdui en camp ab tota lor gen. Lo rei de Fransa si avia ab se Frances, Borgoignons e Campanes e Flamencs e cels de Borion ; e·l feron amdui en camp ab tota lor gen. Lo rei de Fransa si avia ab se Frances, Borgoignons e Campanes e Flamencs e cels de Borion ; e·l reis Ricars avia ab se Engles e Normans e Peitauis e cels d'Anieu e de Torena e del Mayne e de Saintonge e de Lemosin, e era sobre la riba d'un flum que a non la Gaura[151], lo qual passa al pe de Niorts. E l'una ost si era d'una riba e l'autre ost era de l'autra ; e aissi esteron quinse iorn e chascun iorn s'armavan e s'apareillavan de venir a la batailla ensems. Mas evesque e archevesque e abats e home d'orde que sercavan pats eran e mieh[152] que defendian que la batailla non era. E un dia foron armat tuit aquel qu'eran ab lo[153] reis Richarts e esquetrat de venir a la batailla et de passar la Gaura, e li Frances esquiverent. E li bon home de religion foron ab las crots en bras pregans Richarts e el reis Felip que la

[150] MS., menon.
[151] La Saura.
[152] MS., *nueh.*
[153] MS., *los.*

batailla non deguesse esser. E·l reis de Fransa disia que la batailla non remanria si·l reis Richarts no·il fasia feseutats de tot lo qu'avia de la[154] mar, del ducat de Normandia e del ducat d'Aquitania e del comtat de Peitieus, e que·ill rendets Guiorts, lo qual lo reis Richarts lo avia tot. E En Richars, quan ausi aquesta paraula que el reis Felip demandava, per granda baudessa qu'el avia ; car li Campanes a luy promets avian que no·ill serian a l'encontra per la grand[a] quantitat de esterlins que avia semenats entre lor, si montet en destrier e mes l'elme en la testa e fets sonar las trombas, fet dreissar los sieus confanos encontra l'aiga per passar outra, e aordena las esqueiras dels baros e de la soa gen per passar outra a la batailla. E·l reis Filips, quant lo vis venir, montet en destrier et mes l'elme en la testa e tota la soa gen monteron en destriers e preseron lors armas per venir a la batailla, trait li Campanes que non meteron elmes en testa. E·l reis Felips, quant vi venir En Richars e la soa gen ab tan gran vigor e vi que li Campanes non venion a la batailla, el fon avilits e espaventats, e comensa a far apareillar los archevesques e·ls evesques e homes de religion, tots aquels que l'avion pregat de la pats far ; e preguet lor qu'il aneson pregar En Richarts de la pats far e del concordi et si lor promets de far e de dire aquella pas et aquel concordi del deman de Gisors e del vasatlaige qu'il fasia En Richars. E li saint home vengron ab las crots en los bras encontra lo reis Richars, ploran qu'el aguese pietats[155] de tanta bona gen com avian el camp, que tuit eron a morir e que se volgues la pats qu'il farian laissar Guisorts e·l rei partir de sobre la soa terra. E li baron, quant ausiron la gran honor que·l reis Felip li presentava, foron tuit al reis Richarts [e] conseilleron lo qu'el presesa lo concordi e la pats. Et el, per los precs dels bos homes de religion et per lo conseil dels seus baros, si fets la pats e·l concordi, si que·l reis Filips laisset Gisors quitamen e·l vassalaitge remas en penden si com el estava e partit se del camp, e·l reis Richarts remas. E foron jurat ambedui la pats a dets ans e defeiron lors osts e deron comiat als soudadiers, et vengron escars e avars ambedui, e cobei, e no volgron far osts ni despendre si non en falcos e en austors e en cans e en lebriers e en comprar terras e possesions e en far tort a lors baros. Don tuit li baron del rei de Fransa foron trist e dolen, e li baron del rei

[154] MS., dela la.
[155] MS., aguese quel pietats.

Richarts, car avian la pas facha per que chascuns dels dos reis era venguts escars e vilans. E·N Bertrans de Born si fo plus irats que negus dels autres baros, per so car non si deleitava mais en guerra de si e d'autrui. E mais en la guerra **(207)** dels dos reis, per so que, quant avian li dui rei guerra ensems, el avia d'En Richarts tot so qu'el volia d'aver e d'honor et era temsus d'ambdos los reis per lor dire de la lengua. Don el, per volontat [qu'el ac que·il rei torneson a la guerra e per voluntat[156]] que vi als altres baros, si fets aquest sirventes que comensa : *Pois li baron son irat e vi lor pesa.*

La rason del quart sirventes de Bertran de Born (PC 80, 2)

Quant En Bertrans ac fait lo sirventes que dis : *Pois als baros enoia e lor pesa* e ac dih al reis Felip com perdia cinc ducats los tres e de Guiorts la renda e·l pechats, e com Caercis remania en guerra e en barata e la terra d'Eygolerma, e com Frances e Borgoignon avian cambiat honor per cobesa, e com el rei Felips avia anat pleideian sobre la riba de l'aigua[157], e com el no·y avia volguta la patz, can fon desarmats e, si tost qu'el fon armats, perdet per viutat l'ardimen e la forsa, e que·l mal semblava del cor Enrics, l'oncle de[158] Raols de Cambrais, que desarmats volets que la pats si fets de Raols, so nebot, ab los quatre fils [d'E]n Alberts, e depois que fons armats, non volc pats ni concordi ; e com tots reis era annuets e deshonrats, pois comensava ad autre rei per terra qu'alquel reis li tolgues, car el fasia pats ni treva, tro la demanda que·l fasia agues conquista e recobrats so que fos dreitz e rasos, don li autre reis lo tenon disiritats, e per far vergoigna als Campanes des istrelins que foron semenats entre lor, per so que·ils [no] vol qu'el son tornatz a la guerra, tuet li baron de Peitieus e de Lemosen en foron molt alegres, que molt eran trists de la pats, per so que meins n'eron honrats[159] e car tengutz per ambsdos los reis.

Lo reis Richarts se carguet molt d'orgoil d'aquesta patz e comenset far torts e demesuras en las terras del rei de Fransa que

---

[156] Boutière et Schutz, 1950 : 65.
[157] MS., argua.
[158] MS., *del.*
[159] MS., honors.

marchavon ab las terras d'En Richarts. E·l reis Felips venia a reclam ad aicels que avian faita la patz entre lor dos, e·N Richarts no volia per los torts ja drest far ; don fon ordenatz per lor un parlaments, on foron ensems en la marcha de Toreina e de Bettrui. E·l rei Felips si fets meins reclams d'En Richart, don ambedui vengron a gran paraulas e as malas, si qu'En Richarts lo desmenti e el clamet vil recresens. E si defieron e si·s partiron mal. E quant Bertrans de Born ausit[160] que·ill eron mal partit, si fo molt alegres. E eisso fo el temps al comensament d'estiu ; don Bertrans fets aquels sirventes que vos aras ausiretz : *Al dous [nuou] termini blanc / del Pascor vei la alesta / don ho nous tems, ses contenta, / quan la sasos es plus genta / e plus avinens, e val mais, / e si om deuri esser plus gais,/ e meillir sabor m'a a iais*. E en aquel sirventes el pois fort el reis Felips qu'el degues comensar[161] la guerra ab lo reis Richarts a fuoc[162] e a sang e dis que·l reis Felips volia mais la pats q'un morgues, e·N Richarts, ab cui[163] el s'appellava "Oc-e-Non", [volia] mais guerra que negus dels Algais, qu'eran quatri fraires, gran raubador, e manaven ben ab lor mil raubadors a caval e bon doa mil a pe e non vivion d'autra renda ni d'autre perchats.

(208) La rason del cinq sirventes d'En Bertrans de Born (PC 80, 35 et 210, 10a)

Ben avets entenduts los mals qu'En Bertrans de Born remenbret que·l reis d'Aragon avia fahs de lui e d'autrui. E a cap d'una grand sason qu'el n'ac apres d'autres mals qu'el avia fats, si lo vol retraire en un autre sirventes. E fon dih a En Bertrans q'un cavalier avia en Aragon que avia non N'Espaignols e avia un bel castel molt fort que avia non Castelot e era en propeitat d'En Espaignol, et era en la forteresa de Sarasins, dont el fasia grant guerra als Sarasis. E·l reis si entendia molt en aquel castels et venc un iorn en aquella guerra [e En Espagnols si·l venc encontra] per servir lo e per envidar lo al sieu castel e menet lo claramen, lui ab tota soa gent. E·l reis, quant fo

[160] MS., avoit.
[161] MS., comensan.
[162] MS., *faoi*.
[163] MS., *lui.*

dedins lo castel, lo fet penre e menar deforas e tols lo castel. E fon veritats que, quant lo reis venc au servici del reis Enric, lo coms de Tolosa si·l desconfis en Gascoigna e tolt li ben sinquanta cavaliers ; e·l reis Enric li det tot l'aver que·ill cavalier devian pagar per la ranson et el non paguet l'aver als cavaliers, ans l'emportet en Aragon. E·ill cavalier isseiron de preison e pagueron l'aver. E fo acertas q'un joglars, que avia non Artusets, li prestet doas cens marabotis e menet lo ben un an ab si e no·ill det denier. E quant venc un dia, Artuset lo joglars si se mesclet ab un Jusieu, e·ill Jusieu li vengron sobre e navreron Artuset mal[a]men, luy e son compaignon. Et Artuset e us sos compaing[s] acuseron un Jusieu, dont li Jusieu aneron al rei e pregueron lo que en fesese vendeta et que lor desse Artuset e son compaignon per los aucire, e que·ill li darian dos cens marabotis. E·l reis los lor donet ambdos e prenguet los dos cens marabotis. E·ill Jusieu los feron ardre lo iorn de la nativitat de Crist, si com dis Guillen de Breguedan en un sieus sirventes, disen mal del reis : *E fets una mespreison / don hom no·l deu rasonar, / que·l iorn de la naisson de Crist / fets dos Crestians brular, / Artus ab autre son par, / e non degra aissi jugear / a mouert ny a passion/ dos per un Jusieu felons.*

Don us autre, que avia non Peire Joglar, li prestes denier e cavaus ; e aquel Peire Joglars si avia dits grans mals de la vieilla reina d'Englaterra, la qual tenia Font-Ebrau, qu'es una abadia on se rendon totas las vieillas ricas. E ella lo fes ausire per paraula del rei d'Aragon. Et tot aquest laid fats remembret En Bertrans de Born al reis d'Aragon en aquest sirventes que dis : *Quant vei per vergiers despleiar, etcet.*

La rason del seis sirventes de Bertrans de Born (PC 80, 33)

Bertrans de Born, si com vos ay dih, en la sason qu'el avia guerra con lo comte Richarts, il fet si que lo comte de Ventedorn e·l vescoms de Segur – lo viscoms de Lemogas – e·l vescoms de Torena, se iureron ab lo comte de Peiregors e ab los borges de aquella encontrada e ab lo seignor de Gordon e ab lo seignor de Monfort, e se sareron ensems per qu'el se defendesson del comte Richart, que·ls volia desheretar, per que il volion ben al reis joves, son fraire, e ab cui el se guereiava, ab qual el avia totas las rendas de las caretas, [de las quals caretas] lo reis joves prendia certa causa, si com lo paire l'o avia donat, e non laissava neus albergar segur en tota la soa terra. E per

aquest sagrament que tuit avian faht de guereiar En Richart, Bertrans de Born si feit aquest sirventes : *Puis Ventedorn e Conborns* per asegurar las gens d'aquella encontrada per il sagrament que aqueill avian fait contra En Richart e reprenden lo reis joves car el en **(209)** guerra non era plus prosperes remenbran a lui come En Richarts l'avia toltas las rendas de las caretas, e come il avia fah levar un castel el meillor de la terra que·l paire li avia dada, e lausan lo seignor de Poi-Guillan e de Clarensa e de Ograignol e de Saint Estier, qu'eron quatre barons de Peiregors, e lausan si metteis e Torena e Engolesma ; e dis que si·l vescoms de Born e de Guardon – so era En Gastos de Bearn, qu'era caps de tota Gascoigna- e·N Vivas d'Alemaigna [e·N Bernardos d'Armaingnac] e·l vescoms de Tartars venion sai ad el, que volion mal a En Richars, assats avia el que far, e si·l seignor de Maleon – [so era En Raols de Malleon], lo paire d'En Savaric – e·l seigner de Taumai e·l vescoms de Siorai e·l seignor de Taillaborc e·l vescoms de Corats, que tuit aquist [lor adiu]dararon, si lor fosson d'apres, per lo grant tort qu'En Richarts lor fasia ; e tuit aquist eron grand baron de Peitieu. E de totas aquestas rasos si fes En Bertrans aquest sirventes que comensa : *Pois Ventedorn e Comborns / ab Segur, Torena e Monfort, etcet.*

La rason del septieme sirventes de Bertrans de Born (PC 80, 32)

Lo reis Enrics d'Anglaterra si tenia assis En Bertrans de Born dedins Autafort e·l combatia ab sos edificis, que molt li volia grant mal, car el cresia que tota la guerra que·l reis ioves, ses fils, l'avia facha, qu'En Bertrans la·il agues faita far, e per so era venguts davant Autafort per lui deseritar. E·l reis d'Aragon venc en l'ost del rei Enric devant Autafort. E cant Bertrans o saub, si fo molt alegres que·l reis d'Aragon era en l'ost, per so qu'el era sos amics specials. E·l reis d'Aragon si mandet sos messages dins lo castel qu'En Bertrans[164] li mandes pan e vin e carn, e el si en mandets assats. E per lo mesaige per cui el mandet los presens e le mandet pregan qu'el fasets si qu'el fesets mudar los edificis e far traire en autra part, que·l murs on il fesion era tot ros. E el, per grand aver del rei Enric, li dis tot qu'En Bertrans l'avia mandat a dir. E·l rei Enrics si fets metre del[s] edificis

[164] MS., Bernards.

plus en aquella part on saup que·l murs era rots, e fon lo murs ades per terra e·l castels pres. En Bertrans ab tota sa gen fon menats al pavaillon del rei Enric, e·l rei lo receup molt mal. E·l rei Enrics si·l dis : “Bertran, Bertran, vos aves dig que anc la meitats del vostre sen no·us ac mestier nuls tems ; mas sapchas qu’ara vos a el ben mestier[165] tots.” “Seigner,” dis En Bertrans, [“el es ben vers qu’eu o dissi, e dissi ben vertat.” E·l reis dis : “Eu cre ben qu’el vos sia aras faillitz.” “Seigner,” dis En Bertrans, “ben m’es faillits.” “E com ?” dis lo reis. “Seigner, dis en Bertrans,] “lo jorn que·l valens joves reis, vostre fil, mori, eu perdi lo sen e saber e la conoissensa.” E·l rei, quan ausi so qu’En Bertrans li dis en ploran del fil, venc li gran dolors al cor de pietat e als oills, si que noi·s poc tener qu’el non pasmes de dolor. E quan el venguet de pasmaison, el crida e dis en ploran : “En Bertrans, En Bertrans, vos aves ben drech e ben rason ; si vos aves perduts lo sen per mon fils, que·il vos volia meill qu’a homs del mon. E eu, per l’amor de lui, vos quit la persona e·l aver e·l vostre castel e vos ren la mia amor e la mia gracia, e vos don cinq cens marcs d’argen per los dams que vos aves recebuts.” En Bertrans si·ls caset als pes, per refeirens li gracias e merces. E·l reis ab tota sa gent s’en anet. En Bertrans, quan sap que·l reis d’Aragon li avia fah si laida felonia, fo mol[t] irat ab lo reis N’Anfos. E si sabia com era venguts ab lo reis Enric eser soudadiers logadits, e sabia com lo reis d’Aragon era vengut de pauvra[166] generation de Carlades, d’un castel que a nom Carlat, que es en la seignoria del comte de Rodes. E·N Peire, qu’era seignor del castel, per valor e per proessa si pres per muiller la comtessa de Millau, qu’era caseguda en eretat, e si n’ac un fil que fon valens e pros, e conquis lo[167] comtat de Proenssa. E us so fils conquis lo contat de Barselona **(210)** e ac non Raymond Berenguier, lo qual conquis lo regisme d’Aragon e fo lo premiers reis que anc fos en Aragon. E anet querre corona a Roma e, quant s’en tornava e fon al borg Sant-Dalmas, el mori. E remanseron ne tres fill : Amphos, lo qual fo rey d’Aragon, aquest que fets lo mal a En Bertrans de Born, e·l autre, Don Sancho, e·l autre Berenguiers de Besaudunes. E saup com el avia traida la filla del emperador Manuel, que l’emperaire avia

[165] MS., minstier.
[166] MS., auuvra.
[167] MS., *la*.

mandada per moiller ab gran tresor e ab grand aver e ab molt honrada compania, e los raubet de tot lor aver que la domne e·ill[168] Grec avian, e com los enviet per mar, marits, contrists e desconseillats, e com son fraire Don Sanchos l'avia tota Proensa, e com s'es periuret per l'aver que el reis Enrics li det, contra al comte de Tolosa. E de totas aquestas rasos fet En Bertrans de Born lo sirventes que dis : *Pois lo gens terminis floris, etcet.*

Aquesta es la rason del 8e sirventes d'En Bertrans de Born (PC 80, 44)

Bertrans de Born, si com vos ai dih en las autras rasos, si avia un fraire que avia nom Constanti de Born, e si era bon cavalier d'armas, mas non era hom que s'entremeses molt de valor ni d'honor, mas totas sasos volia mal a·N Bertran. E si·l tolts una ves el castel Autefort, qu'era d'amdos communalment. En Bertrans si·l recobret e si·l casset de tot lo poder. E aquel si s'en anet al visconte de Lemogas, que·l degues mantener contra son fraire, e el lo mantenc. E·l rei Richars lo mantenia contra Bertran. [En Richars si guerrejava ab N'Aimar, lo vescomte de Lemogas] e·N Richars e·N Aimars, lo vesconte de Lemogas, si guerreiavan ab En Bertran e·ill fondian la soa terra e la·il ardian. Bertrans si avia fah venir lo vescomte de Lemosin e·l conte de Peiregors, que avia nom Talairan, al cal Richars avia tolta la ciutat de Peiregors e no·ill fasia negun dan, car el era flacs e vils e nuailos. En Richars si avia tot Gordon a ·N Guillem de Gordon, e avia promes de uirar ab lo vescomte e ab En Bertran de Born et ab los autres baros de Peiregors e de Lemosi e de Caercin, los quals En Richars deseretava ; don Bertrans lo repres fort et fets de totas aquellas rasos aques[t] sirventes que dis : *Un sirventes que mot non faill /ai fash, c'an[c] no·n costet un aill.*

Aquesta es la rason de[l] 9e sirventes d'En Bertrans de Born (PC 80, 13)

En la sason que·l reis joves ac faita la pas ab son fraire Richarts e·il ac fenida la demanda de la terra, si com fo la volontat del rey

[168] MS., la domne e eill.

Enric, lor paire, e·l paire li dava certa liurason[169] de deniers per vianda e per so que besoin l'era, et neguna terra non tenia ni poesia ni negus hom [a lui] non venia per mantenemen ni per secors de guerra, En Bertran de Born et tuit li autre baron que·l avia mantengut contra Richart foron molt dolen. E·l rei joves si s'en anet en Lombardia torneiar e solasar e laisset tot[s] aquestes baros en la guerra ab En Richarts. [E·N Richartz] asega borgs e castels e pres terras e derroca e ars e abrasa ; e·l reis joves si torniava e dormia e solasava. Don En Bertrans si fets aquest sirventes que comensa : D'un sirventes no·n cal far longor granda / *tal talent ai que diga e que l'espanda, / c'anc n'ai rason tan novel' e tan granda / del joven rey qu'a fenit sa demanda …*

(211) Aquesta es la rason d'aquest 10 sirventes de Bertrans de Born (PC 80, 19)

Bertrans de Born si era anat veser una serror del reis Richars, que fon maire[170] del imperador Oth, la quals avia non madomna Eleina, que fo moiller del duc [de] Sansoigna. Bella domna era e molt cortesa e enseignada, e fasia gran honor en son accuilimen e en son gen parlar. En Richarts, qu'era adonc coms de Peitieus, [si·l l'assis long sa seror e] si·l comandet a la serror que la·ill dises e feses plaser e grant honor. E ella, per la grant volontat qu'ella avia de prets et d'honor, e per [so] qu'ella sabia qu'En Bertrans era tan fort presats hom e valens e qu'el la podia fort ennansar, si·l fets tant d'honor qu'el s'en tenguet ben per pagats e enamoret se fort de leis, si qu'el la comenset lausar e grasir. En aquella sason qu'el l'avia vista, el era ab lo conte Richart en un' ost el temps d'ivern, e en aque[s]t' ost avia grant desaise. E cant venc un dia d'una domenga, era ben meits dias passats que non avian manjat ne begut. E la fams lo destreignia mout, e adonc fets aquest sirventes que dis : *Ges de disnar non for' ormais*[171] *matis.*

[169] MS., luiarason.
[170] MS., paire.
[171] MS., onnais.

Aquesta es la razon d'aquest 11 sirventes de Bertrans de Born (PC 80, 12)

Bertrans de Born si era druts d'una domna gentil e jove e ben presada, e avia nom madona Maeus de Montaignac, moiller d'En Tallairan, qu'era fraire del conte de Perigors ; e ella era filla del vescomte de Torena e seror de madona Maria de Ventedorn e d'En Elis de Monfort. E segon qu'el dis en son cantar, ela·l parti de si e ·ill det comiat, don el fon moult trists e irats et fets raso que ja mais non la cobraria, ni autra non trobava que·il fos tan bella ni tan bona ni tan plasens ni tan enseignada. E penset, pois qu'el non poiria cobrar neguna que·il poges esser egals, e la soa dona li conseillet qu'el en fes una en aital[172] guisa qu'el soiseubes de la[s] autras bonas domnas e bellas de chascuna una beutat o un bel semblant o un bel accueillimen o un avinens parlar o un bel captenemen o un bel garan o un bel tail de persona. E enaissi el anet que[ren] a totas las bonas domnas que chascuna li dones un d'aquestes dos que·n aves ausis nomar per restaurar la sua domna qu'avia perduda. E el sirventes qu'el fets d'aquesta rason vos ausires nomar totas las domnas a las quals el anet querre secors e ajuda a far la domna soissebuda. E·l sirventes qu'el fets d'aquesta rason si comensa :

(211a)

I Dompna, pois de mi no·us cal
e partit m'aves de vos
senes totas ochaisos,
non sai o[n] m'enquoura
que ia mais
non er per mi tan ric jais
cobrats ; e si del semblan
non trob dona [a] mon talan
que vaillas vos qu'ai perduda,
ia mais no vuill aver druda.

II Pois non pos trobar egal,
tan bella que fos ben o pros,
ni sos rics cors tan ioios,

[172] MS., maital.

de tant bella terra
ni tan gais
ni sos rics prets tan verais,
(211b)irai per tot acaptan
de chascuna un bel semblan
per far domna soisebuda,
tro vos me siats renduda.

III Fresca color natural
pren, bel Cebelins, de vos
e·ils dous esgards amoros ;
e fats gran sobreira
car re·i lais,
quan res de bes no·us sofrais.
Midons Na Elis deman
son adrech parlar gaban,
que dons a midons aiuda ;
pois non es fada ni muda.

IV De Chales la vetscondal
voill que done a estors
la gola e·l mans ambdos.
(212a) Pois tenc ma charera
no me viais,
vers Rocachoart m'eslais
als pels N'Aignes[173] que dara·n ;
que Iseults, la domna Tristan,
qu'en fo per tot mentaguda,
ni·ls ai tant bels a saubuda.

V N'Audiarts, si be·n vol mal,
voill que·n don de sas faichos,
que·l esteit gen liasos,
car es enteira,
qu'anc no·us frais
s'amors ni·l vol en biais.

[173] MS., naigues.

A mon Miels-de-Ben deman
son adreits, nou cors presan,
de que par a la veguda[174],
la fassa bon tener nuda.
(212b)
VI Dona Faidid' atretal
voill sas bellas dens en dos,
l'acuillir e·l gent respos
don es presentera
dins son ais.
Mos Bels-Moiols voill que·n lais
sa gaiessa e son bel gran,
e car saup son benestan
far, don es recognoguda,
e non s'en cambia ni muda.

VII Bel seigner, ieu ni·us quier al
mas que fos tan cobeitos
d'aquesta cun sui de vos ;
q'una lechadera
amor nais,
[don mos cors es tan lechais :]
mas voil de vos lo deman
que d'autra tener baisan.
Donc, midons, per que·n refuda,
[puois sap que tan l'ai volguda ?][175]
(212)
VIII Papiol, mon Asiman
m'anaras dire en cantan
qu'amors es desconoguda
chai e d'aut bas caseguda.

[174] MS., meuda.
[175] MS., répète le dernier vers de strophe VI.

Aquesta es la rason d'aquelz 12 sirventes (PC 80, 1 t 15)

Bertrans de Born si era druts de madona Maeus de Montaignac, de la moiller de Tallairan, que era aital domna como vos ay dich en la rason de la 'domna soisebuda'. E si com eu vos dis, ela·l parti de si e det li comiat e encusava lo de madomna Giscarda, de la moilier del viscomte de Comborn, d'una valen domna que fon de Borgoigna, sor d'En Guiscard de Belioc. Avinens domna e enseignada era, complida de totas beutats ; si la lausava fort en comtan e en chantan. Bertrans, enans qu'el la vis, era sos amics per lo ben qu'el desia d'ella, e enans qu'ella fos venguda a marit al vescomte de Comborn ; et per alegressa qu'el ac de la soa venguda, si fets aquestas coblas que disian :

(212a)

I Ay ! Lemosis franca terra cortesa,
mout me sab bon car tal honors vos creis,
que iois e prets e deports e gaiesa,
cortesia e solats e domneis
s'en ven a nos. E·l cor estei anc eis[176] !
per cals obras deu domna eser conquisa.

II Dons e servis e garnits e larguessa
noiris amors, com fai l'aiga lo peis,
enseignamens e valors e proessa,
armas e corts e guerras e tourneis.
E qui pros es e de proessa·s feis,
mal estara, s'aoras non pareis,
pois Na Guiscarda nos a en sai trames.

(212b)

III E per aquesta madonna Guiscarda,
si parti de si madonna Maeus que
la cresia que le volgues mieils que
ad ella e qu'ella li fets amor et per
aquest departimen el fets la domna
soisebuda el sirventes que dis
"Eu m'es escondic, Domna, que mal non mi er
de so que·us eu dih de mi lausengier.

[176] MS., esteian auceis.

(213) Aquesta es la rason d'aquest 13 sirventes (PC 80, 38)

Bertrand de Born si fo acomiadats de soa domna, madomna Maeus de Montaignac, e no·il ten pro[177] sagramens ni esdits qu'el feses en comtan ni en chantan qu'ela volgues creire qu'el non ames Na Guiscarda. E si s'en anet en Saintonge veser madomna Na Tibors de Montasquer, qu'era de las plus presadas domnas que fossen el mon, de beutat et de valor e d'entendament. E aquesta domna era moilier del signor de Chales e de Barbesil e de Montausier. E·N Bertrans si·l fet reclam de ma domna Maeus que l'avia partit de si e no·l volia creire per sagrament ni per [es]dih que li feses qu'el non volgues ben a Na Guiscarda. E la preguet qu'ela·l degues recebre per cavalier e per servidor. Ma domna Na Tibors, com savia domna qu'ella era, si·l respondet enaissi : "Bertrans, per la rason que vos es venguts sai a mi, eu en son mot alegra e gaia e tenc m'o a grant honor, e d'autra part si me desplas : ad honor m'o tenc car vos m'es venguts veser mi prejar que vos prenda per cavalier e per servidor, e desplas me mout si vos aves faich[178] ni dich so per que ma dompna Maeuts vos aia dat comiat ny per que sia irada ab vos. Mas eu son aquella que sai ben com se cambia tost cor d'amadors e d'amaris. E si vos non aves faillit vas madompna Maeus, tost en sabrai la vertat, e si vos retornerai en la soa gracia, s'enaissi es. E si en vos es lo failliments, eu ny autra dompna no·s deu mais acuillir ni recebre per cavallier ni per servidor. Mais eu farai ben autan qu'eu vos penrai a mantener [et] a far lo concordi entre vos et ella." Bertrans si s'en tenne moult per pagats de la responsion de madompna Na Tiborts et promets li qu'el non amara mais autra dompna ni servira[179] si non ma dompna Na Tiborts, si causa es qu'el non pogues recobrar l'amor de madomna Maeus. E madomna Na Tibors promes a·N Bertran, s'ella no·l podia acordar ab ma domna Maeus, qu'ela·l recebria per cavalier e per servidor. E non anet longa sason que madompna Maeus sap qu'En Bertran non avia colpa, e escoutet los precs qu[e]·ill eron faichs per En Bertran e si·l tornet en

[177] MS. *por.*
[178] MS., *faich* esta barré et *faili* inséré. J'ai restauré le premier selon les manuscrits.
[179] MS., servirai.

gracia de veser lo e d'ausir los precs[180]. Et il li comtet e·l dis lo mantenemen que·ill avia faich madompna Na Tiborts e la promession qu'ella avia faich a madompna Na Tiborts ad els. Don madomna Maeus li dis del prets e comiats de madompna Na Tiborts e que·is feses absolver las promessions e·ls sagramens, assats don es, que·il avian faich entre lor. Don Bertrans de Born fets aque[s]t sirventes : *S'abrils e foillas e flors, etc.*

Aquest es la rason d'aquest 14 sirventes (pc 80, 37)

Bertrans de Born si s'apellava "Rassa" ab lo comte Jaufre de Bretaigna, qu'era fraire del rei iove e d'En Richart, qu'era coms de Peitieus. En Richarts e·N Jaufres si s'entendion en la dompna d'En Bertrans de Born, Na[181] Maeus de Monmtaignac, e·l rei Anfos d'Aragon e·N Raymons, lo coms de Tolosa. E ella los refudava tots per En Bertran (**214)** de Born, que avia prets per entendador e per castiador. E per so que·ill remesesen dels precs d'ella, el volc monstrar al comte Jaufre[182] quals era la domna en cui el s'entendia, e si [la] lauset en tal maneira que par qu'el l'agues vista nuda e tenguda. E volc ben c'om saubes que Na Maeus era la soa domna, aquella que refudava Peitieus — so era En Richarts, qu'era coms de Peitieus — e·N [J]aufres, qu'era coms de Bretaigna, e·l rei d'Aragons, qu'era seignor de Saragossa, e·l comte Raimon, qu'era seignor de Tolosa ; e per so dis En Bertrans : *Rassa, als rics ets orgoillosa, / e faits gran sen a lei de tosa*[183]*,/ que non voil Peitieu ni Tolosa, / ni Bretaigna ni Saragossa, / ans es tan de prets enveiosa, / als pres paubres* ...E d'aquesta rason que ay dicha el fets son sirventes de blasmar los rics que tenon don e que mal volen e soven e que senes tort ochassonen e, qui lor quier merce, que non perdonen ni servici non guierdonen, e aquels que mai non parlon si non de volada d'austor, ni mas d'amor e d'armas non auson parlar entre lor. E volia que·l coms Richarts guereies lo vescoms de Lemogas e que·l vescons si defendes proosamen. E d'aquestas rasos si fets lo sirventes que dis :

---

[180] MS., presc.
[181] MS., *e na.*
[182] MS., *carfie*.
[183] MS., *Tolosa.*

I Rassa, tant creits e mont’e pusia
cella qu’es de tots enians voia
sos prets qu’a las meillors envoia,
qu’una non i a que rei non voia,
de veser que sa beutat luia
los pros c’a sos obs, cui que·ns voia ;
que·l [plus] coneisent e·l meillor
mantenon ades la lausor
e la tenon per la gensor,
e sap tan far entiera honor :
non vol mas un sol preiador.

II Rassa, domn’ai qu’es fresca e fina,
coinda[184] e gaia e meschina :
pels saur, a qui ab color de robina,
blanca per cors con flors d’aspina,
coude mol ab dura tetina,
en sembl[a] conil per l’esquina.
A la fina fresca color,
al bon prets e a la lausor
pot hom triar la meillor
sil que s’en fan conoisedor
de mi vas cal part ieu ador.
(215)
III Rassa, al rics es orgoillosa,
e fa gran sen a lei de tosa,
que non voil Peitieu ni Tolosa
ni Bretaigna ni Saragossa,
anc es tant de pres enveiosa
cal pres paubres es amorosa.
E me a[185] pres per castiador,
pres li que·n teinga tan s’amor
e ama mais un pro vavasor
que coms o rei galiador
que la menes a desonor.

[184] MS., con eila.
[185] MS., *a me.*

IV Rassa, rics hom que ren non dona
ni honra ni acouil ni sona,
e que senes tort ochaisona,
e, qui quier merce, no·il pardona
m'enoia, e tota persona
que servise non gasardone.
E li ric home cassador
m'enveion, e·l busatador,
gaban de volada d'austor ;
que ja mais d'armas ni d'amor
non parlara home entre lor.

V Rassa, aisso voil que vos plasa :
ric homs que de gueira no·s lassa
ni non s'en recre per menasa,
tro qu'on lo lais que mal no·l fassa,
val mais que rebieira ni cassa,
que bon prets n'acuoil e·n abrassa.
Maurins ab N'Algar, son seignor,
tenc hom per bon envesidor.
E·l vescoms defenda el s'onor,
e·l coms demanda cal per rigor,
e veiam cal d'els al Pascor.

(Il manque une demi-strophe de cinq vers
et un couplet.)

Aquesta es la rason d'aquest sirventes (PC 80, 26)

Lo plains qu'En Bertran de Born fets del rei joves non porta autra rason si non que·l rei joves era el meillor homs del mon, e·N Bertrans li volia meils qu'a home del mon, e lo **(216)** reis joves ad el meils qu'a home del mon [e plus lo crezia que home del mon], per que lo reis Enrics, sos paires, e·l conts Richarts, sos fraires, volian mal a Bertrans. E per la valor que·l reis joves avia e per lo gran dol que fon a tota la gen, el fets lo plaing de lei que dis : *Mon chan ferai ab dol et ab maltraire / per tots tems mais el tenc per ramasut,/ car ma rason et mon gau ay perdut/ el meillor reis que anc nasquet de maire …*

Aquesta es la rason d'aquest l5 sirventes (PC 80, 20 et 32)

Si com ves, aves maintas ves ausits, En Bertrans de Born e sos fraire, En Constantis, agren tots temps guerra ensems e agren gran malvolenssa l'us al autre, per so que chascuns volia esser seignor d'Autafort, lo lor comunal castel per raso. E avenc se que com so fos se caussa ag En Bertrans agues presa et tolguda Autafort e casset Costanti e sos fils de la terra. E·N Constantis s'en anet a·N'Aimar, lo vesconte del Lemogas et a·N Amblart, comte de Peiregors, et a·N Taillaran, seignor de Montaignac, quere lor merce[186], qu'il lo deguessen auidar contra son fraire, En Bertrans, qui malaman tenia Autafort, qu'era mieux sieus, e no ley volia dar neguna part, ans l'avia malamen deser[e]tat. Et il l'auideron e conseilleron contra En Bertrans e feiron long temps gran guerra ab luy, et a la fin tolgren li Autafort. En Bertrans s'en escampet ab la soa gen e comenset a guerreiar Autafort ab tots sos amics et parens. Et avenc li qu'En Bertrans cerquet concordi et pats ab son fraire, e fon faicha gran pats et vengran amic. Mas quant En Bertrans fon ab tota la soa gen dins lo castel d'Autafort[187], si·l fets faillimen et no·il tenc sagramen ni conven e tolc lo castel a gran felonia a son fraire. E so fon un dia de diluns, en lo qual era tals ora e tals points que segon la rason de la gais ni de poins e d'estrelomia non era bon comensar negun gran faich. E·N Constantis s'en anet al reis Enric d'Angleterra et En Richart, lo conte de Peitieus, querre[188] mantenemen contra Bertrans. E·l reis Enrics, per so qu'el volia mal a·N Bertrans, per so qu'el era amics e conseillaire d'en Bertrans per del rei jove, son fil[189], lo quals avia aüda guerra ab el, e crezia qu'En Bertrans n'agues tota la colpa, si·l pres ad auidar el coms Richarts, sos fils, et feiron gran ost e aseigeron **(217)** Autafort, e a la fin preseron el castel e·N Bertrans. E can fon menats al pavaillon deva[n] lo reis, ac gran paor. Mas per las paraulas, las quals el membret al reis Enric del rei joven, sos fils, lo rei li rendet Autafort et perdonet li, e·l coms Richart, tot[s] sos mal talents, si com vos aves

[186] MS., quera lor merca.
[187] MS., de d'Autafort.
[188] MS., quera.
[189] Il n'est pas possible de comprendre le manuscrit qui semble lire *ful* avec un *s* en superscript devant le *l*.

ausit en l'estoria qu'es escricha devan sobre lo sirventes que dis : *Pois las*[190] *gens terminis florits* Mas quan lo reis Enric li rendia Autafort, di solasan ves de Bertran : "Sia toa, ben la des tu aver per rason, tan gran felonia fesis de ton fraire". E Em Bertran s'engenouillet devant lei e dis : "Se[i]gnor, gran merces ! Be·n plas aital uitgamens". E·N Bertrans intret el castel, e·l reis Enrics e·l coms Richarts s'en torneron en lor terra ab lor gen. Quant li autre baron qu'aiudaron Constanti ausiron so e viron qu'En Bertrans avia encara lo castel, foron molt irat e dolen e consoleron Constanti qu'el se reclames d'En Bertrans devant lo reis Enric, que·l mantenria ben en rason. E el si fets. Mas Bertrans si monstret al rei lo uitgamen qu'el avia fait, car el l'avia ben fait[191] escrire, e·l reis Enrics [s'en ris] e·is solasset. En Bertrans s'en anet ad Autafort e Constanti non ac autra rason. Mais li baron que aiudaron Constanti feron ab lei long temps gran guerra a·N Bertrans e el ad els. E tant quan visquet non voil rendre lo castel ni far pats ab son fraire ni treva. E quan fon morts, acorderon si li fill d'En Bertrans ab En Constanti, lor oncle, e ab sos fils, sos cosins. E per aquestas rasos fets[192] En Bertrans aquest sirventes que dis : *Ges de far sirventes no·n tarts* ...

Aquesta es la rason d'aquest 16 sirventes (PC 80, 34)

Quant lo reis Richarts s'en fon pasats outramar, tuti li baron de Lemosi e de Periregors se vireron ensembs et feiron gran ost e aneron als castels e als borgs qu'En Richarts li avia touts. E enaisi combateron e preseron tots aquels que·is defendion, e enaisi combreron gran re d'alquel qu'En Richarts lor avia tout. E quan En Richart fo venguts d'outramar e issus de preison, molt fo irats e dolens dels castels e del[s] borgs que·ill baron l'avian tots, e comenset los [a] menassar fortmen de deseretar los e de destruire los. E·l vescoms de Lemogas e·l coms de Peiregors per lo mantenemen que·l reis de Fransa lor avia fait e fasia, si·l tengron la[s] soas menassas a nien[193] e·ill manderon disen qu'el era venguts trop braus e trop orgoilos e que·il mal son grat lo fairian **(218)** franc e cortes e humil, e que·ill lo

[190] MS., *los*.
[191] MS., fasic.
[192] MS., fent.
[193] MS., *men*.

castiarian guereian. Don Bertrans de Born, si com cel que non avia autra alegressa [mas de mesclar los barons de guerra, cant auzi que·l reis menassava aquels baros que no·l prezavan ren e metion per nien lo sieu dig e que·ill l'avion mandat dizen que·ill lo chastarion e·l farion mal son grat tornar franc e cortes. E·N Bertrans] si·n fo molt alegres. E sabia que·l reis era fort dolens e irats d'eisso qu'el desion e del castel de Montron e d'Asgen, que·il avian toult, el fets un son sirventes per far saillir lo reis Richart a la guerra. E quan el ac fait son sirventes, el lo mandet a·N Raymon Jausseran, qu'era del contat d'Urgel[194], seignor de Pinous, valens homs e larcs e cortes e gentils, e non era nuls homs en Cataloigna que valgues lei per la persona ; e entendia se en la Marquesa, qu'era filla del conte d'Urgel e mouilier de Girout de Cabrieras, qu'era lo plus ric hom e·l plus gentils de Cataloigna, trait lo comte d'Urgel, son seignor. E comensa enaisi lo sirventes : *Quant la novella flor per el vergan,/ en son vermeil, vert e blanc,/ li brondel, ab la dousor qu'el sent/ al torn del an …*

Aquesta es la rason d'aquesta 17 sirventes[195] (PC 81,1)

Quant lo reis Richarts fo morts, el remas uns sos fraire, que avia nom Joan Sens Terra, per so qu'el no avia part de la terra. E fon faics reis d'Engleterra e ac lo regisme e·l ducat d'Aquitania e·l comtat de Peitieus. E tantost com fo fach reis e seigner del comtat e del ducat de Peitieus, el s'en anet al comte d'Angoulema, que avia una mout bella filla puicella, que avia ben quinze ans, la qual avia faita uirar a·n Richarts a·N Nugo lo Brun, qu'era coms de la Marqua e era bots d'En Jaufre de Lasaigna e era sos vasals ; e·l coms d'Angoulema l'avia uirada la filla a moiler e recebut per fill, qu'el non avia plus ni fill ny filla. E dis al comte d'Engoulema qu'el volia sa filla per moulier, e fet se la dar e esposet la ades ; e montet a caval e anet s'en ab sa mouilier en Normandia. E quant lo coms de la Marqua saub que·l reis l'avia touta sa moulier, font mout dolens e anet s'en reclamar a tots sos parens e a tots sos amics e tuit en foron mout irats e preiron conseil que·il s'en anesson en Bretaigna e tolguessen lo fill del comte Jaufre,

---

[194] MS., Ulger.

[195] Ce sirventes fut composé par le fils de Bertran de Born, Bertran aussi.

que avia nom Artus, e qu'en fess[ess]on lor seignor ; que per rason o podian far, qu'el era fill del comte Jaufre, qu'era enans nats que·l reis Joans. E enaisi o feiren e feron d'Artus lor seignor e uirerent li feseutat e meneron lo en Peitieu e tolgren al rei Peitieus, traits alscans castels e borgs forts que avia en Peitieus. E el s'estava ab sa moilier en Normandia, que neit ni jorn mas da leis non partia ni manian ni buven ni durmen ni veillan, e menava la en cassa e en forest e en ribeira ab austors e ab falcos. E aquest baros li tolian tota la terra. Ben s'avenc q'un jorn li venc **(219)** gran desaventura, que·ill avien sa maire asisa en un castel que a nom Mirabel e el, per confort d'autrui, si la secors a non-saubuda e venc si celadamen que no·n sabron novellas, tro qu'el fon ios al borg ab els. E trobet los durmen e pres los tots, Artus e sos baros e tots aquels que tenion ab el. E per gelosia de la moilier, car non podia viure ses leis, el abandonet Peitieus e tornet s'en en Normandia e laisset los prisoniers per sagraments e per ostaiges, et passet s'en en Angleterra et menet ab si Artus e·N Savaric de Maleon e·l vesconte del Castel Airaut et fets negar son nebot Artus e·N Savaric de Maleon fets metre en la tor Corp, lai on[196] hom mais non maniava ni bevia, e·l vesconte del Castel Airaut atressi. E tantost com lo reis de Francia saub que lo reis Johans ab sa moiler era passats en Angleterra, el entret ab gran ost en Normandia e tolc li tota la terra. E·ill baron de Peitieu se reveleron e tolgron li tot Peitieu trait La Rochella. E·N Savaric de Maleon, com hom valiens e savis e larcs, si s'engeigna si qu'el escampet foras de la preison e pres lo castel on el estava pres. E·l reis Johans fet pats ab els[197], qu'e[l] lo laisset anar e det li en garda tota la terra qu'el non avia perduda de Peitieus e de Gascoigna. E·N Savaric s'en venc e comenset la guerra ab tots los enemics del reis Joan et tolt lor tot e Peitieu e tota Gascoigna. E·l reis se seiorna enAngleterra en cambra ab sa moilier ni non donava secors ni aiutori a·N Savaric de Maleon d'aver ni de gen. Don Bertrans de Born lo Joves, fils d'En Bertran de Born d'aquels autres sirventes, per lo besoing qu'era En Savaric e per lo reclam que tota la gens de Quitania e del comtat de Peitieus en fasian, si fet aquest sirventes : *Quant vei lo temps renovelar ,/ e parei la fueilla [e]la flors,/ ma dona ardimen amors / e cor e saber e cantar ; / e pois vas c'als non m'en*

[196] MS., *en.*
[197] MS., fet ab pats ab els.

sofraing, / farai un sirventes cosen, / que trametrai lai per presen / al rei Joan que·s n'avergeing.

Aquesta es la rason del rei Richart e del Dalfin d'Alverne (PC 119, 8 et 420, 1)[198]

Quant la pats del rei de Fransa fets e del reis[199] Richart, si son faits lo cambis d'Alvergne e de Quaersins ; qu'Alvergne si era del reis Richart e Quaersins del reis de Fransa e remas Alvergnes al rei de Fransa[200] e Quaersis a·N[201] Richart. Dont lo Dalfins e sos cosins, lo coms Gis, qu'eron seignor d'Alvergne e·l comte, foron molt trist e irat per so que·l reis de Fransa era trop vesis. E sabian qu'el era cobei e avars e da mala seignoria. E si fon el, que tantost com el **(220)** ac la seignoria, el compret un fort castel en Auvergne que a nom Novedre, e tolc Uss[o]ire al Dalfin, que era un rics borgs. E si tost com En Richarts fo tornat a la guerra abs lo reis de Franca, En Richart si fo a parlament ab lo Dalfin e ab lo comte Guion, sos cosins del Dalfin, e si lor remembret los torts que·l reis de Fransa fasia e com el los mantenria : se il li volion valer e se revelar contra el rei de Fransa, e lor daria cavalliers e balestriers e deniers a lor comandament. E il, per los grans torts que·ils reis frances lor fasia, si creseron los dichs d'En Richarts e sailliron a la guerra contra lo reis de Fransa. E tantost com En Richart saup com que·i[ll] dui conte d'Alvergne, lo Dalfins e el coms Gis, sos cosis, eran revelats contra el reis de Fransa, el pren trevuas ab lo reis de Fransa e abandonet el Dalfins e·l comte Guion, e si s'en passet en Angleterra. E·l reis de Fransa si fets gran ost e venc s'en en Alvergne e mes a fuoc e a flama tota la terra del Dalfin e del coms Guion e tolc lor borcs, villas e castels. E com ils viron qu'els non podian defendre del reis de Fransa, si prenon trevas ab lui a cinq mes e si ordeneron que·l coms Gis s'en anes en Angleterra ab dex

---

[198] À côté de la rubrique : "Imp. dans Bal. e hist., Mais.d'Auv., t.4, 7, 2, p. 73."

[199] Dès cette section, une autre main a ajouté des variantes en interligne, citées sans doute du ms. *K.*

[200] *e remas ...de Fransa :* ajouté au pied du folio de la main correctrice.

[201] MS., *an.*

cavaliers saber si En Richartz lor aiudaria, si com el lor avia promes e iurat. E·l coms Guis s'en anet en Angleterra ab .x. cavaliers. En Richarts lou vi mal e·l recep mal e mal l'honoret e no·ill donet ni cavallier ni sirven ni balestier ni aver[202]. Don el s'en tornet paubres e dolens e vergoignos. E tantost com fon tornat en Auvergne, lo Dalfins e·l coms Gis aneron al reis de Fransa e si s'acorderon ab el. E quant se foron acordats, la trevua del rei de Fransa e d'En Richart si fo fenida. E·l rei frances aunet sa grand ost e entret en la terra del rei Richart e pres villas e arcs, borcs e castels. E quant En Richarts ausi aquest fach, si venc ades e passet de sai mar. E tantost com el fo venguts, el mandet disen al Dalfins e al comte Guion que·il li deguessen aiudar e valer, que la trevua era fenida, e saillir a la guerra contra al rei de Fransa, e·ill no·ill feron nient. E·l reis Richart, cant ausit que·il no·ill volien aiudar de la guerra, si fes un sirventes del Dalfin e del comte Guion, el qual remembret lo sagramen que·l Dalfins e el coms Gis avion faits ad el, e com l'avion abandonat, car savian que·l tresors de Quinon era despenduts, e car sabian que·l reis frances era bons d'armas e·N Richarts era vils, e com lo Dalfins fo larcs e de gran mesion e qu'el era venguts escars per far fors castels, e qu'el volia saber si·l sabia ben d'Ussoire, que·l reis frances li tollia ni se prendria veniament ni·l tendria soudadier. E·l sirventes comensa aissi : Dalphin, ie·us voill desrainer,/ vos e·l comte Guion …***(221)*** *E lo Dalfins si respondet al reis Richart en un autre sirventes a totas las rasos qu'En Richart l'avia aresonat, monstran lo seu drech e·l tort d'En Richart, encusan En Richart dels mals qu'el avia fahs de lui e del comte Guion e de mains autres mals qu'el avia fahs d'autrui. E·ls sirventes dis enaisi :* Reis, pois de mi chantat / trobat aves chantador.

Sirventes del rei Richarts[203]
(PC, 420, 1)

I Dalfins, ie·us voill demander,
vos e·l comte Guion,
que an ceste seison
vos feistes bon guerrer,

---

[202] *e no·ill donet … aver* ajouté au pied du folio par la main correctrice.
[203] Inscrit à côté : Impr. Bal. Ib., p.252.

e vos uirastes ot moi
e m'en portastes tieh foi,
com Na Engris a ramart
qui sembloiets d'un leopart.

II Vos me laistes aidier
per tremor[204] de guerdon,
e car sabets qu'aqui non
ne a argant ni denier,
e vos volets riche roi,
bon d'armas qui vos port foi,
e·ie suis riche e scart,
suis viras de l'autra part.

III Ancor vos voill demandier
d'Ussoire, si·l vos sit bon,
ni s'en prendets venjeson,
n'aia loiarets soudadier,
mas una rien vos outroi,
se bon fausates la loi,
bon guerrier al estan d'art
trouvarets le roi Richart.

IV Je vos vi au commensier
l'artge de grant mession ;
mas puis trouves acheison
que per forts causteus levier
laisates domne dominier[205],
e corts e segre tornei
torniets san aiets regart
que Fransois son Longobart.

****

[204] MS., cremor.
[205] MS., domnei domnei.

(222) Sirventes del Dalfin d'Alverne
(PC 119, 8)

I Reis, pouis de mi chantas,
trobat m'aves cantador ;
mas tant me faits de paor,
per que·n torn m'ets forsats,
e plasentiers vos en son
mais d'aitan vos occasion :
s'oimai laissat vostres fieus,
no[·m] mandes querre los mieus.

II Qu'eu non suis reis coronats
ni hom de tan gran recor
que posca a mon fort seignor
defendre sas heritas ;
mas vos, cui le Turc felon
temion mais q'un lion,
reis e ducs [e] coms d'Anguieus,
sufrets que Gisorts es sieus !

III Anc non fui vostre jurats
e conos una follor ;
que tant cavals milssoudor
e tants esterlins pesats
donet mon cousin Guion,
so dison sei compaignon
tots temps segran vostres trieus
sol tant larc vos tenga Dieus.

IV Be·n par, can me mandavats
que solia aver valor,
que·n laissases sordeior,
puis que bon me laisavats ;
pero Dieus m'a fah tan pro
qu'entre El Puoi e·L Albuson
pouis remaner entre·ls mieus,

qu'eu no son sers ne Iudeus[206].

V Seigner valens e onrats,
que m'aves donats aillor,
si no·n sembles camiador,
vas vos m'en fora tornats ;
mais nostre reis de saison
rendra Ussoire e lais Usson ;
e·l cobrar es me moult lieus,
que n'ai sa aguts los brieus.
(223)
VI Qu'eu sui mout entalentats
de vos e de vostra amor ;
que·l coms, que·us fets tant d'honor,
d'Engolmets, n'es gens parats,
que Tolveiran e la[207] maison,
a guisa de larc baron,
li donet, c'anc non fots grieus ;
so m'a comtat un romieus.

VII Reis, onmais me veirets pro,
que tals donna m'en somon,
cui son tant finament sieus
que tots sos comans m'es lieus.

****

Lo Dalfins d'Alverne

Lo Dalfins d'Alverne si fo coms d'Alverne, un des plus savis cavaliors, e des plus cortes del mon e dels larcs, e·l meillor d'armas, e que plus saup d'amor e de domne[i] e de guerra e de tots faits avinens, e·l plus conoises e·l plus entendens, e que meils trobet sirventes e coblas e tensos, e·l plus gens parlans homs que anc fos a sen e a solats. E per la largessa soa perdet la mitat e plus de tot lo sieu

[206] MS., uideus.
[207] MS., *el.*

comta[t] ; e per avaressa e per son sen o sab tot recobrar e gasaignar plus que no perdet.

****

(225) Table alphabétique des Pièces contenues dans ce manuscrit

Folio		nom des auteurs
	A	
74	Ab nou cor et ab novel son	Gaucelm Faidit
144	Ab tan de sen com Dieus m'a dat	Richard de Tarascon
138	Ai ! dousa flors ben olens	Cadenet
212	Ai ! Lemosis, franca terra cortesa	Bertran de Born
185	Aissi co·l forts castels ben establis	Raymond Bistors
190	Aissi com cel qu'a la lebre casada	Giraud de Salignac
101	Aissi com cel qu'en poder de seignor	Raym. Jordan
96	Aissi com es bella si·l de cui chan	Guill^{e}. de St. Didier
65	Al pareissene de las flors	Pierre Rogier
20	Amics Bernats de Ventadorn	Peyrols
189	An pert remer lo conort del salvage	Rambaut de Beljoc
67	Aquest terminis clars e gens	Gir. de Borneil
167	Ara agues eu mil marcs de fin argen	Pistoleta
171	Ara em el freg temps vengut	Azalais
20	Ara me digas Rambauts si vos agrada	Albert Marquis
40	Ara me digatz vostre semblan	Elias e son cousin
114	Ara·m nafron li sospir	Hugues Brunet
84	Ara per ben que valor si desfai	Aim. de Peguilan
(226)		
94	Ara pot hom conoiser e proar	Ramb. de Vaqueiras
153	Ara quan l'iverns nos laissa	Ogiers
148	Ara quan plous e iverna	Albertet Cailla
181	Assatz m'es bel	Ramb. d'Orange
104	Atressi com la candella	P. Raym. de Toulouse
	B	
25	Bella dompna, tant vos ai pregada	Ramb. de Vaqueiras
62	Bella m'es la flors d'aguillen	P. d'Auvergne
91	Ben aia al messatgier	Raym. de Miraval
136	Ben aia amors que anc mi fes chauzir	Hugues de Prades
82	Ben aia el mals e·l affan e·l consir	Perdigon
98	Ben cuidet vengar se amor	le moine Aubert de Puicibot
17	Be·n plairia, seigner reis	Gir. de Borneil
102	Ben ten son poder amors	Gir. le Roux

33	Bertran, si fossez tan gignos	Raym. de Miraval
145	Bona domna, d'una ves que·us deman	Bertrand du Pojet
177	Breu vers per tal que m'es poing	Aubert Amiels

C

46	Cadenet, pro domna e gaia	Guionet
62	Cantarei d'aquest trobadors	P. d'Auvergne
68	Cardeillat, per un sirventes	Gir. de Borneil
(227)		
188	Chansonete leu e plana	Guill[e]. de Bergedan
187	Comunal, veill, flac, plaides	Garin d'Apchier
93	Coras que me tengues jausens	Pons de Capdueil

D

16	Dabrit,[208] a mon veiaire	Richard de Tarascon
54	Dalfin, sabriatz mi vos	Peyrols
221	Dalfins, ie·us voill demandar	le roi Richard
115	De ben gran joi chanteria	Guill[e]. Ademar
170	De bon luoc movon mas chansas	Elias de Fonsalada
7	De Breguedon d'estas doas razos	Aim. de Peguilan
87	Del sieu tort farai esmenda	Peyrols
168	De solatz e de chansons	Aim. Le Noir[209]
84	De tot en tot es er de mi partir	Aim. de Peguilan
93	De totz caitius soi eu aicel que plus	Pons de Capdueil
14	Diguatz, Bertran, de San Filiz	Hugues de la Bachelleria
45	Doas domnas aman dos cavaliers	Sordel
38	Dom estre·us voill reculaire	N'Uges (vel Hugues)[210]
192	Domna dels angels reina	Pierre de Corbiac
211	Domna, pois de mi no·us cal	Bertrand de Born
113	Domna, qu'a conoisensa e sens	Raym. de Salas

(228) E

175	En abril, quant vei verdeiar	P. Bremon
169	Enaissi·m pren con fai al pescador	Guill[e] Magret
162	En amor ai tant petit de fiansa	Albert de Gapenses[211]

[208] Erreur : *Cabrit.*
[209] Autrement Ademar lo Negre (PC 3, 3).
[210] Autrement Uguet (PC 458, 1).

132	En aquest gai sonet leugier	P. Guillems
30	En Blacatz, de domna pro	Guill[e] de St. Gregoria
89	En chantan m'aven a membrar	Folq. De Marseille
191	En esmai et en consirer	Arnaut de Tintignac
55	En Gauselin Faiditz, ie·us deman	Albert (de Sestaro)
87	En joi qu'eu demora	Peyrol
41	En N'Azemars, chauzetz de tres baros	Rambaud (de Vaqueiras)
10	En Rambaut, ses saven	Blacas
183	En Raymon, be·us tenc a grat	Turcs Malecs
182	En Turcs Maleis, avez ma teing	Raym. de Durfort
72	Estat ai com hom esperdutz	Bern. De Ventadour
174	Estat ai en consirer	La Comtesse de Die
120	Estat aurai de chantar	P. de Maensac
59	Eu veing vas vos, seigner, faoda levada	La Dame (anon. et Sgn. Montan)
36	E vostr'ais me farai veder	Le Comte (anonyme)[212]

F

150	Far voill en un sirventes	Folq. de Roman
146	Fins e leials e senes tot engan	Aim. de Sarlat
110	Fins e leials mi sui mes	Boniface Calvo
75	Fort causa es que tot lo maior dan	Gaucelm Faidit
166	Fort m'enoia si l'ausese dire	le Moine de Montaudon
194	Frances c'al mon de gran cor non a par	le Comte de Foix

G

97	Gasc, pec, lats, joglars e fers[213]	Aubert Moine de Puicibot
5	Gaucelins, tres jocs en amor ats	Savari de Mauleon
8	Gauselms Faiditz, de dos amics corals	Aim. de Peguilan
26	Gaucelms Faiditz, eu vos deman	Albertet
159	Ges cel que blasmon amor	Guill[e] de la Tour
120	Ges de chantar no·m pren talans	Bernard de Ventadour[214]
160	Ges per lo temps fers no m'irais	Cercamon
58	Guillen, rason ai trobada	l'Oste (anonyme)[215]

---

[211] Albert de Sestaro (PC 16, 12)
[212] Tenso entre Uc de St. Circ et le vescoms de Torena.
[213] MS., gasc pechats joglars efers.
[214] Attribué à Sail d'Escola.

J

85	Ja mon cuidei que me pogues oblidar	Aim. de Peguilan
200	Jesus Christ nostre Salvaire	P. Cardinal

L

78	La franca captenensa	Arn. de Matueil
142	Lanquan li jorn son lonc en mai	Geof. Rudel
199	L'archevesque de Narbona	P. Cardinal
107	L'autre jorn per aventura	Gui d'Uisel
111	L'autrier, quan mos [cors] sentia	Barthelemi Georgi
124	Lo bels dous temps mi platz	Blacas
90	Lo ferm voler qu'al cor m'intra	Arn. Daniel
122	Lo jorn q'us vi, domna, primeiramen	Pierre du Puy
155	Longamen ai atenduda	Hugues de St. Cyr
135	Lo vers mou merceian vas vos	Guill[e] de Balaun

M

15	Magret, puiat m'es el cap	Guill[e] Rainols
194	Mas qui a flor se vol mesclar	Le Comte de Foix
152	Meravil me com hom pot apellar	Aim. de Belenoi
74	Mon cor e mi e mas bonas cansos	Gaucelm Faidit
57	Monges, digatz segon vostra siensa	Albertet
143	Mon joi comens en un bel mes	P. de Valiere
149	Mout avez faich long estage	Na Casteloza
117	Mout m'alegra dousa voz per boscatge	Guill[e] de Cabestaing
129	Mout m'es greu d'En Sordel	Bertrand d'Alamanon

N

42	Na Guillelma, manz cavalliers arrage	Lanfranc Cigala
9	N'Albertet, chausetz al vostre sen	Aim. de Peguilan
56	N'Ebles, ara·m digatz	Le Seigneur (anonyme)[216]
34	N'Ebles, chausetz la meillor	Guill[e] Gasmar
47	N'Elias, a son amador	Le Cousin d'Elias (anon.)[217]

[215] Attribué à Arnaut de Tintignac.
[216] Eble II de Ventadorn.
[217] Elias d'Uisel.

48 N'Elias, de vos voill auzir idem.
76 Neus ni gel ni ploia ni faing P. Vidal
131 Non laissarai per paor Guill[e] de Figuiera
49 N'Uc de la Bacalaria, conseillatz m'al vostre sen Gaucelm Faidit
39 Nuoitz e jorn sui en pensamen Garin le Brun

O

173 Ora que me desplegues amors Hugues de Pena

P

19 Peire Rogiers, a trassaillir Rambaud (d'Aurenga)
193 Peire Salvaire, en greu pensar P. Roi d'Aragon
27 Peire Vidals, pois far m'aven tenson Blacas
22 Peirols, con avez tant estat Bern. de Ventadour
131 Pel joi del bel comensamen Guill[e] de Figuieras
11 Perdigon, ses vasallage P. d'Auvergne
13 Perdigon, vostre sen digatz Gaucelm Faidit
(232)
147 Per lo mon fan l'uns de l'autre recurar Guill[e] de Montagnagoul
121 Per mantas guisas m'es datz Alphonse, Roi d'Aragon
176 Per vos fins amors me torna en alegrier Gauseran de St.Leidier
128 Plaigner voill, en Blacas, en aquest leugier son Sordel
178 Pois de chantar m'a pres talens Comte de Poitiers
83 Pois descobrir ni retraire Aim. de Peguilan
133 Pois nostre temps comensa a brunesir P.Bremond-Ricas-Novas
165 Pois Peire d'Alverne a cantat le Moine de Montaudon
183 Pois Ramons e·N Turc Malecs Arnaud Daniel

Q

142 Quan lo rius de la fontana Geof. Rudel
142 Quan lo rossignol es foillos ibid.
35 Quant amors trobet partit Peyrol
180 Quant aug chantar lo gal sus el erbos Guill[e] Rainols
108 Quant en bon luec fai flors bona semensa Lanfranc Cigala

R

186	Raison e mandamen	Hugues de la Bachelarie[218]
214	Rassa, tan creis e mont'e pueia	Bertrand de Born
79	Razos e mesura	Arn. de Marueil
222	Reis, puois de mi chantar	Dauphin d'Auvergne
51	Rofin, diguatz m'ades de cor	Une Dame (anon.) avec Rofin

(233) S

194	Salvage, tuits auzem cantar	Pierre Roi d'Aragon
52	Savarie, ie·us deman	Presbost
28	Seigner Blacatz, pois per tot faill barata	Bonafe
30	Seigner Blacatz, talant ai que vos queira	ibid.
24	Seigner Comes, jois e pretz et amors	Ramb. de Vaqueiras
10	Seigner Jaufres, respondetz mi si·us platz	Renaud de Pon
23	Seigner N'Ibert, digatz vostra esciensa	Guill[e] de la Tour
18	Seigner Rambautz, per veser	P. Rogier
184	S'ieu anc d'amor sofrei mi mal ni pena	P. Milon
163	Si co·l flacs molins torneia	Tomiers et Palasis
127	Si com estau tains qu'esteia	Sordel
172	S'ieu anc per fola entendensa	Berenger de Palasol
140	Si ja d'amor tengues amic jausen	Jordan Bonel
126	Si·m fai amors ab fizel cor amar	Blacasset
161	Sirventes e chansons lais	P. de Bussignac
179	Sitot l'aura s'es amara	Giraud de Calanson
118	So que sol dar alegransa	Elias Cairels[219]
139	Soudadier per cui es joven	Marcabrus

(234) T

156	Tant es de paubra acoindansa	Hugues de St. Cyr
44	Toris,[220] cil cui desiratz per amia	Grigo
134	Tot francamen, domna, veing denan vos	P. de Barjac
194	Totz reis qu'enamorats par	Pierre Sauveur
57	Totz tos afars es niens	Bertrand de Gourdon
106	Tuit demandon qu'es devengut amors	Richard de Barbezieu

[218] Attribué à Gaucelm Faidit.
[219] Attribué à Elias de Barjols.
[220] Erreur : *Joris*.

U

157	Una valenta	Elias de Barjols
31	Uns amics et un'amia	Guill[e] de la Tour
145	Un sirventes aurai gran ren perdut	Bert. de Poujet

Cyril Patrick Hershon
University of the West of England

Table des Noms des Troubadours contenus
dans ce volume et renvoyant aux feuillets du ms.[221].

Ademars, Guillens 114
Alberts, Marques 20, 55
Albertets de Gapenses 9, 26, 57, 162
Allamanon, Bertrand de 129
Alverne, Peire de 61
Amiels, Gauberts 177
Amors 35
Amphos, Reis d'Arragon 17, 121
Antoni, Raimond Jordans, Vescoms de St. 99
Aurenga, Rambaut de 181

Barbesies, Richard de 105
Bariac, Peire de 134
Balaun, Guillem 135
Bariols, Elias de 157
Bacalaria, N'Ucs de la 5, 14, 49, 186
Belenoi, N'Eimerics 151
Berengiers, de Parazol 172
Berguedan, Guillens de 188, 7
Belioc, Rambauts de 189
Bertran 33, 45, 57
Blacas 10, 27, 28, 30, 124

[221] L'identité du compilateur de cette liste n'est pas évidente. Je l'ai reproduite ici avec toutes ses fautes d'orthographe et ses répétitions.

Blacasset 125
Borneill, Girauts de 17, 67
Bonels, Jordan 140
Bosignac, Peire de 161
Borns, Bertrand de 204
Bonafe 28, 30
Bistorts, Raymond 185
Brunecs, N'Ucs 113, 38
Bremons, Peire lo Tors 175
Bordon, Bertrand de 57

(236) Capduoill, Pons de 92
Calbo, Bonifasse 109
Capestaing, Guillem de 116
Cairels, Elias 118
Cadenet 46, 137
Cailla, Albertet 148
Castelosa, Na 149
Causeron de St. Deidier 176
Cardinal, Peire 198
Cavaillan, d'En Guis de 16
Cercamons 160
Cigala, Lanfranc 42, 108
Corgi, Don Bertholone 110
Corbiac, Peire de 192
Come, le Seigneur 24, 36
Cyre, N'Ucs de Saint 154

Daniels, Arnautz 89
D'Apchier, Garins 187
D'Arragon, le reis Peire 17, 193
D'Arragon, le reis Amphos 17, 121
Dalfin d'Auverne 11, 54, 219
Deidier, Guillen de Saint 96
Deidier, Causeran de 176
Dia, Comtesse de 174
Domna Genoise 25
Domna 51, 59
Durfort, Raymond de 182

En Guis, de Cavaillon[222] 16
En Coms, le Seigneur 41

(237) Faidits, Gausselin 5, 8, 13, 26, 49 55, 73
Fegueira, Guillems 130
Fonsalada, N'Elias 170, 40, 47, 48

Gapenses, Albertet 26, 162
Gauberts, Amiels 177
Garins d'Apchier 187
Garins lo Brus 39, 197
Gasmar, Guillem 34
Genoise, la Domna 25
Giraudets lo Rots 102
Gordon, Bertrand de 57
Gigo 44
Gregori, Saint 30
Gui d'Usel 107
Guillems, Peire 58, 132
Guionet 46

Hoste 58

Jordans, Raimons, vescoms
de Saint-Antoni 99
Joris 44
Jaufre, le Seigneur 10

Lanfranc Cigala 42, 108

Marques, Alberts 20
Marseilla, Folquet de 88
Maensac, Peire de 119
Magrets, Guillem 15, 169
Mauleon, Savaric de 5, 52, 195
Mesura 39
Mervoill, Arnaut de 77
(238) Marcabruse 139
Milon, Peire de 184

[222] MS., En Guis, d'En Guis de Cavaillon.

Miraval, Raimon de 33, 90
Monge, el 57
Montan 59
Montaignagot 147
Montaudon. Lo Monges de 164

N'Aimars lo Negres 138
N'Asalais de Porcarges 171
N'Arnautz, Amics 41
N'Azemars 41
N'Elias Fonsalada 40, 47, 48, 170
N'Eble 34, 57
N'Ibert, le Seigneur 23
Novas Ricas 133
N'Uc 38, 113

Ogiers 153

Palazol, Berengiers de 172
Perdigons 11, 13, 81
Peirols 20, 22, 35, 54
Pena,Ugo de 173
Peitieus, lo Coms de 24, 36, 178
Peire, lo Reis Peirer d'Arragon 17, 193
Piguillan, Aymerics de 7, 8, 9, 82
Pistoleta 167
Poissibots, lo Monge
Gauberts de 97
Poiet, Bertrans del 145
Pon, Raynaut de 10, 197
Pon, Jaufres de 10, 197
Pradas, Duda de 136
(239) Prebost 52
Puoi, Peire del 122
Porcarages, N'Asalais de 171

Rainols, Guillems l5, 180
Rambaut d'Aurenga 10, 18, 19, 20, 41, 57, 181
Reculaire 38
Raymond, Peire de Tolosa 103, 57
Romans, Folquet de 150

Rogiers, Peire 10, 64
Rofin 51
Rosers, Guillema 42
Richart lo Rei 219
Richart de Tarascon 16, 144
Rudels, Jaufres 141
Ricas Novas 133

Saint Deidier, Guillem de 96
Saint Deidier, Causeran de 176
Saint Gregori 30
Saint Antoni, Raymond
Jordans, Vescoms de 99
Saint Cyre, N'Ucs de 36, 37, 154
Saint Filitz, Bertran de 14
Salas, raymond de 123
Sarlat, N'Aymerics de 146
Salignac, Girauts de 190
Scola, Sail de 120
Sigala, Lanfranc 42, 108
Soldels 31, 45, 127

(240) Tarascon, Richart de 16, 144
Tintinac, Arnauld de 191
Tolosa, Peire Reimond de 103
Tors, Guillem de la 23, 31, 156
Tomiers e·N Palasis de Tarascon 163
Turc Maler 182

Vaqueiras, Rambaut de 24, 25, 44
Valiera 143
Ventedorn, bernards de 20, 22, 25, 70
Vidals, Peire 27, 75

VARIA

UN *EXEMPLUM* OCCITAN DE « LAZARE ET LE RICHE » DANS LE MS. PARIS BNF, NOUV. ACQ. FR. 6504

Au cours de mes recherches poursuivies pour établir le texte du *Libre dels vicis e dels vertutz*, la traduction occitane de la *Somme le roi*, je suis tombé sur cet *exemplum* dédié à l'histoire de Lazare et le riche.

Le manuscrit parisien contient la version *B* de la *Legenda aurea* dans sa traduction occitane. Le manuscrit compte 228 feuillets, dont 1-180 sont occupés par la texte de la *Legenda*. Par la suite, un long extrait du *Libre dels vicis* se retrouve, et s'achève au f. 216d. Ensuite, les ff. 216d à 226c contiennent un sermon sur la richesse, dont le premier *exemplum* développe le thème de Lazare et l'homme riche. Tous les détails qui concernent le manuscrit et son rapport avec le sermon se trouvent dans l'article de Geneviève Brunel-Lobrichon (1976, et surtout p. 252-253), qui souligne l'influence de saint François.

> En particulier - dit Mme Brunel Lobrichon - la *Legenda Major* due à saint Bonaventure, dont la rédaction avait été demandée par le chapitre général tenu à Narbonne en 1260, a été transposée de bonne heure dans le parler de cette région. De cette traduction, éditée par M^{lle} I. Arthur, on ne connaît qu'un seul manuscrit, conservé à la Chiesa Nuova d'Assise, qui daterait du milieu du XIV^{e} siècle (voir Arthur 1955, p. 11).

Le traducteur du texte de saint Bonaventure avait probablement le but « de rendre la *Legenda Maior* accessible aux Frères Mineurs et aux membres du Tiers-Ordre parmi ses compatriotes qui ne connaissaient pas le latin » (Arthur 1955, p. 13-14).

Or, ce sermon n'a jamais bénéficié d'une édition complète. Geneviève Brunel-Lobrichon ne donne que l'*exemplum* qui traite la

parabole des écrins, tirée de *Barlam et Jozaphas* (Pitts 1989, p. 38), et Paul Meyer (1898) n'en donne que la fin. Il était donc important de remplir ce vide, tant pour compléter les textes en prose recueillis dans la *COM* que pour illustrer un aspect intéressant des textes religieux de l'occitan médiéval. Mais, tout récemment, je me suis rendu compte de la présence d'une version de ces *exempla* dans ce même manuscrit 9 de la Chiesa Nuova d'Assise, à l'intérieur d'un des textes franciscains dont est constitué le manuscrit, et dont certains sont édités par Diego Zorzi (1956).

Ce texte, intitulé « En quinha manera se deu hon esforsar de be a morir », occupe les f° 99r-126r du ms. 9, et se trouve aux p. 279-324 de son article. L'*exemplum* du ms. 6504, qui est dédié à l'histoire de Lazare, se retrouve aux p. 300-311. Les différences entre les deux versions sont considérables : la structure des phrases change, il y a inversion entre adjectif et substantif, etc. ; bref, on peut dire que, même si les deux textes furent créés à partir de la même traduction, le scribe du ms. 6504 s'est permis une liberté considérable. Parmi ces différences, celle qui marque surtout, c'est la présence des citations rédigées en latin et en occitan dans le ms. 6504, tandis qu'elles se présentent uniquement en occitan dans le ms. 9.

Le but de cet article est, donc, de donner un texte qui bénéficie de la comparaison, mais qui ne se lance pas dans la tentative d'en marquer les différences.

Bibliographie

Arthur 1955, Ingrid. *La vida del glorios sant Frances*. Uppsala : Almqvist Wiksells.

Brunel-Lobrichon 1976, Geneviève. « *Vida de Sant Frances* : versions en langue d'oc et en catalan de la *Legenda aurea* ; essai de classement des manuscrits », *Revue d'Histoire des Textes,* tome sixième, p. 219-265.

COM, Peter T. Ricketts (en collaboration avec Alan Reed, F.R.P. Akehurst, John Hathaway et Cornelis van der Horst), *Concordance de l'Occitan Médiéval* (*COM*2), Turnhout : Brepols, 2005.

Pitts 1989, Monique. *Barlam et Jozaphas, roman du XIV^e^ siècle en langue d'Oc (BN. Fr. 1049) : édition critique, traduction, notes et commentaires*. Paris : Presses de l'Université Paris-Sorbonne.

PL Jacques-Paul migne, *Patrologia latina.* 1800-1875.

Zorzi 1956, Diego. « Testi inediti francescani in lingua provenzale », *Miscellanea del Centro di Studi Medievali* (Pubblicazioni dell'Università Cattolica del S. Cuore, nuova serie, vol. LVIII), p. 249-324.

TEXTE

Exemplum

Hun rix hom era que anava vestitz de polpra e de bocaran, e manjava cascun dia a plena taula ricas viandas e delicadas. Et era hun mendic paure que avia nom Lazar, que jasia a la porta del ric, ples de bossas e de postemas. Moltas gens si pesso e si cujo que·ls mandamens de la Ley Vielha sian plus greus que aquels de la Novela Ley. Mandamens fonc en en Ley Vielha que qui penria re del altruy, que ho emendes ha .iiii. dobles, e sse e ssos bes podia cascus pocezir ses pecat. La Ley Vielha non repren cobezetat mas raubaria. En la ley nostra novela, que donet Jesu Christ, que re agues d'altruy ni de usura ni (f. 217r a) de raubaria, non trobam que negun temps aquest home ric agues greugat hom. Mas per aysso lo repren Jesu Christ e·l condempnet en yfern quar non donava lo sieu propi . E quar era orgolhos dels bes terrenals per las riquesas[1] que pocezia, e ja aysso no·lh condempnava en la Ley Vielha. Be·s pot hom doncas pessar, qui ha entendemen, que plus estrecha es e plus alta, e plus profiecha es nostra ley que la Ley Vielha. E no nos poyriam salvar per aquelas obras ni per aquela perfectio, per que·s podon salvar nostres payres en la Ley Vielha, e sse Dieus condempnava enayssi aquel ric quar tenia so del sieu, e quar non ho despessava en almornas et en obras de pietat. Ay, Dieus, e tan[2] gran paor devon aver aquilh que teno aquo del altruy . Ay, Dieus, e qui pot estimar la gran justicia que els spero, e tan mortalmen los condempnava Dieus. Negus hom que agues aquest yssimple del ric condempnat en yfern en tan mortals penas e turmens no·s deu assegurar en son cor que digua : « Ieu non ay ni non retenc re (f. 217r b) del altruy. Ieu vive e uze dignamen d'aquo mieu propi ses far tort ad home ».

---

[1] MS. *requisas*.
[2] Zorzi corrige *tant* à *quant* dans son texte.

Tot aytal fasia aquest home ric, e per aysso tan solamen es dampnatz, quar amava sas riquesas, e quar las gardava ni quar si cofizava tan, e quar si delechava e quar n'era plus ergolhos e s'en presava e s'en tenia plus onratz, e los autres mespresava, e quar no las partia als paures frachuros, fermamen deu aver gran paor de semblan dampnatio, qui·s troba am sas riquesas en aytal estamen. E qui non resem sos pecatz am almornas, e qui non resem son cor am obras de pietat, ja negun temps non fes Dieus autre jutgamen. Ayssi en aquest Evangeli son totz jutgatz a las penas d'ifern los rix homes e las femenas avaras e cobezas que si deliecho en las riquesas, e las volon tener e possezir tro a la mort, ja ssia aysso que re non aio del altruy ni tenho tort a negun home. Per aysso dis Jesu Christ el meseys, en altre loc en l'Avangeli : « Facilius est camelum per fo (f. 217v a) –ramen unius acus transire quam divitem intrare in regnum Dei »[3] : plus laugieyra causa es passar hun camel per lo caus d'una agulha petita que hun ric home ho riqua femena, los quals amo lors riquesas, que ja negun temps intro en paradis ni el regne de Dieu. Am aysso s'acorda la paraula del Sanch Sperit dizen : « Qui amat divitias fructum non capiet ab eis »[4] : qui ama sas riquesas ja non aura fruch, quar ja no·l tenran profiech ha sa salut. Lo mays de las gens si cujo que portar nobles vestirs e folratz, onratz, nobles, e bels e rixs e coloratz[5] e precioses non sia grans pecatz als rixs, e las femenas enans escarnisso e orezo e mesprezo, se veso al ric portar humils vestirs, e·ls homes d'aquest mon amonesto l'us l'autre, quar no fan noblas raubas. Mas se portar[6] nobles vestirs e cars no fos pecat, molt gran colpa fora a tot home quar ja Dieus no represera tan autamen ni l'en condempnara tan duramen aquest (f. 217v b) ric home. Ayssi dis Jesu Christ que·l ric que es turmentatz en yfern anava vestit noblamen de polpra e de bocaran. Polpra es drap de

[3] Matt. 19, 24, Marc. 10, 25, Luc. 18, 25.
[4] Ecclesiastes 5, 9.
[5] MS. *coloran*.
[6] MS. *portas*.

ceda, molt onratz, fach de li de Egipte mesclat am ceda, et es molt laugiers, eguals e suaus e plasens, e a delechar la carn e noyrir[7] aytals raubas. E volo las los homes avars e carnals d'aquest mon, quant las podo aver leus e molas e ssuaus e coloradas e onradas. E veso manifestamen que negus hom no vol onratz vestirs se no per vanetat e per vanagloria e per la gran ufana d'aquest mon. Am los bels vesti[r]s se volo mostrar, que sian plus onratz e que hom los veia e·ls amo e·ls lause. Et aysso veson ad huelh claramen, quar negus hom no so presa, ni vol ni quier sos bels vestirs, ni, se·ls ha, no los porta en loc on negus no los ve ges, per que lo contra[ri] podem veser plus c[l]aramen : ja humiliar non fora vertutz, se erguel no fos pecat. La castetat non fora virtutz, se no fos luxuria pecat. Et enays (f. 218r a) –si es de totas las autras virtutz. Enayssi, quant l'us es magers virtutz, aytan son contrari es magers pecatz, si tant quant caritat e pietat so magers virtutz, aytant avareza e cobezesa so magers pecatz. Ayssi es en aquest luoc que en aytant quant porto humils vestirs es gran virtutz e gran lausor, e far honor e gran plaser a Dieu, tot atressi portar vestirs onratz e coloratz e delicatz es grans pecatz e desplasen a Dieu. Si portar humils vestirs es aspres no fos grans virtutz e gran lausor e gran plaser a Dieu, ja Jesu Christ el meseys, de sa boca, e los evangelistas non lausero tan claramen sanh Johan Babtista, e per que quar era vestitz de pel de camel. Et aysso dis Jesu Christ : « Et quid existis in desertum videre ? Hominem mollibus vestitum ? Ecce qui mollibus [vestiuntur] in domibus regum sunt ». Parlava Jesu Christ als homes d'aquest mon, als Phari[s]eus, que amavo la pompa e·ls bobans d'aquest mon, et anavo am gran arnes veser sanh Johan el desert. Per que Jesu Christ lor disia : « Cuy es yssitz el desert ? (f. 218r b) Veser home vestit de molas raubas e delicadas vestimentas ? Non es aytals Sanh Johan. En las mayos dels reys estan ». Dis que aquels que volo las molas raubas e delicadas es aysso ; non es pas estamen de penedensa ni no

[7] MS. *noyritz*.

son en la via de paradis. Et yssimple de la mayre de Dieu : es lausada per los sanhs doctors de Sancta Gleya, que hanc non portet vestirs tenhs se non ayssi coma la feda portava en lana, ni totz blancs ni totz negres se no de honesta color.

D'aysso pausa hun sanch hom aytal yssimple. Hun rey anava son cami per son regne am sos cavaliers et am sas grans gens ; et encontrero el cami hun gran tropel de homes religioses que fasian penitencia, paures e mals vestitz e frachuros dels bes del mon, e tenian e fasian aspra vida. E quant lo rey los vi, discendet de son caval et enclinet se vas els e fes lor gran honor. E va si recomandar a lors oratios, e tenc sa via. E·ls cavaliers repreyro lo rey (f. 218v a) quar s'era tan humiliatz e quar avia tan onratz aquels viels homes paures, nutz, mesquis e pauc presatz. E·l rey no lor respondet ponch adonc, mas que fes far hun nombre de cofres e fes los selclar d'argen e fes los penger, daurar per mol[t] gran beutat, es umpli los totz de fems, e pueys [fes] far hun autre nombre de cofres de gros futz, rude[s] e fers, ses tota penchura, mas que los fes canar e cubrir am tota la risqua e escorsa, es umplir los totz d'aur e de argen e de peyras preciosas ; e pueys fes los portar davan los cavaliers, e mandet lor causir quals valia may. E·ls cavaliers causiro e lausero molt la bontat d'aquels que ero bels defora. « Adonc », dis lo rey, « ieu retenray los autres que so massis e fortz de se meteys e so vestitz de lor scorsa, e no lor fa mestier autra penchura ni autra ferradura ». E mandet lor ubrir los cofres, e van hi trobar lo fems e la lagesa d'aquest mon ; es (f. 218v b) en los autres trobero lo gran thesaur que valia sobres totas estimatios. Adonc, si penedero los cavaliers e·s tegro per escarnitz, e dissero que molt era gran folia qui jutga de las causas a conoyssensa dels huels per so que ve de foras. Adonc lor respondet lo rey : « Sabes de que mi represes vos autres, l'autre jorn, car mi encliniey an aquels paures servidors de Dieu. E quar lor fih honor e reverencia, adonc no vos respondiey pon[c]h, mas aras aves vos meteys respos. Et ieu vos dic que tota la saviesa del mon ni tota la honor no sab ni vol ni si pot apelar, que es mens

que fems. Et encontra aur ha comparatio de la saviesa de Dieu, que ensenha e mespresa tota aquesta vida per lo regne de paradis. Aysso es saviesa, que es comparada ad aur, et aquels so vers savis, que en aytal thesaur hom los deia onrar ».

(f. 219r a) Totz homes te[n]gutz per fols que sol ause parlar de castetat ni de humilitat ni de abstinensa, ni far penitencia, e no sembla que entendo los homes d'aquest mon la paraula de Job, disen : « Sapientia trahitur de ocultis et non invenitur in terra suaviter viventium[8] », la saviesa de Dieu esta en loc rescost, e cove que hom la tragua rescostamen. Ayssi cum hom trays [de] la mena del aur ni del argen de las venas de la terra, e no se layssa trobar ad homes que vuelho vieure en gran repaus ni en gran deliech, no l'a am se home carnals la saviesa de Dieu, ni la pot trobar en los deliechs. E erguel e bobans e vanagloria e ypogrisia son pecatz ; huey non es hom en aquest mon yssausitz ni presatz ni lausatz si no tan solamen de pecat. Et de tot aysso lausa huey lo mon home que es contra tot (f. 219r b) yssimple de bona vida e de tota doctrina de Jesu Christ, e de totz sos amix que l'an segu[i]t per los sieus mandamens.

Huey es lausat aquel que es savis e gardans e tenres, e sab be ajustar, es aver aur et argen e riquesas. Et es ric homs, e lausatz quar vieu onradamen, et es gran conduchiers. L'autre, quant si sab be venjar de sos enemix, e [no] faria honor a Dieu ni ad home que non venges[9] sas antas, per veritat, valens homs. E l'autre es lausatz quar molt[10] si porta gen vestit e ben encavalguatz e ben encompanhatz, e sab be complir sos talans es aver sos plasers. L'autre es bels pa[r]liers, e sab be ad home dir sos plasers e se sab far grasir a las gens, et aysso es huey molt greus, donc, a Die[u], que dis per lo propheta David : « Qui hominibus placent confusi sunt quoniam

[8] Iob 28, 18 et 21.
[9] MS. *vengues*.
[10] MS. *moht*.

Deus spernit eos[11] » ; (f. 219v a) can s'enforsa de plaser als homes del mon es confus davan Dieu, quar Dieu los ne mespresa. L'autre es lausatz quar bastis palays e salas, cambras e mayos, e vol estar ha gran honor. Aytals homs so huey lausatz e onratz fort e son visitatz e onratz per grans amix de Dieu per sort, segon que mostri Jesu Christ en sa vida et en son evangeli, et en la vida dels sieus sanhs. Lo Demoni governa huey lo mon e·l tira apres si coma yssorbat en la fossa de perdurabla dampnatio. Be ho prophetizet lo propheta David e be s'es averat e complit : « Quoniam laudatur[12] peccator in desideriis anime sue, et iniqus benedicitur[13] » Encaras venra temps que hom lausavo los pecadors, e lor desirier auran e seran benezetz de lor armas. Tornem en nostra materia : parlem del Laser e del ric.

Exemplum.

(f. 219v b) Ayssi ne parla Jesu Christ, nomnan lo paure e non lo ric, quar el dic : « Hun hom era ric », e dis enapres : « era hun mendic que avia nom Lasers », per que Jesu Christ nompna lo paure e non lo ric ? Nos vesem huey el mon que los rix so fort bompnatz e per aysso fan los grans fachs e los bobans quar volo esser fortz nompnatz. Ayssi ho dis lo propheta David : « Vocaverunt nomina sua in terris suis »[14] ; fan si fort nompnar en lors dias, quan volo esser estimatz e onratz. Et aytant quant volo esser onratz davan los huelhs dels homes d'aquest mon, aytan so may mespresatz davan Dieu que neys no so dignes de nom, per que Dieus no los nompna, quar los noms no son escrichs el libre de vida. Ayssi ho dis Jesu Christ en l'avangeli, menassan ad alcus ergolhoses, que el lor dira al Jorn del Juziri : Non say que vos sias : « Nessio vos unde sitis. Discedite a me omnes qui operamini iniquitatem[15] » : (f. 220r a) no

[11] Psalm. 52, 6.
[12] MS. *laudator*.
[13] Psalm. 10 sec. Hebraeos, 3.
[14] Psalm. 48, 12.
[15] Matt. 7, 23, Luc. 13, 27.

vos conoysse ni say qui vos sias. Departes vos de me, totz los hobriers de iniquitat, que a vos estat en malas obras, mas los paures, que non an re, so fortz mespresatz en aquest mon. Princeps so nompnatz, el libre de vida, e son fortz onratz davan Dieu. Ayssi ho dis lo propheta David : « Exurgit et iniquitatem redimet animas eorum et honorabile nomen eorum coram illo[16] » ; Dieus perdonara al paure et al frachuros, e las armas dels paures salvas faras de las usuras e dels greuges e de totas malesas. Recobra[ra] e deslieurara las armas dels paupres, quar lo nom dels paupres es fort onratz el sieu regardamen.

Ayssi dona ad entendre Jesu Christ en aquest avangeli : « Homo quidam erat dives » ; us hom era rix, cum se dices : reproatz es e gitatz del nompbre dels salvatz. Non es el libre de vida son nom enscrich, e per aysso non es dignes de non. Et apres dis : « Erat quidam mendicus nomine Lasarus[17] », cum si dices : lo paure humil conosc e say son (f. 220r b) nom, que nompnatz es entre los eligitz, e son nom es scrich el libre de vida. O, Dieus, que non ho pesso ni non ho sabo los rix homes d'aquest mon, e se so pessesso, non ho volo creyre que en aytal testamen sian, ni tan mespresatz davan Dieus. Pessar deuria totz homs que ha bon entendemen que Dieus ha donat lum de veraya conoyssensa per gran saviesa que Dieus adordena totas causas, totas las obras de Dieu so mirals en que resplan tot quant hom ha. Dieus no fa neguna obra per sola una causa, mas cascuna de sas obras adordena Dieus a moltas altras causas per yssimple de gran profiech e de gran be. Veser podem una causa, li bels miralhs dels juziris de Dieu, en que si deve mirar perfiechamen totz los homes del mon. Lo Lazer mendic, plagat et apostemat e afestolat, si jas[ia] a la porta del ric : per aventura desencusera lo, e pogra far sel Laser, se fos mes de lonh, o (ms. e) fos en loc que no·l vis. Mas (f. 220v a) el li era prop, es en loc de

[16] Psalm. 71, 14.
[17] Luc. 16, 20.

veser davan la porta. D'autra part, se lo ric hom fos lonh, que·l Laser no·l pogues veser ni sos deliechs ni son erguel ni sos bobans ni sas riquesas, el non agra·n tan de turmen ni tan de temptacio. Mas Dieus, que fa totas obras adorden[ad]as, volc adordenar et adordenet que lo Lazer fos davan la porta del ric, per so que lo vis lo ric, e may totas sas riquesas e sos deliechs e totas sas benanansas, per que so major sa malanansa e sas temptacios, e que fos pueys exercitatz e fos grans son purgatori que s'en anes totz clars e totz netz e purgatz en paradis, apres aquesta vida, e que fos plus dignes de recebre gran gloria, e quar aytant quant so plus grans los trebalhs e las batalhas que Dieus aparelha a sos amix en aquesta vida, aytan plus gloriosa sera la corona en sa gloria. Aysso dis lo propheta David en persona de cascu d'aquels que suefro trebalhs ni malanansas am la gracia de Dieu en aquesta vida ; « secundum (f. 220v b) multitudinem dolorum meorum in corde meo consolationes tue letificabunt animam meam[18] » ; segon la moutesa de mas dolors (vol dire, segon que so grans mas dolors), Senher Dieus, en aquesta vida, so grans las tuas consolatios, que alegraran m'arma en paradis. De l'altra part, per lo contrari, Dieus volc et adordenet que·l ric vi lo Lazer e sas plagas e sos falhimens e ssa paupretat e sa malanansa, en que pogra reseme[r] sos pecatz, en que pogra e degra far misericordia ? De sa porta li tramet Dieus, que[·l] podia reconsiliar de sos pecatz en que pogra e degra far misericordia, e aqui lo presentava Dieus, aqui li aportet lo Lazer tot paradis a vendre, quar dels paures es. E quar en tot aysso lo ric fonc desconoyssens e crusels e issorbatz, tantost li endevenc hun gran comolamen de sas dampnatios, ayssi en la terra e als angiels bos e mals e a fizels e an no-fizels, a tota Sancta Gleya, que per gran raso jutgatz los grans homes del mon que non an pietat van a dampnatio perdurabla.

(f. 221r a) Tornem veser quals era la malanansa e·ls trebals d'aquest Lazer e·l purgatori e la temptatio : aquest Lazer era

[18] Psalm. 93, 19.

malautes e cubertz e cargatz de totas malautias e dezemparatz de totz los membres, e no·s podia ajudar ni avia ajutori. E vesia lo ric sa e alegre e delechos e gras, e ple e fort e poderos, rire en gauh et en solas, don podia lo Lazer molt esser temptatz e torbatz e trebalhatz en son cor del juziri de Dieu, e desia : « Tan so ieu turmentatz que aquel crusel home aia tan gran salut! ». Aysso li era hun gran purgatori. Lo Lazer era nutz e despolatz e pelhos e mal vesut, e vesia lo ric resplandir en diverses vestirs, grans e larx, am penas de gris e de vars e d'altras moltas las pergas plenas de draps, los liechs, las colguas, e las paretz vestidas de tapitz, e d'autres paramens, e·ls banxs e las cesilhas. Et el demorava foras sobres peyras e sobres terra e sobre lo brac, al ven es al gel et a la plueja. Non era negus que de luy merce agues : aysso li era autre purgatori e altra gran temptatio. Lo Lazer non avia (f. 221r b) memoria de pa, tant era mortz de fam, ni negun autre conduch a sson cors non avia, e manjera voluntiers ; e qu'en feyra grans gratias a Dieu s'o pogues aver de las brias de la taula del ric. E negus no lo·n donava, e vesia e sentia las bonas viandas del ric, los pas, los vis, las carns, las raustz, las salsas, e las especias e fruchas e·ls lectuaris e·ls grans aparelhamens del malvat ric pecador, que no·n fora pas dignes. Aysso li era autra temptatio es autre purgatori. Lo Lazer era mespresatz et abominables davan los huelhs dels homes, en tant que negus home non denhava venir davan luy. D'aysso li porto testimoni los cas del ric, que li venian ses tot contrastar lecar las nafras e las plagas e·l brat de las festolas. E vesia lo ric onrar e ssaludar, e ben acompanhat e servit e lausat de tota la gloria del mon. Et aysso li era hun gran purgatori es autra gran temptatio ; non pogra res estimar ni pessar qual mal ni qual trebalh ni qual passio ni turbatio podia (f. 221v a) aver en son cor. Aquest Lazer mendic es entre los mals que portatz avia ; abastava la paubretat que avia e·l fam e·l frech e la nudeza e·ls mals jazers e la mespresansa, e que fos[19] ben sas en sos

[19] MS. *sos*.

membres. E de tot aysso abastero li la menor causa de sas malautias ho la gran anpletat que vesia al ric et en sas viandas. E ni[20] entre tantas gens ni entre tans messatges non hi ac negus merce de luy. Et era aquel turmen ses tot cosselh d'ome del mon el mon.

D'autra part, qui poyria estimar la gran cruzeltat ni la gran iniquitat e la no-merce e la desconoyssensa d'aquest ric, avar e cobe ? Ni honor ni temor de Dieu, ni deute de natura, ni orde ni raso de pietat, ni merce non era en son cor ni en sos huelhs ; sa malesa l'avia yssorbatz. Ayssi ho dis Salamo : « Excequavit eos malicia eorum[21] » ; per sert, la lor malicia los ha yssorbatz. E de qual materia cujas que ho entenda ? Sertanamen aquesta malicia que ayssi yssorba home e·l mena ha tan gran cruseltat que non aia merce ni (f. 221v b) pietat ad autre dezayze[22], ni per malanausa que·l veia. E lauson deliech e plaser que hom fa en son cor dona. Ayssi ho dis lo propheta David : « Prodiit quasi ex adipe iniquitas eorum[23] » ; de gracia e de benestansa en que son nascudas, en que son yssidas las lors iniquitatz e la lor malicia. E quals meravilhas ? Cors que esta ad ayze[24] aver pietat, no sen la malanansa que suferto los autres, quar no sen neguna passio, non per aver d'autrui pietat ni compassio. Ayssi ho dis sanh Paul : « Non potest compati qui non patitur[25] » ; non pot aver compassio d'altre qui en se meseys non sen alcuna passio. Ay, Senher Dieus, e cum son yssorbatz los homes d'aquest mon que enpacho penitencia et abstinencia e dejunis, e no cujon far negun pecat quant dono ayze a lor cors : dels bels vestirs, dels manjars e de pro dormi[r] e de mol jazer e d'autres plazers e de grans solasses en autra forma pot ben passar que pot hom pro beure

[20] MS. *vi*.
[21] Sapientia 2, 21.
[22] MS. *dezayre*.
[23] Psalm. 72, 7.
[24] MS. *ayre*.
[25] Hebraeos 4, 15.

e manjar ho pro vestir ho caussar, sol que non fassa pecat. Es (f. 222r a) entendo pecat grossamen, non pas segon lo regart de Dieu, quar, per sert, non an Dieu davan los huelhs, mas entendo parlar de pecat a la estimacio del mon : aquels grosses pecatz de que hom es defamatz denan los homes : que non fassa luxuria de tolre sa molher a son vesi ho raubaria de tolre ho de panar diner, petitz pecatz. Et aver pietat e compassio e caritat e oracio e abstinentia, non es huey grans pecatz en la estimatio del mon. E per que quar lo Demoni e la amor que an en lor efans et en la carn los ha totz yssorbatz en la savieza de Dieu. Mas Dieus es sobeyras, que ho regarda tot. Ayssi ho dis lo propheta David : « De celo respexit Dominus ; vidit omnes filios hominum ; de preparato habitaculo suo [respexit] super omnes qui habitant terram[26] » ; del cel regarda e ve nostre Senhor Dieus los filhs dels homes de son tabernacle ben apparelhat, so es a dire, de la gloria de sa magestat regarda Dieus sobre totz aquels que habito en la terra. E dis en autre loc la Sancta[27] Scrip (f. 222r b) –tura : « Ubicumque occuli Domini contemplantur bonos et malos[28] » ; en son loc los huelhs de Dieu contemplo los bos e·ls mals. E quar aysso ha pro regardat lo bon Senhor segon sa paciencia, el spera de aver justicia sobres pecadors molt duramen, ha tot determenat e gitat pen' e malanansa. Ayssi cum els an volgut penre en aquest mon tota lor benanansa e non yssoblida pas lo bon Senhor segon misericordia sobres los paures e sobres los agreujatz e sobres los amix, quar per la sua amor son mespresatz e ben adordenatz a far sos mandamens, e gita los de totz los mals del mon, e mena los en sa gloria, que es sobres-grans. Ayssi co fes Dieus an aquest ric et al Lazer : « Factum est ut moreretur Lazarus et portaretur ab angelis in sinu Abraee » fach es que mortz es lo Lazer a la porta del ric, e fo portat per los angels el se de sancte patriarcha Abraam. « Mortuus est autem dives

[26] Psalm. 32, 13-14.
[27] MS. *sua*.
[28] Prov. 15, 3.

et sepultus est in infernum »[29] ; mortz es atressi lo ric, e fonc sebelhitz en yfern ; (f. 222v a) salvatge partimen ac aquest. So son los rix homes d'aquest mon, que aras mespreso e teno greu e greuges los paubres d'aquest mon. Aquest ric ergolhos que hanc no volc aver merce del paure mesqui, so es lo Lazer, domentre que era en sa gran benanansa, e quant fonc els turmens, el lo requiria : per passio el demanda ajutori. Ayssi ho dis en l'avangeli : « Enim, elevans occulos in tormentis[30] » ; et el levet sos huelhs lo ric quant fonc els turmens, e vi Abraam de lonh e·l Lazer en son se, e cridet e dis : « Payre Abraam, aias merce de me ». Entrames al Lazer que·l tramezes lo menre de sos detz refregeratz en aygua, « am que mi refriguias la lengua, quar trop mi turmenta aquesta flamma ». Desus avem ausit que·l Lazer quiria las brias que tombavan de la taula del ric, e negus no l'en donava. Et aras ausem tot lo contrari, que·l ric demanda al Lazer una gota d'aygua am lo sieu det menor per refriguar la lengua el turmen, e no·lh pot aver. Pessa ben destrechamen totz nostres faytz la veritat de (f. 222v b) Dieu, c'anc del ric negus may non valia, quar ren que fezes no volc donar al Lazer. Veias ad aytant gran destrecha lo met Dieus. La justicia de Dieu e·l turmen en yfern, que aquo menhs que hom poyria pessar[31] li fes sofracha, so es una gota d'aygua, quar el no l'a per aver en aquest loc.

Se meravilha Sanch Gregori, que espauset l'avangeli : Cum aquest ric fos en yfern, totz en fuoc et en turmen, dis : « Per [que] fonc plus turmentatz en la lenga que en autres membres, quar non demandava remesi se no an la lengua. Vol dire que sufria major turmen en la lengua ? Respon sanch Gregori que per so gran turmen de la lengua dona Dieus ad entendre tans grans pecatz es davan Dieu, e dignes[32] de turmen la paraula e las trufas e·l solatz e lors

[29] Luc. 16, 22.
[30] Luc. 16, 23.
[31] MS. *passar*.
[32] MS. *dignas*.

orresamens que fan de lor vesis, specialmen aquestas dignas gens en lor taula e sobres lor vianda. Am gran temor devem totz nos que em paures e rix, ausir so que respon lo sanch payre Abraam, disen en aquesta (f. 223r a) forma : « Filii, recordare quia recepisti bona in vita tua, et Lazarus similiter mala[33] » ; filhs, recorda te que tu as resceuputz tos bes e tota ta benenansa en ta vida, e lo Lazer ha resceuput totz los mals e ssua malanansa en el mon. « Vero, autem consolabitur, tu, vero, cruciaris[34] » ; aras Lazarus es en sa gran consolatio, e tu as perdutz los deliechs, e seras turmentatz, et lialmen. En aquo dis lo sanh payre Abraam a luy que sos bes avia receuputz. Dona ad entendre que lo ric avia fach alcus bes en aquesta vida de que era ya grasitz, e del Lazer atressi alcus pecatz es alcus defalhimens de que era purgatz[35] els trebalhs es en las malanansas que avia portadas en aquesta vida. A penas es homs, per bos que sia en aquesta vida, que non aia alcus defalhimens et alcus pecatz de que fa mestier que sia purgatz, et a penas es hom tan mals que non fassa alcun be de que Dieus lo vol regazerdonar[36], quar segon que dis sanh Augusti : (f. 223r b) « Nullum bonum irremuneratum vel nullum malum inpunitum »[37] ; no·s fa negun be que [no] sia remuneratz, e no·s fa negun mal que no sia punitz. Tot ho balansa Dieus e tot ho peza els bos e·ls mals, e quant los bes so grans e plasens davan Dieu, e·ls mals so petitz e·ls purga nostre Senhor, los mals per los trebalhs d'aquesta vida. E per los bes dona gloria de paradis eternalment, per que dis sanh Gregori que non pot Dieus major senhal mostrar d'amor a son pecador, se salvar lo vol, quant li dona trebalhs an paciencia en aquesta vida. E per lo contrari

[33] Luc. 16, 25.
[34] Luc. 16, 25.
[35] MS. *paguatz*.
[36] MS. *regardozenar*.
[37] Une *auctoritas* ; cf. Peter Lombard *PL* 191 : 1341, 186 : 1495 et 211 : 970, 1050. Pour sa source dans les sermons d'Augustin, voir *PL* 40 : 1315, 1321.

que quan los mals so grans e los bes son petitz, so es a dir quant hom sec mais[38] lo plaser del cors e sa voluntat e ssa honor e los bobans del segle que la honor ni·l plaser de Dieu, e·ls dos que fa els non son ponh petitz, negus bes non es gran davan los huelhs de Dieu, se no so fo purgamen per la soa amor ; e sso nos fa per pecat. E per lo contrari ne (f. 223v a) –gus bes non es ponhs quant se fa puramen[39] per l'amor de Dieu, et am gran amor ses pecatz. Los petitz bes que fan, los enten Dieus gasardonar en so que lor autria e lor suefre lors bes e lors prosperitatz del mon que esvolopo, es en que si deliecho. E per los pecat[z], que son grans, dona lor dolor d'ifern. Et en aysso que dis lo sanh payre Abraam que lo ric avia alcus bes que Dieus lo entendia aver gasardonat en las prosperitatz d'aquest mon que avia receupudas. Quar dels bos d'aquest segle que Dieus li avia donatz, avia mal usatz, e los avia despendutz a sos plasers e en sos deliechs es a si gloria, may non pas el plaser ni a la honor e Jesu Christ. E s'en era fachs ergolhos e may crusels, e ses pietat e ses compassio e ses misericordia, e per so, a la mort, perdet totz sos bes e totas las bonas delectatios. E cresquet de grans manieras am grans defalhimens et en tota malanansa, en so que dis pueys Abraam que lo Lazer ha receuputz sos mals, (f. 223v b) nos dona ad entendre que·l Lazer avia d'alcus pecatz es altres defalhimens don s'era purgatz el soc de pauretat, mas en la forma dels trebalhs d'aquest mon.

Fort petit deu far de ganh la prosperitat d'aquest mon ad home que vieu de veritat e de vera conoyssensa de Dieu. Ayssi ho ensenha lo propheta David disen : « Noli emulari in eo qui prosperatur in via sua in homine faciente iniusticias[40] » ; no·t fassa ganh ni enveja home que aia la prosperitat d'aquesta vida ni homme que fassa ingienh ad alcu. « Et adhuc pusillum et non erit peccator et querens

[38] MS. *mal*.
[39] MS. *purgamen*.
[40] Psalm. 36, 7.

locum eius et non inveniet[41] » ; hun pauc de temps passara e non sera lo pecador en sa benanansa ; e puey non trobara qui tengua son cor de totz aquels de son linatge ni de sa semensa ni de sa molher. Tot ho destermena Dieus et enayssi amenassa Dieus per lo propheta David : « Semen impiorum peribit[42] » ; la semensa d'aquels que non an pietat perira. Et en autre loc : « Tanquam fenum velociter arescent et quemadmodum olera erbarum (f. 224r a) cito descident »[43] ; ayssi cum fa lo fe tantost quant es talhatz secara, ayssi coma fan las fuelhas de las erbas que tot si rompo e·s mortizisso, ayssi tot s'avolis. Totz sels que volo benanansa d'aquest mon, d'autra part, no·s deu hom desesperar de la paura gen ni non deu hom mespresar los paupres se tot los ve hom en alcus pecatz et en alcus defalhimens, que tot hom purga la malanansa e·l trebalh que Dieus lor dona en lo segle. Ayssi ho dis lo propheta David : « Et factus [est] Dominus refugium pauperi adiutor in oportunitatibus, in tribulatione[44] » ; nostre Senher se fa accoselhayre de la paupra gen ; el es adjutori ad paupres en lors necessitatz, quar lor fa gran mestier, et en lors grans tribulatios. Quant nos ausem la gran destreyssa del juziri de Dieu, gran temor devem aver[45] sobre nos meteysses. Nos que avem ganre de pecatz fachs e Dieus no·n[s] punitz en aquesta puta vida, mas el nos fa ganre de benanansas. Nostra gran paor deu esser que no·s vuelha (f. 224r b) ayssi gazardonar[46].

Sobre aquesta paraula que dis Abram que « gran spasi ha entre·ls mals e·ls bos, que non podo passar dals us als altres », don dis sanh Gregori que los dampnatz veyran los salvatz en paradis, et aquels que son en paradis, los dampnatz en yfern tro al juziri, e pueys non plus. En aysso es plus grans la gloria de paradis quant

[41] Psalm. 36, 10.
[42] Psalm. 36, 28.
[43] Psalm. 36, 2.
[44] Psalm. 9, 10.
[45] MS. *amors*.
[46] MS. *gazordenar*.

veso los grans turmens e la destrecha dampnatio de que Dieus los a deslieuratz per sa misericordia. E pel contrari, los dampnatz en yfern veyran plus gran turmen quant veso la gran gloria que pogro aver gasanhada, e que l'an perduda per tan gran vileza coma es pecat.

Cant vi lo ric dezesperar de se meseys que no podia trobar remedi ni merce davan Dieu, lo ric comenset a pregar Dieu per sos .v. frayres, que era[n] remasutz en aquest mon, e dis : « Rogo te, Pater, ut mitas eum in domum patris mei : habeo quinque fratres ut testetur illis ne et ipsi veniant in hunc locum turmentorum[47] » ; prec ti, doncas, payre Abram, (f. 224v a) que trametas lo Lazer en la mayo de mon payre, que hy ay .v. frayres, que ieu los amoneste que els non vengo en aquest loc de tormens en que ieu so. En aquesta paraula pot hom conoysser que los dampnatz en yfern cridaran en ganre de loxs los lors tormens e clamaran merce ad aquels paures que auran greujatz e menespresatz, e·ls pregaran que lor fasson ajutori, e membrara lor be que hanc els non volgro aver merce ni pietat en aquest segle quant els demandavo en lors necesitatz es en lors grans miserias Et en aysso que lo ric pregava lo Lazer que vengues amonestar sos frayres, pot hom conoysser que los dampnatz an remembransa d'aquest segle e d'aquels que auran carnalmen amatz, d'aquels remano heretiers de lors pecatz e de lors malesas, e sabo be que totz devo venir pudir es ardre en yfern, per que se van trop plus grans (f. 224v b) los turmens. Sententia de Dieu es que, quant hun mal hom o una mala femena aura mes en via de pecat sos filhs ho sas filhas ho sos parens ho sas maynadas ho sos vesis ho altras gens per son mal yssimple ho per sa mala doctrina ho per son aver mal gasanhat, de que los layssa heretiers, ja sa pena ni sos turmens no seran termenatz[48] en yfern tro al darier pecat que faran, ni sos heretiers tro a la fi del mon. E per cascun pecat que sera per occasio de luy, creysseria de turmens. E totz aquels que si

[47] Luc. 16, 27-28.
[48] MS. *remuneratz*.

dampnaran per la via en que el los aura mes, e descendran ardre e pudir sobre luy en yfern, e lo maldiran e·l turmen[taran] tan coma Dieus sera Dieus. En aquest evangeli nos mostra Dieus, per yssimple d'aquest malvat ric, ad entendre tot aysso claramen, quar aquest ric non hac pietat en aquest segle ni desirier de paradis, ni per se ni per autre, aytan pauc l'ave en yfern, ni autra amor ni (f. 225r a) autra pietat no li movia que sos frayres si salvesso, mas aquesta paor ; que sabia be que per la via que lor avia mostrada si devian dampnar, e que per els e per lors pecatz devian creysser sos turmens.

Tot lo contrari sera en paradis d'aquels que Dieus avia elegitz a ssa gloria. Tot hom e tota femena que per son bon yssimple e per bona doctrina ho per sa bona vida ho per sas almornas ho per sos beneficis, aura mes tota autra persona en via de salut, o aura engenrat en ela sperit de vida, lo conoyssera per bel filh o per bela filha en paradis. E totz los bes que si faran seran acreyssemen de sa gloria, tant quant Dieus sera Dieus. Trob sera plus profiecha la gloria dels amix de Dieu en paradis, e las gratias e las grans lausors que faran tostemps a Dieu quant veyran los turmens. Adonc veyran de quals turmens los ha Dieus gitatz, e ss'es vengatz en la justicia que fa dels mals homes que lo lausaran, (f. 225r b) grevatz e mespresatz e cofondutz e martiriziat[z] en aquesta vida, e sobre tot que se veyran glorificatz en tan gran bona usansa e benanansa. E per lo contrari, trop plus grans seran los tormens e las penas dels dampnatz en yfern, quant veyran la gran gloria d'aquels que els avian grevatz e mespresatz e los tenian per fols e per vilhs e per dezesperatz de Dieu. Et adonc els los veyran entre los filhs de Dieu, e sseran jutges e senhors de lor, e los covenra a pregar e suplicar aquels a cuy non volgro aver merce en aquesta vida, coma es lo ric al Lazer. E sobre tot que se veyran turmentatz en penas eternals e orriblas per tans de viels plasers e per la falsa vida d'aquest mon. D'aysso pausa grans yssemple sanh Jeronime en la vida dels sanhs payres, e sanh Gregori dis que lo pengeyre fa sostre de la color negra en sas penchuras, per so que las blancas colors en melhors colors

resplendiscan mielhs en la emagena. Aytan be es mager gloria (f. 225v a) e plus resplendens, la gloria dels amix de Dieu, quant veso en yfern en lo sostre la gran justicia de Dieu, lo qual fa de sos enemics. En aquest loc dis sanch Gregori : « Es tot quant si fa per tot lo mon en totas creaturas, los salvatz en paradis o[49] veson tot, [car] comunamen [v]e[son] Dieus, en que resplando totas causas ».

Siec si apres en aquest evangeli, disen : « Respondit Abraam : Habent Moyses et prophetas (ms. prophete) ; audiant (ms. audient) illos[50] » ; dis que quant lo ric demandet e preguet ad Abraam que tramezes lo Lazer e sos frayres, adonc respondet Abraam : No, filhs, tos frayres an la ley de Moysen, e·ls .x. comandamens e·ls prophetas e·ls predicadors e totz los testimonis de la ley de Moyses e la Sancta Scriptura. Quar lo marrit mesqui dolen avia mespresat la paraula de Dieu per la amor del mon, pessava soven e ssabia que·ls sieus frayres eran noyritz en la amor del mon, per que los mespresavan aytan be. E per aysso respondet lo ric : « Non pater mi, sed si quis[51] ex mortuis resurrexerit (f. 225v b) credent ei[52] » ; bon payre mieu, mas se qualsacom dels mortz ressucitava a luy creyrian. Ayssi podon [auzir] tan dura sentencia contra[53] los homes enrabiatz del mon que per la amor del mon mespreso la vida e la doctrina e·l cosselh de Jesu Christ. Respondet Abraam : « Si Moysen et prophetas[54] non audierint, neque si quidam[55] ex mortuis resurrexerit, credent ei[56] » ; se non auso Moysen e los prophetas, se negus dels

[49] MS. *e*.
[50] Luc. 16, 29.
[51] MS. *quid*.
[52] Luc. 16, 30, 31.
[53] MS. ces quatre mots se retrouvent apres “Jesu Christ”, et le dernier, par erreur, est *coma*.
[54] MS. *prophete*.
[55] MS. *quidem*.
[56] Luc. 16, 31.

prophetas ressucitavo, aytan pauc los creyrian. Vol dire aysso[57] la paraula del evangeli : qui non complis lo menor mandamen, aytan pauc complira los majors mandamens, qui los li mostra. Jesu Christ es aquel mort ressucita[t] de mort, [e] es vengut el mon. El a donatz los majors mandamens. Trob so menors e de menhs de perfectio los .x. comandamens de la ley de Moysen que la ley ni·lhs cosselhs de Jesu Christ, que es ressucitatz de mort. La ley de Moysen comanda que hom done lo deme de tot so que ha en aquest mon e de sos bes totz. E la ley de Jesu Christ e·ls cosselhs volo e comando que hom mesprese tot quant ha en (f. 226r a) aquest mon, e que non hi meta son cor, mas fassa almornas a la paura gen e e o despenda tot al plaser e al servisi de Dieu, Jesu Christ. La ley de Moysen deveda e punis los pecatz carnals que son deforas en obra. Mas la ley de Jesu Christ condampna totz los mals pessamens e malas cobezesas dedins en l'arma o el cors[58]. E qui [no] vol gardar aquetz petitz mandamens, menhs volra[59] gardar los cosselhs e·ls mandamens de Jesu Christ, que so de plus alta perfectio. E per aysso es drecha sententia de Dieu que los amix del mon sian yssorbatz de vera conoyssensa en la via de Dieu. Et aysso es ben manifest e be clar que els non so verayamen en la fe de Jesu Christ, quar menespreso sa[60] doctrina e sos cosselhs e sas paraulas. Negus hom non ven creyre ni cossentir en aquo que mespresa.

Et ausit avem lo Lazer en repaus es en gloria, e·l malvat ric en penas e turmens en yfern. Fermamen e saviamen devem aras procurar que siam amix dels paures, quar els seran preguadors e avocatz per nos e per nostres pecatz al Jorn del Jutgamen denan Jesu Christ. Mots Lazers (f. 226r b) poyriam aras veser que ja son davan nostras portas. E penrian voluntiers, e gran mestier que lor es, de

[57] MS. *aysso que*.
[58] Zorzi : *cor*.
[59] MS. *volia*.
[60] MS. *la*.

nostre releu, e d'aquo que nos sobra quant nos em sadolatz. Lo Sancte Evangeli de Dieu nos mostra acomplir las obras de misericordia e de pietat. Aras es lo temps que, se querem lo Lazer, lo podem trobar. E sse no·l querem, el si presenta tot dia davan nostres huelhs, volham ho no. Enportunamen si presento los paures, los quals seran adonxs nostres amix e avocatz. Es els preguo nos aras am gran abstinentia ; e per sert degram los nos mielh pregar de so que els no preguo, se nos cresem l'avangeli de Dieu, que dig que aquels que aras nos preguo seran nostres avocatz e nostres jutges. Obriscam doncas los huelhs de l'arma, e no volham pendre lo temps en que podem trobar misericordia, e no ssiam negligens de penre los remesis de nostra salut que·ls paures nos presento. Savi es qui·s pesa d'esquivar lo tormen enans que venha sobres se. Quant nos vesem las creaturas dels paures, fachas (f. 226c) a la semblansa e a la emagena de Dieu, en gran caytivier et am gran sostenemen de fam e de frech, e de nudesa e de tota pauretat e de tota misericordia, no los devem pas mespresar ni despechar, ni si conoyssiam que fosso en alcus defalhimens, devem lor ho dire e mostrar per la reverencia de Dieu. Amen.

Peter T. Ricketts
Université de Birmingham

UN FRAGMENT DU *SENECA* OCCITAN SERVANT DE COUVERTURE

Ce fragment a servi de couverture à un livre de comptes du XVI^{e} siècle, qui est en dépôt dans la bibliothèque de la Société Archéologique de Lavaur (Tarn), sous la cote [série II – 1/18-3], et je suis reconnaissant aux Amis du Musée du Pays Vaurais de m'avoir accordé la permission de publier ce texte, et à François Pic de m'en avoir averti.

Nous connaissons parmi les *Dits* de Sénèque, trois versions, qui se trouvent dans les mss. suivants :

version *V* : ms. Vatican, Chigi., C. V. 151, ff. 46r – 65v, publié par G.-B. Festa, *Annales du Midi* 18 (1906), pp. 297-325 – XIV^{e} s. Provence ;
version *P* : ms. Paris, Arsenal 8315, ff. 11r – 18 r, publié par K. Bartsch, *Denkmäler der provenzalischen Litteratur* (Amsterdam : Rodopi, 1966, version anastatique de 1856, Stuttgart), pp. 192-215 – XIV^{e} s., vers Narbonne ;
version *M* : ms. 3805, publié par Sandro Orlando, *Un'Altra Testimonianza del* « *Seneca* » *Provenzale*. Torino, Edizioni dell'Orso, 1984 – XIV^{e} s., Quercy.

Finalement, Alfonso D'Agostino (1984) publie une édition critique qui utilise les trois mss. et ajoute les détails des trois couplets retrouvés dans les *Leys d'amors* et les correspondances des *Mettra Ceneche* (BORGHI CEDRINI 1981).

Je dois à Michel Roudet (des Amis du Musée) la description suivante :

> Il s'agit d'un petit carnet de papier contenant des comptes de la métairie de St-Estephe appartenant à l'Œuvre du Purgatoire de l'église St-Etienne de Cuq les Vielmur. La plupart des comptes sont datés de 1521 à 1567, encore qu'un feuillet du milieu du carnet est de 1788. Ces textes ont été transcrits, et ils sont disponibles aux

Archives. Les feuillets, qui ne sont pas numérotés, sont plus grands que la couverture : hauteur 145 mm / largeur 115 mm, et ouvert 210 mm. La couverture compte quatre pages de contenu, deux feuillets (recto et verso), dimensions : hauteur 135 mm / largeur entre 103 et 105 mm, et ouvert 208 mm.

Ce fragment, qui est certainement du XIV[e] siècle, contient les vv. 44-85 et 166-211 selon la numérotation suivie par D'Agostino. Les vers représentés sont si petits en nombre qu'il n'est pas possible d'arriver à des conclusions sur les rapports avec les autres mss. Cependant, l'absence des vv. 191-194 suggère un lien avec *P*.

Il convient de donner à ce fragment le sigle *l*.

Texte

Recto

....
si vols esser el mon onratz,
e dona a ton cors poder
al sen, qu'el te fara valer :
ama lo sobre totz amix
car per lu esdevenra rix.
Am lo fol no t'acompanhar
si no·t vols am lu degolar,
car sec vias des la brec
e sendiers tortz e de mal pec.
Tot cant fols fai es malvestatz,
sos noms es per tot desfamatz.
Siec lo fol si de sos mestiers
desiras esser parsoniers.
Aparelha te cum en te
trobe hom vertat e merse.
Tot can faras fai Dieu temen
e membre·t de la mort soen.
Fihls, ton corage garda fort,

d’aqui auras vida e mort.
De malvasa femna te gara
que la sua amors [es] mot amara :

Verso

gasta lo cors, merma l’aver
e fa tot ome decaser,
e las fasendas d’ome tol,
entre·ls bos lo fa semblar fol.
Dieu tol e·ls amix e·l corage,
e ja pus no·i queras dampnage.
Non dar al estranh ta onor,
ni·l fassas sobre tu senhor.
Trop vuelhas mais tener que quere
e donar que merces referre.
Tot jorn cai lo fols e sos latz
es am sas obras es liatz.
De fol ome fai enemic
qui·l castia de son destric.
Lialtat deliura los mals pas
e mala fes torna·ls atras.
Pobles ses go[v]ern vai maren
e fai foudat en loc de sen.
Qui mespresa son bo amic
can li a obs e son gran destric
es lo bastos poiritz que franh

Recto

que no sabs que t’aportara.
No·t vuelhas lausar, mais fai be
quar aquel te lauzara be.
Al sadol es bresca amara,
e famolens de re no·s gara.
Ses encausar fug le colpables,

el bos esta ferms e durables.
Qui l'efan laisa a sson vol,
pueis, can es grans, vai a son dol.
Ergolhosir fai so sirven
qui·l te delisiozamen.
Femna beveiritz no mantenh
de malva[sta]t ni d'avol genh.
Savis de sas vias es dueitz
e·l fols no·i ve pus que de nueitz.
Escarns es qui de sas tenesos
lausa ad ome nualhos.
Cascuna causa a son tems
e tot passa, mais non essems.
De tos faitz cossira a la fi
e de ta vida atressi.

Verso

So que a tostemps vols establir
deus loncs temps veire e causir.
Sel que non a sen non es als
mas a bestias es engals.
Escarns es qui son argen
non usa es autre·l despen.
Can poiras fai be de ta ma
que lai on vas no·t laisara.
Nuhl om no sap ont es sos fatz
mas can se gara es esliatz.
Fols om essec ades foudat
per que non deu esser privat.
De jove senhor joves faitz,
sel que non a tort es desfaitz.
Le nualhos va decasen
et en sa maiso plou soen.
Fils, membre·t quan t'anara be
del temps tenebros que sa ve.

Poz om mor, no·i pos razo
mas de resebre gazardo.
Desliura te am poder …

Variantes et rapports avec les mss. principaux

73, *tener*] *LMV* ; 74, *donar*] *LM* ; 80, *torna·ls*] *V* ; 84, *li a*] *M* ; 167, *lausar*] *l* iausar ; 168, *quar aquel*] *M* ; 171, *encausar*] *MV* ; 175, *so*] *M* ; 176, *delisiozamen*] *V* ; 177, *no mantenh*] *M* ; 178, *genh*] *M* ; 181, *escarns es*] *V* ; 182, *nualhos*] leçon indépendante ; 190, *mas*] *V* ; 191-194 manquent aussi à *P*, et se trouvent plus loin aux vv. 791-794 ; 197 suit *MV* ; 202, *non deu*] *V* ; 208, *temps tenebros*] *M*.

Bibliographie

Borghi Cedrini 1981, Luciana, *Cultura 'provenzale' e cultura 'valdese' nei* Mettra Ceneche *("Versi di Seneca")*. Torino : Giappichelli.

D'Agostino 1984, Alfonso, *Le Savi, testo paremiologico in antico provenzale*. Roma : Bulzoni.

Peter T. Ricketts
Université de Birmingham

L'ALTRA FACCIA DEL *TROBAR* NEI SIRVENTESI DI GARIN D'APCHIER E DI TORCAFOL

1. Sono passati più di tre lustri da quando F. Latella ha dato alle stampe[1] la prima vera edizione critica dei sirventesi di Garin d'Apchier e di Torcafol[2]. Un'edizione meritoria per aver conferito persuasivo assestamento ad un insieme di testi in più punti contorti e frammentati, per aver schiarito un quadro attributivo a tratti perturbato nelle deposizioni manoscritte, per aver finalmente messo a fuoco la figura storica e sociale dei due rimatori e precisato l'ambito geoculturale in cui operarono, per aver sbrogliato la rete dei rapporti fra loro intercorsi e aver correttamente registrato l'incidenza sui loro componimenti di vicende personali e accadimenti locali. Eppure, è mia impressione che sul piano della decifrazione, dell'esegesi, della valutazione in prospettiva letteraria e ricezionale delle liriche rimaste ci sia ancora spazio di intervento con più adeguati strumenti di analisi e più idonei parametri di giudizio. Ad una cifra stilistica fondata sulla strategia dell'ambiguità, della trasposizione burlesca, della 'mobilità' del messaggio, ad una scrittura poetica e linguistica costellata di trabocchetti costituiti da segni con significati duplici o addirittura plurimi, da battute ironiche e allusive, da giochi di parole, da coniazioni metaforiche di impianto e sapore giullaresco, finalizzata e funzionalizzata più che alla comunicazione al divertimento, alla giovialità festevole, al desiderio di sorprendere, di esaltare le potenzialità semiche del

---

[1] F. Latella, *I sirventesi di Garin d'Apchier e di Torcafol*, Modena 1994.

[2] Le due precedenti edizioni ottocentesche, a cura rispettivamente di C.Appel, "Poésies provençales inédites tirées des manuscrits d'Italie", *Revue des Langues Romanes*, 34 (1890), pp.13-30 e di F. Witthoeft, *Sirventes Jonglaresc,* Marburg 1891, pp.55-65, denunziano già a prima vista gravi manchevolezze, in gran parte dovute all'intento essenzialmente antologico e alla fretta con cui sono state realizzate.

lessico adoperato, non s'attaglia certo un'interpretazione letterale e senza malizia, una lettura attenta solo ai dati di superficie e disinteressata a scoprire la possibile compresenza di sensi diversi nello stesso sistema testuale. Specialmente di fronte ad artefatti che rivelano una flagrante e incontestabile strutturazione retorica, un evidente carattere ludico, una continua ricerca di modi di dire opachi ed equivoci, è lecito sospettare l'esistenza di un discorso volutamente anfibologico, programmaticamente dispiegato su versanti distinti e contrapposti, di meccanismi locutivi mascherati e coperti, di un « texte au second degré »[3], e si impone un supplementare sforzo di applicazione teso ad afferrare i metodi e le procedure di ammiccamento degli autori, le interconnessioni e le interferenze dei registri adottati, i percorsi segreti dell'insistito moto oscillatorio tra il *dire* e il *faire entendre*.

Ricordando poi che i componimenti trobadorici non sono mai vergini e che, in particolare, gli scambi di sirventesi altro non sono che delle tenzoni, delle giostre verbali per esibire il proprio talento nel *trobar*, nella *gaya sciensa* linguistica, dei canti spesso derisori nei quali è di regola la « doppiezza », la *mimesis*, la distorsione e/o il rovesciamento delle formule tradizionali (e nei quali costituisce elemento essenziale l'attitudine di spirito furbesca sia da parte dei produttori sia dei fruitori dell'oggetto espressivo), e tenendo altresì in conto che « the more a given society is codified by means of more or less paradigmatic patterns or structures, the more probable it seems that a more or less explicit countercode or counterculture is developed »[4], che « la parola poetica nel medioevo non ebbe mai una sola dimensione »[5] e che « l'univocité, loin d'incarner un idéal de clarté, représentait

[3] Giusta la definizione di G. Genette, *Palimpsestes. La littérature au seconde degré*, Paris 1982, p.13 ss.

[4] U. Malm, Dolssor Conina. *Lust, the Bawdy, and Obscenity in Medieval Occitan and Galician-Portuguese Troubadour Poetry and Latin Secular Love Song*, Uppsala 2001, p.49.

[5] L. Lazzerini, "Un'ipotesi sul dittico dell'Estornel (con alcune osservazioni in merito a una nuova edizione di Marcabru)", *Studi Mediolatini e Volgari*, XLVI(2000), p.152.

une sorte d'offense à la richesse du monde »[6], si manifesta forse non troppo azzardato tentare una decodifica degli intriganti testi lasciati da Garin d'Apchier e da Torcafol con chiave più affilata, supponendo, sulla scia di quanto pionieristicamente indicato e sperimentato a proposito della poesia italiana del Duecento da S. Buzzetti Gallarati[7], una costruzione discorsiva a più livelli, in cui « è proprio il secondo senso che detta la scelta del soggetto e fa da sostegno al senso letterale »[8] e in cui tutto quanto enunciato si mostra potenzialmente a doppia faccia e si proietta in un gioco carnevalesco concepito e portato avanti secondo un'ottica maschile e maschilista. E dal momento che una buona parte della produzione dei due trovatori gevaudanesi ci è giunta – come si è accennato – in uno stato frammentario, denunzia chiaramente una condizione di grave precarietà e pone obiettivi impedimenti nel recupero e nell'appercezione di un significato pieno e soddisfacente, è sembrato opportuno partire proprio dai « sirventesi in miniatura », dagli anelli più deboli e offuscati della

---

[6] B. Roy, *Une culture de l'équivoque*, Montréal 1992, p.10.

[7] Della quale si vedano almeno: "Sull'organizzazione del discorso comico nella produzione giocosa di "Rustico Filippi", *Medioevo Romanzo*, IX(1984), pp.189-215; "Alle origini di un linguaggio: la poesia satirica di Rustico Filippi" (I), *Medioevo Romanzo*, XXIV(2000), pp.346-84; "Alle origini di un linguaggio: la poesia satirica di Rustico Filippi" (II), *Medioevo Romanzo*, XXV(2001), pp.82-113; "Rustico 'comico' in Va (ms. Vaticano latino 4823)", *Rivista di Studi Testuali*, III(2001), pp.63-95; "Iacopo da Lèona, "Segnori, udite strano malificio": per una restituzione del senso", in *La parola al testo. Scritti per Bice Mortara Garavelli*, a c. di G.L. Beccaria – C. Marello, Alessandria 2002, II, pp.745-62 ; Rustico Filippi, *Sonetti satirici e giocosi*, Roma 2005; "Onomastica equivoca nei sonetti satirici di Rustico Filippi", in *Cecco Angiolieri e la poesia satirica medievale*. Atti del Convegno Internazionale (Siena, 26-27 settembre 2002), Firenze 2005, pp.51-75; Rustico Filippi, *Sonetti amorosi e tenzone*, Roma 2009.

[8] Ch. S. Singleton, *Nuovi canti carnascialeschi del Rinascimento,* Modena 1940, p.11.

catena rimica superstite nel tentativo di restituire ai dismembrati pezzi dialogici pervenuti maggiore pregnanza mediante il ricorso a categorie interpretative disinibite e affrancate dalle remore di una critica letteraria fin troppo restia a prendere in considerazione le testimonianze di portata a volte licenziosa e lubrica e gli scarti dalle norme auliche e dalle espressioni 'alte'.

2. Sotto il vetrino dall'analisi micrografica si stende per primo il frammento in rima di sette versi che F. Latella ha pubblicato alla fine della sua raccolta e che pure nella deposizione dell'unico manoscritto relatore, **D**[a], chiude la serie dei componimenti attribuiti a Garin. Conviene riportare nella sua interezza il lacerto sopravanzato, manifesto spezzone di un organismo lirico all'origine più ampio e articolato :

Mals albergiers dinarada de fen
No vendet anc mielz qe el a vendut
La verchiera e de l'autre gran ren ;
Mas e mal luoc li faill, si Dieus m'aiut.
Viell, enoios, rebussat Comunal,
Mon oliver vert e foillat brancut
Cossi m'ausses anc retraire per mal?[9]

[9] Le estrapolazioni dai sirventesi di Garin d'Apchier e di Torcafol sono fondate (qui e altrove) sul testo critico allestito da F. Latella nell'edizione citata nella nota 1. Per dovere d'informazione si segnala che la produzione dei due trovatori gevaudanesi è stata in più occasioni oggetto di osservazione e riflessione da parte di C. Leglu, "A Reading of Troubadour Insult Songs: the *Comunals* Cycle", *Reading Medieval Studies*, XXII(1996), pp.63-83; "Defamation in the Troubadour *Sirventes*: Legislation and Lyric Poetry", *Medium Aevum*, LXVI(1997), pp.28-41; "La diffamation dans la poésie satirique des troubadours", in *Toulouse à la croisée des cultures.* Actes du V[e] Congrès international de l'Association Internationale d'Études Occitanes (Toulouse, 19-24 août 1996), Pau 1998, pp.269-274; non si può tuttavia fare a meno di rilevare che i risultati sul piano critico sono marcati da singolare stravaganza e risentono di una difettosa comprensione della lingua dei testi.

L'accenno all'ulivo nel penultimo decasillabo ha provocato un certo imbarazzo all'editrice che, dopo aver tradotto i due ultimi versi : « il mio ulivo verde con rami frondosi come avete osato definirmelo malfatto? », ha osservato in nota : « probabile appare l'esistenza di un 'precedente' poetico (purtroppo perduto) in cui il contendente di GarApch ne disprezzava (o ironizzava su) le proprietà e le colture arboree »[10].

La Latella ha tralasciato di considerare la collocazione centrale occupata dalla fisicità corporea nell'immaginario dell'uomo medievale e soprattutto nella letteratura di vituperio e non ha tenuto presente che « le moyen âge a poussé aux limites du possible les jeux du langage et poètes et jongleurs de langue d'oïl ou d'oc ont plié celui-ci aux plus étranges exigences »[11]. Di fatto quei grandi *magistri ludi litterarii* che erano i trovatori provavano gusto a invadere inverecondamente il campo semico dell'osceno, a violare l'interdizione senza formalmente infrangerla, a ricorrere a ingegnosi sostituti eufemistici d'attinenza edeologica dotati di valenze sessuali e dissacratorie, a termini 'figurati', 'travestiti', metonimici, che suggerivano il senso senza indicarlo esplicitamente. In particolare gli apparati genitali femminili e maschili si rivelano oggetto d'una sfrenata fantasia denominativa traente non di rado linfa da un precedente e ben assestato vocabolario erotico-burlesco di radici popolari formicolante di realtà 'materiali', di imprestiti allusivi e ammiccanti, di parole pure e discrete investite di sensi scabrosi, capaci di sconvolgere l'orizzonte d'attesa dei destinatari, di trascinare gli ascoltatori « nel gioco ambiguo della complicità, di stimolare in loro l'eccitazione, la meraviglia, l'ilarità cameratesca »[12].

Sin dai tempi più antichi tre alberi, la vite, l'ulivo, il fico, hanno rappresentato in modo speciale la civiltà mediterranea e sul piano

---

[10] Latella, *I sirventesi* cit., p.246.

[11] J. Toscan, *Le carnaval du langage. Le lexique érotique des poètes de l'équivoque de Burchiello à Marino*, Lille1981, p.60.

[12] V. Boggione – G. Casalegno, *Dizionario storico del lessico erotico italiano*, Milano 1996, p.IX.

bio-antropologico l'energia e la gioia di vivere. All'ulivo i Greci attribuivano un'origine divina e la pianta, sacra ad Atena, era circonfusa d'un significato simbolico, esprimendo le età della vita coi suoi cangianti colori : verde, emblema della giovinezza e della freschezza, nero, figurazione della senilità e dell'avvizzimento. Ad ogni neonato di sesso maschile si soleva far dono di un ramoscello d'ulivo che veniva appeso alla porta della casa e gli anziani scelti come tallofori partecipavano alle feste panatenee portando frascami d'ulivo, mentre i vincitori delle prove atletiche ricevevano una corona d'ulivo. Sotto l'impero romano si estese e codificò l'impiego metaforico di alcune piante, che assunsero nella convenzione sociolinguistica valenza fallica per la somiglianza con la sinfisi pubica e spesso in conseguenza del senso attribuito ai frutti prodotti : si stabilì una correlazione stretta tra i fluidi oleosi e i succhi organici trasmettitori di salute fisica e potenza generativa e l'oliva divenne sineddoche di umori vitali. Vastissimo è il repertorio documentario attestante l'uso metonimico dell'ulivo, consaputamente albero dal legno duro, per alludere al membro virile, dell'oliva per indicare il glande, dell'olio per adombrare le secrezioni del pene. Le metafore botaniche si mantennero e anzi proliferarono nelle lingue e nelle letterature romanze del medioevo e, come ha scritto J.N. Adams, « in the appropriate context the object might be interpreted as sexually significant, without the word for the object being formally equated with the word for 'penis' »[13].

Che Garin d'Apchier abbia fatto ricorso nel passo che ci interessa ad un'usanza metonimica ben radicata è provato dalla non casuale, insistita, aggettivazione che accompagna il sostantivo sottolineandone le qualità (*vert* in accezione che travalica la significazione cromatica letterale ed invade piuttosto l'area concettuale del vigore, della floridezza, dell'attivismo sessuale ; *foillat* in senso equivoco e furbesco, imparentato a *foilla* notorio sostituto di *scrotum* ; *brancut* evocatore in costrutto osceno della peluria del pube), e soprattutto dal rapporto

[13] J. N. Adams, *The Latin Sexual Vocabulary*, London 1982, p.26.

oppositivo con l'immediatamente precedente tripla qualificazione di Comunal : *viell, enoios, rebussat*.

Per una società, quale quella cortese, imperniata sul mito della bellezza, della prestanza fisica, della gagliardia, della « gioventù », la vecchiaia, la decrepitezza, il debosciamento senile, costituivano connotati negativi, ripugnanti e ridicoli, stadi esistenziali agli antipodi rispetto all'erotismo. I vecchi erano ritenuti non più capaci di godere i piaceri della vita, privi dei requisiti indispensabili per il successo in campo sessuale, prede di quella « faiblesse », di quell'« impuissance », di quella « dévirilisation »[14] che una cultura impastata dell'idea dell'azione e della volontà di potenza non poteva che disdegnare e schernire. Lo schizzo gerontico dell'avversario fornito da Garin con tratti propri della lirica *escarninha* (e tra parentesi si ricorda che nel gergo allusivo 'vecchio' stava anche per 'sodomita') serve indubbiamente a esaltare per contrasto il significato della immagine 'figurata' successiva e – lo ha giustamente rilevato F. Latella – vale come punto di partenza « indispensabile per l'imbastitura di sensi faceti…per la realizzazione di un'atmosfera disimpegnata e scanzonata opportuna ed essenziale per la 'rappresentazione' e per la costituzione di un piano d'intesa immediata col pubblico cui i componimenti erano in ultima analisi destinati »[15].

Nell'androceo castrale, tra una conviviale brigata di amici e 'buoni compagni', la poesia aveva del resto un carattere altamente comunitario, costituiva strumento di confronto fra iniziati, era *art de connaisseurs* non solo e non tanto per la capacità che presupponeva di cogliere e apprezzare la *jouissance* linguistica e letteraria, ma anche e soprattutto per la disponibilità a farsi complici dell'atto creativo, a determinarne la costruzione e il senso, a stare al gioco, a rendere praticabile e stimolare l'ambiguità e la commutabilità di parole e concetti. Ogni testo

---

[14] In proposito : P. Guiraud, *Sémiologie de la sexualité*, Paris 1978, pp.104-5.
[15] Latella, *I sirventesi* cit., p.67.

conteneva, come ha efficacemente evidenziato P. Zumthor, qualcosa dell'attesa del suo destinatario, aveva « una parte da recitare sulla scena »[16], mirava a significare più cose o altre cose rispetto a quelle direttamente esternate, contava su un uditorio connivente, dotato di informazioni sufficienti sulla realtà e sui personaggi evocati, competente e in grado d'afferrare senza difficoltà eventuali ammicchi, contorsioni discorsive e larvati riferimenti alle *circumstantiae locutionis*, nasceva ed esauriva la sua funzione promuovendo o rafforzando i legami fra l'autore e il suo preliminarmente individuato pubblico.

Non va inoltre dimenticato che intento precipuo della *performance* poetica era procurare il *solatium*, dare ai destinatari la possibilità di gioire dello spettacolo, rivitalizzare un gruppo umano provvisto di specifica e già cognita sensorialità, di notori schemi mentali e abitudini di vita. E nel corso delle feste, come si sa, il divario fra « alto » e « basso » si riduce, il confine tra serio e burlesco sbiadisce, l'ambivalenza diventa parte essenziale del *divertissement*, la trasgressione, la *foudatz* e le battute salaci assurgono a norma linguistica e comportamentale; si crea prontamente e naturalmente nell'aria « l'attesa della significazione sessuale, che dà immediatamente, a qualunque oggetto nominato e a qualunque parola pronunciata, una particolare carica allusiva ; tutto quanto viene detto è potenzialmente a doppia faccia, metafora semplice e metafora complessa di un gioco sessuale »[17]. Nel diffuso processo di erotizzazione i sensi equivoci e le metafore oscene si moltiplicano a cascata, quasi per generazione spontanea, si giustificano e sostengono a vicenda tendendo a costituire sistema, tanto che non si può non dare ragione a V. Boggione quando scrive : « ben difficilmente una singola voce assume, per caratteristiche strutturali o funzionali, un valore metaforico in ambito erotico quando le voci con cui è

---

[16] P. Zumthor, *Semiologia e poetica medievale* (trad. dal francese di M. Liborio), Milano 1973, p.38.

[17] G. Ferroni, "Il doppio senso erotico nei canti carnascialeschi fiorentini", *Sigma*, XI(1978), p.237.

abitualmente in relazione non siano suscettibili anch'esse di un analogo impiego »[18].

Non sorprende perciò che nel pur esiguo frammento superstite molti altri lessemi si prestino a decifrazioni sconce e lascive. Si sorvola sul significato sospetto dell'iniziale sostantivo *albergiers* non di rado adoperato nell'antica lingua d'oc per indicare il proprietario o il gestore di una dimora aperta agli avventori identificata con la parte bassa del tronco umano, si passa oltre le potenzialità semiche d'ordine sessuale comunemente connesse al subito seguente vocabolo *dinarada*, si lascia da parte il monosillabo finale del primo verso, *fen*, portatore di solito – al pari del « grano », della « biada » e di altri cereali – di un'accezione impudica richiamante l'idea dell'innominabile organo che i predicatori indicavano come « *inutile pondus* » e che i medici della scuola di Salerno definivano « *cauda nervorum* », non s'indugia sul *carnale commercium* (con 'proposizione' della merce, fissazione del prezzo, pagamento) spesso evocato dall'impiego del verbo *vendre* che nel secondo decenario ricorre per ben due volte, ma non si può non fermarsi sul terzo verso, ove è specificato ciò che Torcafol aveva fatto oggetto di losco mercato : « *la verchiera e de l'autre gran ren* ».

Per intendere il senso del passo è in verità necessario rifarsi al primo dei sirventesi pubblicati da F. Latella, nel corso del quale Garin d'Apchier risulta muovere al contendente analogo rimprovero, più circostanziatamene biasimandolo perché « *la verchiera de s'oisor vendet* » (vv.17-18), espressione tradotta dall'editrice : « il terreno di sua moglie ha venduto », spiegata in nota con presunte difficoltà economiche di Torcafol « costretto, per tirare avanti, a vendere perfino i possedimenti portati in dote dalla moglie »[19]. Ora, io non voglio dire che la metafrasi della Latella sia nella sua letteralità errata e irricevibile, ma credo che la ripetuta reprensione nei confronti di Torcafol, mentre denunci l'esistenza di una trama satirico-redarguitoria organica e ben

[18] Boggione-Casalegno, *Dizionario storico* cit., p.XI.
[19] Latella, *I sirventesi* cit., p.111.

impiantata sulla base di un sapiente disegno con riprese a distanza di concetti e marche verbali, abbia un contenuto corrosivo maggiore di quanto fino ad oggi supposto, alluda a ben altro che a una normale cessione di beni parafernali o dotali e celi più graffianti e sanguinose censure.

È risaputo che il verziere, il giardino, l'orto, sono stati considerati in tutte le epoche, a partire dalle civiltà più antiche, luoghi di piacere, di divertimento, di ricreazione, spesso privati e segreti, talvolta riservati alla socievolezza, sempre teatri di seduzione e di convegni amorosi e comunque spazi da conquistare e difendere da sguardi indiscreti e ostili. Tali oasi ricche di sollecitazioni per i sensi sono state presto piegate (basti pensare alla stessa Bibbia) ad un significato simbolico e metaforico con ampia gamma di sfumature erotiche riconducenti nel complesso al punto focale dei desideri d'ogni uomo : il *viridarium* della donna concupita, il *pudendum* femmineo, la sede delle delizie più intime. Una lunga tradizione eufemistica stava alle spalle del signore-trovatore d'Apchier che a mio avviso volle consapevolmente assumere ai livelli d'arte e d'ironia una tematica connotata di realismo e di oscenità e provò a giocare con abilità e insistenza su situazioni e contegni che offrivano il destro a *boutades* a doppio senso e a relative differenti interpretazioni. Spettava ai destinatari immediati e a quelli lontani scegliere il modo d'accogliere i suoi testi, scoprire i meccanismi di svalutazione dell'avversario, afferrare le regole di allestimento e di conduzione dello scherno, trovare la *contraclau* adatta a decifrare i suoi a tratti enigmatici asserti, tenere nel giusto conto le sue qualità di buontempone e la sua ferma, mai sopita intenzione di far ridere con le sue irrisioni.

3. A procedere sul duplice binario dell'eleganza formale e dell'indecenza contenutistica, ad avvalersi di sensi equivoci con risvolti sul *coté* della trasgressione più spinta, è comunque non solo Garin d'Apchier, ma anche il contendente Torcafol, che al pari del suo provocatore non esita a portare alla ribalta lirica la prassi sessuale e gli organi riproduttori per giocare sull'elemento della sorpresa, per rompere « schemi comportamentali e modelli

prevedibili »[20], per provocare un effetto comico mediante l'infrazione delle regole del *bon ton* che vietavano l'esibizione di pensieri, immagini, parole, gesti destinati al riserbo e alle latebre.

L'antagonismo verbale era per tradizione considerato dalle autorità chiesastiche un pericolo da evitare, un peccato da condannare, una rovina di se stessi e un danno al prossimo ; il *contentiosus* era per convenzione rappresentato come un sovvertitore, un vanaglorioso, un pervertitore delle coscienze e della pace familiare e sociale e i *linguati*, coloro che si impegnavano a detrarre gli altri, erano reputati corruttori « di quello strumento conoscitivo, di quell'arma dottrinale e di quel procedimento giudiziario, chiamato disputa, di cui si andavano affermando e sperimentando l'utilità e la necessità »[21]. In un mondo in cui ognuno affidava la propria immagine ai vocaboli da lui adoperati e ai detti circolanti sul suo conto, i giochi di parole, le sfide, gli attacchi frontali, i frizzi da maschi, gli sfottò, erano segni palesi di devianza, di rinunzia a quel ritegno, a quella misura, a quella « custodia » linguistica che ingessava tanta parte della società medievale e condizionava la comunicazione interpersonale. Garin d'Achier e Torcafol non si preoccupavano di spingersi con il loro lessico figurato fino alle più spregiudicate audacie, mostravano di prediligere gli aspetti caricaturali e grotteschi della realtà senza farsi raffrenare e inibire dal falso perbenismo dominante, puntavano diritto e consapevolmente a costruire contromodelli effrattori e ribaltatori del codice positivo con la sorpresa, l'eversività del loro dire volto in prima istanza a legare nel di-vertimento gli appartenenti a un gruppo con tutt'evidenza refrattario alle interdizioni clericali, incline a godere dei piaceri procurati dagli intrattenimenti cortigiani, disposto a immettersi nei « sentieri nascosti » in cui covavano le beffe più spudorate e caustiche.

---

[20] E. Banfi, *Sei lezioni sul linguaggio comico*, Trento 1995, p.24.
[21] C. Casagrande – S. Vecchio, *I peccati della lingua. Disciplina ed etica della parola nella cultura medievale*, Roma 1987, p.295.

D'altronde Torcafol, bersaglio privilegiato dell'esuberanza lusoria di Garin, non poteva non accettare lo scherzo, il ruolo temporaneo di capro espiatorio, per mettere in opera una strategia di accomunamento che doveva prima guadagnargli, grazie alla pazienza dimostrata, la simpatia dell'uditorio, calarlo nel sodalizio giocoso e nel clima di rilassatezza e competizione proprio dell'ambiente nel quale agiva, e poi fornirgli il sostegno necessario per passare al contrattacco, per assumere la posizione dell'offeso e legittimare la sua risposta ai colpi ricevuti, nonché il suo tentativo di demolire il prestigio dell'avversario in un rapporto bioantropico e dialettico paritario. Ho volutamente scritto « paritario » perché si è a lungo pensato, come è noto, che Torcafol fosse un giullare al servizio del signore-trovatore d'Apchier. Rientra fra le benemerenze di F. Latella aver dimostrato l'appartenenza pure di Torcafol alla classe equestre, alla categoria dei *milites minores*, sempre inquieti, turbolenti, ambiziosi, alla continua ricerca di occasioni utili « a procurarsi, con l'astuzia o con la forza, dei cespiti che consentissero loro di eguagliare nei modi esistenziali quell'alta e agiata aristocrazia attorno a cui erano costretti precariamente ad orbitare »[22].

Alle osservazioni d'ordine giuridico-sociologico esposte dalla Latella per avvalorare l'ipotesi di un quasi uguale grado gerarchico dei due rimatori gevaudanesi, io mi permetto

[22] Latella, *I sirventesi* cit., p.47. Bisogna secondo me recuperare e inquadrare sotto il medesimo angolo di osservazione, mettendo giustamente in rilievo, le spie linguistiche provenienti da I,8 e II,9 ove con riferimento proprio a Torcafol si parla di «amici» nel senso di «dipendenti», di «subalterni», di *fideles*, di «complici», di «partenaires à part entière du jeu féodo-vassalique» (B. Cursente, "Entre parenté et fidélité : les «amis» dans la Gascogne des XI^{e} et XII^{e} siècles", in *Les sociétés méridionales à l'âge féodal. Hommage à Pierre Bonnassie* – Textes réunis par H. Débax – , Toulouse 1999, pp.285-292 :290), nei quali sono da scorgere «d'autres châtelains, des aristocrates de moindre envergure» (D. Panfili, *Comportements aristocratiques dans les Pays de Tarn-et-Garonne et Haut-Toulousain. XI^{e}-XII^{e} siècle* – Thèse de maîtrise – , Toulouse 2008, t. II, p. 405).

d'aggiungere delle chiose di natura psicolinguistica basate sulla constatazione che l'uso reciproco del *senhal* (che è già tutto un programma) « *Comunal* » e la specularità delle ingiurie scambiate depongono decisamente a favore di una parità di condizione sociale e d'un rapporto di intimità dei due contendenti lirici, giacchè l'esperienza insegna che « l'appel, le terme d'adresse, les injures reciproques »[23] sono segnali perlocutivi carichi di valenze sul piano delle distanze affettive e relazionali e che l'impiego di distintivi personali omologhi si verifica nel palleggio dialettico solo in presenza di individui ricoprenti le stesse mansioni o posizioni all'interno di un determinato sistema sociale. Torcafol fa sfoggio di epiteti, di improperii, di attributi, corrispondenti nella sostanza e nella forma a quelli contro di lui scagliati da Garin, ricorre a procedimenti evocativi e rappresentativi in tutto simili, si serve di un insieme di motti, traslati, metafore, simboli, paralleli ed equivalenti a quelli adottati dal suo antagonista letterario. Se, ad esempio, si prende in considerazione il primo dei suoi testi responsori, pubblicato dall'editrice messinese sotto il numero II, si scopre senza troppa difficoltà che esso non è altro, in concreto, che una puntuale, starei per dire caparbia e cavillosa, replica autodifensiva alle accuse mossegli nel componimento di Garin (attizzatore del diverbio), con ripresa degli stessi elementi ideativi ed enunciativi, con precise e calettate opposizioni semantiche, con identico compiacimento per le allusioni velate, i doppi sensi faceti, le connotazioni ridanciane, le pennellate deterioratrici del ritratto fisico e morale dell'avversario. F. Latella ha messo bene in evidenza i collegamenti dei due testi e i loro « tratti specularmente contrapposti »[24] e ciò mi esime dall'indugiare su tali aspetti ; ciò su cui vorrei invece richiamare per un istante l'attenzione è l'insistita alternanza che nel sirventese di Torcafol si registra fra *dir* e *auzir*, segno inequivoco

[23] Cfr. D. Perret, "Termes d'adresse et injures. A propos d'un dictionnaire des injures" , *Cahiers de lexicologie*, XIII/2(1968), pp.3-14.
[24] Latella, *I sirventesi* cit., p.78.

di uno svolgimento discorsivo *in praesentia* e di una situazione scenica comparabile a quella degli spettacoli giullareschi intessuti sui contrasti, vere e proprie commedie in miniatura che costituivano parte essenziale dell'istituzione festiva, solitamente caratterizzate da un groviglio di cortesia, compagnonaggio, eros, provocazioni, *ressentiments*, adulazioni e in cui era dominante la modalità vocale-uditiva della comunicazione.

I testi dialogici di Garin d'Apchier e di Torcafol, come tutti i generi amebei, non potevano del resto prescindere da un piano d'intesa immediata fra produttori e destinatari dello *speech event*, trovavano la loro ragione e giustificazione nell'ambito della festa di corte, nella cornice di un'utenza partecipe delle informazioni possedute dai due tenzonanti, lieta di rinvenire sotto l'orpello lirico l'accenno a incidenti, contegni, dicerie e fatterelli notori, consenziente e plaudente al teatrale accapigliamento dei due locutori, pronta a sbottare in fragorose risate perché abituata alla « coexistence de la plus exquise délicatesse avec la plus invraisemblable grossièreté »[25]. Per un tale pubblico, dotato di *buen entendimiento* e « prepared to discover equivocations and innuendos »[26], quanto più la recita toccava i ritmi biologici individuali e collettivi e si presentava « as shot through with obscene metaphors »[27], tanto più riusciva coinvolgente e gradita, giacchè « sexually explicit or obscene material was an integral part of high culture »[28] e, vale la pena ricordare con R. Howard Bloch, « courtliness and obscenity were not antithetical »[29].

---

[25] Roy, *Une culture* cit., p.98.
[26] L. Kendrick, *The Game of Love. Troubadour Wordplay*, Berkeley-Los Angeles 1988, p.171.
[27] S. Gaunt, "Obscene Hermeneutics in Troubadour Lyric", in *Medieval Obscenities* (ed. by N. McDonald), York 2006, p.90.
[28] D. Shanzer, "Latin Literature, Christianity and Obscenity in the Later Roman West", *Ibidem*, p.179.
[29] R. H. Bloch, "Modest Maidens and Modified Nouns : Obscenity in the Fabliaux", in *Obscenity. Social Control and Artistic Creation in the European Middle Ages* (ed. by J.M. Ziolkowski), Leiden-Boston-Köln 1998, pp.293-307 : 307.

Nei pezzi teatrali leggeri era per consuetudine alla fine che si concentrava e trovava esplosione la *vis* comica degli autori, era nello stadio terminale che spesso affioravano i riferimenti sessuali e giungevano a sbocco i segnali equivoci con accortezza disseminati nel corso dell'intreccio farsesco ; nulla di strano perciò che pure nel sirventese ritorsivo di Torcafol la conclusione appaia punteggiata d'accenti coloritamente erotici e pesantemente licenziosi. E dal momento che a mio avviso siffatti balenii non sono stati captati dalla Latella torna opportuno riportare per intero gli ultimi sei stichi del componimento :

Et ieu, podes lur dir,
Prec Dieu a cascun dia
Que gotela me fic
El lag mal don muric
Us comtors qu'ieu ausic
C'anc preveire non vic (vv.43-48)

con la traduzione proposta dall'editrice : « ed io, potete riferirglielo, prego ogni giorno Dio che una piccola gotta mi riduca nella pregiudizievole malattia per la quale morì un contore che, ho sentito dire, non vide mai un prete ».

Io sono convinto che nel passo in questione il lessema nella forma diminutiva *gotela* stia non già per « piccola gotta », bensì per « piccola goccia » e che Torcafol, non diversamente da come risulta essersi comportato più tardi il Burchiello, abbia di proposito fatto ricorso al derivato dal latino *gŭtta* ben sapendo che esso poteva al contempo valere quale « nom d'une maladie qui noue les articulations », vale a dire la gotta, e prestarsi « à signifier métaphoriquement un autre mal, l'impuissance virile, dans le quel le membre semble lui aussi noué »[30].

A rafforzare la mia opinione d'essere dinanzi ad una delle *plaisanteries sexuelles* abitualmente costruite dal rivale di Garin contribuisce in maniera determinante la presenza nel verso, immediatamente dopo il sostantivo *gotela* e in quanto mai sospetta ravvicinata *iunctura* con esso, del verbo, normalmente

[30] Toscan, *Le carnaval du langage* cit., p.89.

investito di sensi osceni e con tanto successo da diventare quasi termine ‘specialistico’ e ‘tecnico’, *ficar*, sovente oggetto di interpretazione paretimologica e ricondotto mentalmente ad una supposta base *fica*. Nel verso sotto esame occorre secondo me intendere il sintagma *me fic* piuttosto che nell’accezione, fin troppo libera, « mi riduca », nel significato letterale di « mi ficchi, mi cacci dentro, mi infili, mi profonda », con possibilità di equivoco e fantasticazione lasciata per intero ai riceventi il messaggio.

Su questa linea ermeneutica radica ancor di più ciò che si trova nell’emistichio che segue : *el lag mal*. Non nego la liceità di ravvisare in *mal* un sostantivo col valore semico di « malattia », anche se già nel 1826 P. Pierrugues avvertiva che esso era frequentemente usato « in obscenis. Ab hortis ad venerem verecunde translatum »[31], e in *lag* un qualificativo corrispondente all’italiano « laido, sordido », ma ritengo ammissibile e forse maggiormente plausibile l’ipotesi che *lag* appartenga alla categoria grammaticale dei nomi comuni di cosa e sia portatore del significato primo di « lago », per inveterata tradizione e per diffuso andazzo eufemisticamente impiegato nel lessico amoroso « *pro cunno* »[32], per indicare cioè l’organo femminile. E in quest’ottica interpretativa, avallata dalla sapida e corrosiva rammemorazione *in cauda* di comportamenti disinibiti e sentimenti anticlericali all’interno della famiglia di Garin, *mal* varrebbe come aggettivo dotato del senso di « immondo, infido, ripugnante ».

Quel che in conclusione voglio sostenere è che dinanzi ad un testo così complesso, programmaticamente volto allo spiazzamento e al disorientamento dell’utente e che di fatto dimostra come dietro una scelta interpretativa ne siano possibili altre, non ci si può accontentare di una decodifica letterale e

---

[31] P. Pierrugues, *Glossarium eroticum linguae latinae*, Paris1826, p.306.

[32] H. Welter, *Supplementum et index lexicorum linguae latinae*, Paris 1911, p.161.

univoca, occorre andare alla ricerca del senso perduto – o, *rectius*, riposto – di parole, frasi, cobbole, dando per scontata l'esistenza al di sotto del primo piano discorsivo e significativo di un secondo livello comunicativo, costellato di ricercate ambiguità, maliziosi ammicchi, sottili giochi tra dire e non dire, espressioni gergali vicine al parlato e ancora in via di sistemazione letteraria, in ogni caso pregno della poliedrica ricchezza di un mondo basato, secondo l'illuminato e illuminante giudizio di quel grande conoscitore del medioevo che era Ovidio Capitani, su « un modo di essere e di pensare e di vivere, intrinsecamente e strutturalmente, polidirezionale, imprevedibile e molto più libero di quanto….noi stessi non si riesca ad immaginarlo e a ricostruirlo, pure con una filologia oggi assai agguerrita »[33].

4. Di grande arguzia nel *male dicere*, di non comune sottigliezza e abilità negli slittamenti semantici, di raffinato spirito sopraffattorio, di straordinaria *transumandi peritia* nell'alludere alla *carnis dilectio* e in particolare al *vas muliebre*, di illimitata fede nelle capacità di intesa, di partecipazione, di complicità di un uditorio certamente non represso e anzi propenso alla *gaia foudat*, lo stesso Torcafol dà prova in altro componimento in cui all'ingiuria e al ritratto denigratorio del contendente si accompagnano secondo me punzecchiature di tipo erotico non percepite dalla filologa che ne ha curato l'edizione. Mi riferisco a quello che suole considerarsi il canto di derisione finale, di congedo dalla poesia di Torcafol, che ancora una volta nella sezione terminale del suo sirventese assesta il colpo di grazia al socio-rivale nella orditura di schermaglie liriche. Riporto i settenari conclusivi del testo V nell'edizione Latella :

Vilhetz pus blancs d'un colom,
Be·us menon de tom en tom,
E no sabetz qui mi com.
Tart seres mais reis de Fransa! (vv.37-40)

---

[33] O. Capitani, "Il Medioevo: una mentalità del molteplice", *Intersezioni*, III (1983), pp.21-33 :33.

tradotti : « Vecchietto più bianco d'un colombo, ben vi trascinano di tonfo in tonfo, e non sapete chi né come. Difficilmente ormai sarete re di Francia! », con nota di commento all'ultimo verso che trascrivo : « Non è da escludere che la frase di Torcafol si riferisca ad una parentela della famiglia Castelnou-Apchier con la casa reale francese (parentela vantata da quasi tutti i ceppi aristocratici della Francia del medioevo) e ad una conseguente possibile pretesa al trono da parte di Garin d'Apchier, ma al di là di spiegazioni più o meno lambiccate e fantasiose non le attribuirei altro valore che quello di una *boutade* avente la funzione di mettere impietosamente in evidenza le condizioni del contendente, decisamente poco invidiabili e tali da non dare adito ad alcuna aspirazione di grandezza »[34].

Trovo, in verità, poco soddisfacente la chiosa esplicativa e penso che sia possibile uscire dalla genericità e dall'incertezza che la contraddistinguono solo sforzandosi d'afferrare quel secondo livello di senso, esplicato in direzione giocosa e sessuale, cui ho fatto accenno all'inizio del mio discorso e che ho posto a fondamento del successivo argomentare.

Una delle metafore più diffuse nel lessico amoroso dell'Europa medievale romanza è, come si sa, quella di « andare nel regno » della donna desiderata, equivalente a « godere pienamente e intimamente » del rapporto instaurato con la persona prediletta o, detto più crudamente, a « andare nel ricettacolo » della donna concupita. A partire dal XII secolo e di pari passo nel linguaggio popolare dalla Manica alla Sicilia e dalla penisola iberica a quella italiana risultano diffusi dei traslati in qualche modo attinenti alla geografia per indicare determinate parti del corpo umano: « mappamondo » appare in aree vastissime sinonimo del didietro; « mondo » è impiegato per designare la zona situata « entre la cinture et la naissance des cuisses »[35], con progressiva specializzazione semica per alludere in particolare alla regione sessuale femminile ; denominazioni di singoli paesi, Francia,

[34] Latella, *I sirventesi* cit., p.199.
[35] Toscan, *Le carnaval du langage* cit., p.661.

Alemagna, Spagna, Paesi Bassi, Cornovaglia, assurgono a valenze diverse e peculiari. Il toponimo « Francia » si propaga estesamente fuori dei confini politici e territoriali della monarchia capetingia per far equivoco riferimento « à l'hétérosexualité normale et au sexe de la femme »[36]. Le espressioni « amici di Francia », « paladini di Francia », « franciosi » nel linguaggio furbesco e gergale affigurano i patiti, i difensori, i sospiranti, gli affetti da maniacale ossessione dell'apparto genitale femminile, cioè della vulva. Per analogia « re di Francia » diventa sostituto abituale, con decorso vasto e ininterrotto fino all'Aretino, di « signore dell'area di cui è capitale la vagina ». Sono numerosi i testi trobadorici in cui s'incontrano allusioni alla Francia ambigue e di problematico scioglimento ; fra i tanti merita d'essere segnalato per l'affinità che presenta con la locuzione impiegata da Torcafol il *partimen* (composto in anni molto vicini a quelli in cui operarono i nostri due rimatori gevaudanesi) tra Giraldon e un non meglio identificato conte, nel quale viene dibattuta la questione (rientrante nella tipica casistica erotica cortese) se sia da considerare più fortunato l'amante che può parlare con la sua donna ogni giorno davanti a tutti, senza ricevere da lei nulla di più di un sorriso o di un bacio, o colui che intrattiene con lei rapporti completi furtivamente di notte ma è pubblicamente ignorato. Nel v.24 del dialogo lirico il nobiluomo dichiara la sua disistima per l'amante che preferisce essere « *en cellat reis de Fransa* », cioè « di nascosto re di Francia », espressione tradotta da A.M. Finoli[37] alla lettera e senza alcuna nota di commento ma che, dato il contesto in cui è calata, risulta provvista di logicità, efficacia e incisività solo nel senso traslato cui sopra si è fatto cenno.

---

[36] *Ibidem*, p.664. Buone osservazioni su come nella lirica trobadorica «space operates in terms of the female body» in M. Wolterbeek, "De Gimel…per Niol: Geographic Space and Placenames in Song One of William of Aquitaine", *Tenso*, 14(1999), pp.39-52.

[37] A. M. Finoli, "Le poesie di Guiraudo lo Ros", *Studi Medievali*, s. III, XV(1974), pp.1051-1106 :1095.

Ha senz'altro ragione S. Gaunt ad osservare che « eroticism in the troubadour lyric or in the courtly romance is almost always suggested through euphemisms or metaphors » e che « allusions to sex are often ironic and consequently open to misunderstanding »[38] ; sta a noi superare vecchi e fuorvianti luoghi comuni a proposito della vita e della poesia nei secoli centrali e finali del medioevo e liberarci dalle gabbie di una critica storica e letteraria intransigentemente puritana che « has sequestered, denied or white-washed medieval obscenity to the detriment of our understanding of the Middle Ages »[39]. Non dobbiamo dimenticare che « medieval writers and artists were sometimes less inhibited than their counterparts today »[40] e che tanto i poeti quanto il loro pubblico provavano « plaisir de se moquer des convenances tout en faisant semblant de les respecter »[41].

5. Tagliata secondo lo stesso disegno burlesco che si è fin qui visto caratterizzare la produzione di Torcafol si presenta pure, come si è esordialmente rilevato e come ora si vuole più dettagliatamente e concretamente documentare, la poesia di Garin d'Apchier. Si procede, dopo l'incursione già effettuata sull'ultimo testo compreso nella raccolta della Latella, con la disamina della cobbola terminale – di nuovo ci si ferma sulla chiusa – del sirventese *Cominal, vielh, flac, plaides*.

Per comodità e per consentire una migliore intelligenza del passo che ci interessa si riproducono per intero i vv.33-40 :

---

[38] S. Gaunt, *Troubadours and Irony*, Cambridge 1989, pp.51-2.
[39] N. McDonald, *Introduction* a *Medieval Obscenities* cit., p.13.
[40] J.M. Ziolkowski, *Introduction* a *Obscenity* cit., p.3.
[41] S. Gaunt, "Pour une esthétique de l'obscène chez les troubadours", in *Atti del Secondo Congresso Internazionale dell'Association Internationale d'Etudes Occitanes* (Torino, 31 agosto – 5 settembre 1987), Torino 1993, p.102.

Et aves tans mals apres
Aras e d’aissi en tras,
Que no sai com vos tolgues
Si·l pe no·us toli’ o·l nas,
O·ls oills o no·us aussizia.
Si non fos la confraria
De Chassier e de Carlas
Ab los pecols anaras.

A proposito dei vv.38-39 l’editrice ha commentato : « L’ultima stoccata suggella la serie di umilianti battute che costella tutto il sirventese e risulta più pungente delle altre perché evidenzia crudamente e completamente il tracollo economico-sociale dell’avversario, ridotto allo stato di nullatenenza e soccorso, per sopravvivere, da una di quelle confraternite solite aiutare i più miserabili diseredati…*Chassiers* e *Carlatz* sono località prossime a Largentière (odierno dipartimento dell’Ardèche) non molto distanti l’una dall’altra, finitime all’antico Gévaudan e rientranti in quel circoscritto scenario geografico che fa da sfondo ai componimenti di Garin d’Apchier e Torcafol. Non sappiamo nulla, purtroppo, dai documenti pervenuti, dell’esistenza di una confraternita stanziata a Chassiers e Carlatz ».

In effetti, benché abbia personalmente compiuto meticolose indagini nei depositi della memoria storica della regione, nemmeno io sono riuscito a trovare il pur minimo vestigio di una qualsiasi confraternita religiosa o associazione umanitario-cavalleresca con sede nei secoli dopo il Mille a Chassiers o a Carlatz. Viene il sospetto che dietro le parole di Garin si celi un grumo di senso resistente alle prospezioni di natura archivistico-letteraria, da approcciare secondo percorsi e con metodi diversi da quelli finora seguiti.

L’accusa di vivere alle spalle di altri era, come si sa, tipica della tradizione goliardico-giullaresca e costituiva spesso il culmine del castello denigratorio costruito *in vituperium aut derisionem* del destinatario dello scherno. Nelle contestazioni infamanti uno dei tratti più frequenti era poi l’« outrance langagière sous forme

d'obscénités »[42] intessuta di pesanti offese sul piano delle capacità virili e di metafore più o meno spinte miranti a distruggere la reputazione dell'avversario e a determinare nel contempo un'esplosione di ilarità in quanti assistevano al dileggio. Lo spirito ludico a danno del presunto oppositore e a beneficio del pubblico coinvolto, il gusto per le acrobazie linguistiche e l'opacità del messaggio, il compiacimento per il burlesco osceno, per i pervertimenti lessicali e semici, per « les jeux, procédés, trucs, trouvailles sérieuses ou saugrenues, apparaissant au file et au niveau du discours »[43] si riscontrano già nei più antichi trovatori conosciuti. Guglielmo IX d'Aquitania indirizza, ad esempio, tutta una serie di componimenti lusori, equivocamente ma abbastanza intelligibilmente erotici, ai suoi *con-panho*, nei quali sono da scorgere, secondo L. Kendrick,[44] i « cunt-feeders », i « cunt-stealers », giusta la decomposizione del sostantivo nei due elementi significativi *con* (vulva) + *panar* (alimentare, rubare). E così pure Marcabru più volte imbastisce provocazioni moralistiche sottilmente sfruttando la scansione e l'assemblaggio *per syllabas* dei termini plurisensi adoperati ; quando dichiara che i « *moillerat, per saint Ylaire, /son d'una foldat confraire* » come non chiedersi con S. Gaunt : « les maris, sont-ils seulement des 'confrères dans la folie' ou sont-ils en plus des 'frères dans la folie des cons'? »[45] e quando rimprovera il suo interlocutore lirico d'essere troppo impegnato a « *consentir putans* »[46] come non ravvisare il *calembour* imperniato sulla combinazione di *con* e

---

[42] Gaunt, "Pour une esthétique" cit., p.103.
[43] P. Zumthor, "Jonglerie et langage", in *Langue, texte, énigme*, Paris 1975, p.42.
[44] Kendrick, *The Game of Love* cit., p.122. Ma sull'argomento si veda pure il precedente contributo di J. Ch. Huchet, "Obscénité et «fin'amor» (Le comte de Poitiers, premier troubadour)" , *Revue des Langues Romanes*, LXXXVIII(1984), pp.243-266.
[45] Gaunt, "Pour une esthétique" cit., p.104.
[46] Si segue la lezione tràdita dai mss. **ACIKR** e accolta nell'edizione del testo XX bis da J.M.L. Dejeanne, *Poésies complètes du troubadour Marcabru*, Toulouse 1909.

sentir? È necessario tenere sempre a mente che i trovatori « played with words as if they were material things that men might master and control » e che specialmente quelli dediti all'orditura di componimenti giocosi « dissected their own vernacular texts in order to discover as many meanings as possibile in the verbal matter, by various combinations of its letters and sounds into words and phrases and by various constructions of the literal and figurative meanings of these »[47].

Assodata l'intenzione di Garin d'Apchier di divertire il suo uditorio punzecchiando e mordendo il contendente lirico non mi sentirei d'escludere l'ipotesi che nei versi 38-39 del sirventese in esame, privi di convalide documentarie se intesi nel senso primo e letterale, egli abbia deliberatamente fatto ricorso ad un *pun* attorno al nesso *con-frairia* e voluto giocosamente e maliziosamente indicare che Torcafol rientrava tra gli zelatori del *con*, nella comunità dei « *con-panho* », non di coloro con cui si poteva dividere il pane, bensì di coloro che si trovavano legati l'uno all'altro per identica « soumission à la souveraineté du "*con*" », così beffardamente e coerentemente concludendo l'impietoso attacco al suo amico *Cominal*, epiteto che, vale la pena ricordarlo, significava in primo luogo « postribolatore, puttaniere » e quindi di per sé quasi suggeriva l'idea dell'adesione non ad una pia confraternita, ma ad una « *con-frairia* ».

Non c'è dubbio che il componimento di Garin vada fatto rientrare nella categoria dei *divertissements*, dei canti elaborati per allietare soprattutto un uditorio vicino, degli intrattenimenti per una comunità cortigiana e intellettuale festaiola, 'burlesca', scanzonata, delle recite destinate non tanto alla consumazione

---

[47] Kendrick, *The Game of Love* cit, pp.16-17, che riecheggia ancora una volta Huchet, "Obscénité" cit., il quale aveva posto in rilievo la tendenza dei trovatori a «tagliare» le parole e a «contare» le sillabe «afin de distiller toujours plus l'essence de la 'fin'amor'» (p.264). Sull'oralità della poesia trobadorica e sulla libertà di autori e riceventi medievali di muoversi fra diversi registri e modi di costruire e intendere il messaggio lirico è da segnalare altresì L. Splittgerber, "Sordello. Cunning Poet of Lamor", *Tenso*, 8 (1992), pp.42-56.

individuale quanto allo spasso dell'intera collettività che godeva del privilegio d'assistere alla *performance*. Era consuetudine che in tali generi poetici 'teatrali' si ricercasse lo spiazzamento dell'orizzonte d'attesa dei fruitori, si praticasse uno sperimentalismo linguistico e rappresentativo esaltante le potenzialità espressive dell'inflessione vocalica, si tentasse di accentuare l'effetto comico con un'appropriata gestualità, una conveniente intonazione, uno studiato uso delle pause e dei ritmi espositivi, dei suoni e degli accenti. Il piacere procurato derivava spesso dalla sorpresa, dal modo insolito d'articolare le parole e i gruppi fonici, dalla deformazione in senso grottesco o caricaturale dell'enunciato previsto e corrente.

In un sodalizio di co-ridenti e in un'epoca in cui la poesia era comunemente considerata un'*ars adulterina* e chiamata essenzialmente a 'mascherare', non troppo stravagante o innaturale doveva riuscire che un mattacchione come Garin d'Apchier, sul quale oltretutto incombeva l'obbligo proprio dei *seniores* di rallegrare i propri ospiti e in primo luogo gli *iuvenes*, si adoperasse a sfruttare e far conoscere le sue qualità fizionali, illusionistiche, ricreative, stornando l'attenzione dalla sostanza del contenuto alla seduzione della forma con scarti improvvisi dalla prassi locutiva, sovrapposizioni di significato nei lessemi messi in relazione, speciali *flexiones vocis*, artifici istrioneschi, *levitates* escogitate per contrabbandare e far con gradimento accogliere lo *pseudos*.

6. Non bisogna però credere, sulla base degli esempi finora allegati, che l'eversivismo rispetto ai modelli culturali e poetici convenzionali, la tendenza a creare universi semici travestiti e ingannevoli, la ricerca di trovate maliziose, il *jocus* verbale con sottofondo erotizzante per divertire il pubblico, il sarcasmo, la parodia ironica, il comico « di parola », siano confinati nei sirventesi di Garin d'Apchier e di Torcafol unicamente o prevalentemente nelle porzioni terminali, giacchè di fatto si scoprono disseminati senza discriminazione in tutte le parti dei

singoli componimenti, esordio compreso. A conferma di quanto asserito basta prendere in esame il testo VIII dell'edizione Latella.

La studiosa messinese ha dichiarato che di questa successione rimica « si presenta ardua una piena comprensione : gli oggetti e i personaggi messi in campo dovevano sicuramente avere un valore evocativo, di certo un'intenzione burlesca, forse una qualche relazione con l'argomento amoroso di punto in bianco introdotto nella terza strofa ; ma il contenuto, senza la necessaria chiave di lettura, è destinato a rimanere misterioso »[48].

Io vorrei venirle in soccorso e provare a risolvere il rebus saltando dietro le quinte che obiettivamente impediscono la percezione e la corretta decifrazione di ciò che da troppo tempo sta acquattato sotto il primo strato comunicativo e rappresentativo.

Conviene anzi tutto tener presente che i versi incipitari proiettano di primo acchito il testo in una struttura tipologica già ben incardinata all'altezza cronologica in cui operava il *miles litteratus* d'Apchier e immediatamente riconoscibile dalla sua udienza, senz'altro in grado d'afferrare gli elementi funtivi agenti da spinta propulsiva al dettato lirico. Il registro dell'espressione che impronta l'avvio del sirventese lascia con i suoi *clichés* lessicali, i suoi indici situazionali, i suoi diagrammi 'narrativi' facilmente intravedere sia ai destinatari del XII secolo sia a quelli delle generazioni successive, fino alla nostra, i meccanismi di una *fiction* letteraria assai formalizzata e poggiante su materiali

---

[48] Latella, *I sirventesi* cit., p.83. Torna utile riportare del componimento almeno i primi quattro versi :

L'autrier trobei tras un fogier
Un broill, on era us efas mes
En un rolet ab dos conres
E la noirissa : un gat nier.

con relativo apparato critico:

1. *tras*] *lonc* **D**^{a} 2. *croille* **D** *crol* **D**^{a} *onn* **D**^{a} *un* **D**^{a} *on era us efas*] *ab dos enfanz* **D** 3. *rolet*] *leit* **D** *e la olet e* **D**^{a} *cures* **D** 4. *el nuirissa* **D** *en un gat* **D**^{a} *chat* **D**

e con la traduzione italiana proposta dall'editrice: «L'altro giorno trovai dietro un casolare un boschetto, dove era posto un bambino in un lenzuolo con due coperte e la nutrice : un gatto nero».

tralatici trascelti, desunti e utilizzati con grande sapienza, secondo uno studiato programma formulare riportabile all'istante e inequivocabilmente a un particolare genere poetico : quello della pastorella. I tratti manifestamente e volutamente 'intertestuali' e 'dialettici' che segnano l'inizio del canto non declassano tuttavia e non riducono questo a una dimensione iterativa e parassitaria, giacchè l'adesione ai modelli si rivela subito solo fittizia e gli antecedenti impliciti vengono in men che non si dica piegati e ribaltati entro una cornice parodica, metamorfizzati e ridicolizzati, burlescamente trasposti in un gioco iscriventesi in un più generale disegno di inversione e trasmutazione beffarda dei fondamenti tematici e delle procedure stilistiche della canzone cortese.

Nelle prime battute del componimento di Garin è tutto un susseguirsi di marche verbali, di icone descrittive, di realtà concettuali, di schemi introduttivi ricorrenti nel genere pastorale e dai lineamenti – ormai nelle ultime decadi del XII secolo – ben definiti e stabili e il cui riuso in contesto deformato e grottesco appare *ipso facto* poco serio, anomalo, equivoco, incongruo, fonte e motore di una comicità elitista organizzata secondo un codice comune all'emittente e ai riceventi.

Il sintagma d'apertura, «*L'autrier trobei*», svolge, sul colpo, per un pubblico colto e abituato a ravvisare nell'oggetto del verbo adoprato una pastora, l'ufficio di suggeritore della *species* letteraria nella quale è da accogliere e innestare la compilazione in versi e in musica di cui si intraprende la recita e, mentre serve a sintonizzare senza indugio la ricezione su un'onda comunicativa paciosa e idilliaca, suscita un'impressione di verosimiglianza, di rispondenza del *narratum* successivo alla categoria delle cose reali e vissute. Ma basta poco a far cambiare la disposizione primaria, a sconvolgere il tradizionale sfondo campestre, a disorientare l'aspettativa del soggetto recipente determinata dal codice linguistico-stilistico fornitogli in principio e dal corredo conoscitivo accumulato nel passato, a correggere il « modello di scena » e il processo di trasmissione e percezione, a infondere al testo un senso di alterità rispetto ai pattern standardizzati : già il rimante del primo ottonario, *fogier* (=casolare), si presenta come

un elemento dissonante, inadeguato alla struttura formale e tematica abbozzata, come un lessema appartenente ad un mondo differente da quello evocato inizialmente, come un termine impoetico sussunto dalla realtà rusticale quotidiana, preludente ad una variazione di registro e all'insorgenza di un clima che Bachtin, con riferimento ad altra opera letteraria, ha qualificato di « basso corporale »[49]. Ma ancor più incompatibile con l'ambientazione pastorale fatta balenare esordialmente si rivela il sostantivo posto in capo al v.2. La Latella è intervenuta sulla deposizione manoscritta *crol/croille* modificandola in *broill*, vocabolo ritenuto più consentaneo ai preamboli elegiaci e d'occorrenza quasi topica nel genere di componimenti a cui è stato assimilato l'ordito rimico di Garin ; a me pare tuttavia che la lezione concordemente trasmessa dai due codici relatori sia accettabile e non bisognosa d'essere ritoccata, sia perché vale ad accentuare l'effetto dirompente e beffatorio messo parzialmente in atto alla fine dell'ottonario precedente, sia perché dal punto di vista logico si prospetta come maggiormente ammissibile che « dietro un casolare » venga trovata una culla anziché un bosco, sia perché quanto segue nel verso si lega col lessema consegnato dalla tradizione manoscritta meglio di quello ricostruito, dato che normalmente si considera più giudizioso porre un bambino in una zana invece che in una boscaglia. A ciò si aggiunge che, se per un istante e in via del tutto provvisoria si concede che il *poeta maledicus* d'Apchier abbia voluto dare libero sfogo al suo spirito ludico contestando parodisticamente e burlescamente i modelli in voga, sovrapponendo « two frames of reference : the original one and that of the divergent imitation »[50] e impegnandosi a forgiare piuttosto che una *chanson de recontre* un suo contrappunto, una contropastorella, una lirica da spasso per una comunità

[49] M. Bachtin, *L'opera di Rabelais e la cultura popolare. Riso, carnevale e festa nella tradizione medievale e rinascimentale* (trad. dal russo di M. Romano), Torino 1979.
[50] A. E. Cobby, *Ambivalent Conventions. Formula and Parody in Old French*, Amsterdam-Atlanta 1995, p.21.

intellettuale ben disposta alla giarda, non si mette molto a constatare che i due apparentemente innocui sostantivi tràditi da **D** e **D**[a] s'accordano e connettono perfettamente a un livello di senso riposto e occultato, come solidali metafore di parti del corpo comunemente coinvolte nella prassi sessuale.

Si sa che è abitudine remotissima e diffusissima (attestata già in antichi testi erotici cinesi) personificare gli organi genitali – maschili e femminili – attribuendo loro una specifica vitalità e un'autonomia di comportamento, di movimento e persino di linguaggio (basti al riguardo ricordare, per tempi a noi vicini, i romanzi *Io e lui* di Moravia e *Il protagonista* di Malerba). Come sostituto del membro virile comunissimo è stato in ogni epoca il ricorso alla figura del bambino, forse per l'analogia tra le carezze date ai piccoli e quelle riservate al pene durante gli incontri amorosi o in ipotesi più probabile per l'idea della crescita connessa a quella del pargolo. Sul piano letterario la metafora risulta usitatissima anche in età medievale e ciò induce a non escludere che Garin, portato a giocare con le parole, a trasformare i significati, a impiegare i segni in maniera ambigua, abbia voluto investire nel passo che si discute il lessema *efas* (che io tradurrei « fantolino », « picciolino ») di un senso traslato per adombrare lepidamente l'organo sessuale maschile. Il sospetto trova corroborazione proprio nel parallelo e correlato impiego del termine *crol*, per il quale si registra presso molteplici popolazioni romanze e germaniche, medievali e moderne, pur diverse per formazione culturale, un identico transfert nel campo semico dell'eros[51] per indicare la vulva. Senza remore puritanesche si potrebbe immaginare un'ardita e carnevalesca comparazione, concepita dalla fantasia giocherellona del signore-trovatore d'Apchier e ludicamente profilata a disinibiti componenti di

[51] In antico francese, ad esempio, *cro(s)ler* (=dondolare, scuotere) risulta impiegato in senso osceno (cfr. R.M. Bidler, *Dictionnaire érotique. Ancien français, moyen français, renaissance*, Montréal 2002, p.178, oltre che W.v. Wartburg, *Französisches Etymologisches Wörterbuch*, fasc. 34, Basel 1944, p.1228).

un'allegra brigata conviviale, tra un bambino posto nella culla e il pene messo nella vagina[52].

Verso un'interpretazione scollacciata e impudica del v.2 spingono altresì gli ottonari immediatamente seguenti. Il primo emistichio del v.3 si presenta con tutt'evidenza guasto in entrambi i codici relatori : **D** porge la lezione *en un leit* ; **D**[a] reca *e la olet*. Nel suo tentativo di razionalizzazione del testo la Latella si è sentita autorizzata a proporre la lettura *en un rolet*, postulando una diffrazione *in absentia* dopo la seconda sillaba e conferendo al sostantivo 'restituito' il significato di « lenzuolo »[53]. A mio avviso,

---

[52] In questa chiave di lettura non lascia indifferenti l'impiego come rimante di *mes*, participio passato di un verbo, *metre*, considerato 'tecnico' nel vocabolario erotico del tempo per indicare l'atto della penetrazione (vd. Bidler, *Dictionnaire* cit., p.429).

[53] Alto il tasso di adottabilità degli interventi operati dalla Latella quando i testimoni manoscritti non sono concordi. Un caso tuttavia, che si aggiunge a quelli fin qui esaminati, meritevole di ulteriore applicazione è secondo me rappresentato da quanto si legge nei vv.41-42 del sirventese V, che la Latella ha così stampato : «*Pos los paubres de Castella/raubes dels motonetz velutz*». I quattro codici relatori porgono per l'ultima frazione del v.41 la lezione *de bacastella* (**R**), *batastella* (**D**), *barestella* (**K**) ; la filologa siciliana ha giudicato «elemento di troppo e di disturbo» nell'ottonario la sillaba *ba*, «eliminando la quale si ottiene…un senso compiuto e soddisfacente», atteso che «*Castella* è una località dell'antico Gévaudan» che si può ammettere «bersaglio degli assalti predatori di GarApch» (*I sirventesi* cit., p.179). La spiegazione non ha però convinto S. Bianchini, per la quale *Castela* sarebbe «toponimo privo di giustificazioni interne al testo» e si renderebbe necessaria l'emenda in «*puois lo paubre ses artella/raubes dels montonetz vellutz*», supponendo nel secondo emistichio del primo verso la scrizione archetipale di un monosillabo + *astella*, deformazione del «raro *artella*, da una base ARTICULA (artigli), con il significato traslato di 'difesa', non registrato nel FEW» ("BdT 443,2: Torcafol, *Comunal, en rima clausa*, v.41", *Annali dell'Istituto Orientale di Napoli. Sezione Romanza*, XXXVIII/2(1996), pp.267-270 :269). La proposta mi pare assai arzigogolata e priva di adeguati supporti documentari d'ordine linguistico, anche se rimane

l'innegabile e disuguale alterazione nella testimonianza dei due manoscritti è risolvibile restando ancor più fedeli al dettato a noi rimesso, operando un intervento risanatorio fondato sul recupero in maniera equa e proporzionale della divergente deposizione propinata : il lessema *leit* di **D** si configura a prima vista come *lectio facilior* rispetto a *olet* di **D**[a] e basta supporre la caduta di una *h* o di una *l* all'interno del grafo ritenuto più aderente al modello e adeguare di conseguenza al nome di genere maschile che ne deriva l'articolo che precede, accordando credito alla variante morfologica *un* di **D**, per ottenere un senso compiuto e coerente con il contesto.

La parola *olhet* in antico occitano, così come il termine corrispondente in altri idiomi romanzi e non, aveva il significato di « occhiello, foro, buco, piccola cavità di fuoruscita dell'acqua » e un suo impiego nel verso che si discute si accorderebbe efficacemente con quanto viene dopo nella stessa unità metrica. Il rimante finale dell'ottonario, *conres*, apparteneva infatti alla famiglia dei derivati dal latino volgare **conredare* e ricopriva una vasta gamma di accezioni. Proprio per la sua ricchezza semantica

---

valida la sostenuta ipotesi di esistenza di un archetipo corrotto con lezioni diffratte in presenza. Nel rispetto della misura metrica e del senso logico il guasto archetipale potrebbe a mio avviso essere rimosso e sanato congetturando per l'ottonario sotto inchiesta una lezione primitiva «*Pos los paubres d'escarsella*», molto vicina alla deposizione dei manoscritti, con distorsione nel derivato a monte della tradizione facilmente giustificabile dal punto di vista paleografico e, soprattutto, con un semantismo in linea con l'anfibologia espressiva caratteristica dell'autore, giacchè la locuzione può essere intesa tanto alla lettera, come «i poveri nella scarsella», quanto metaforicamente con valenza lubrica, dato che notoriamente nella letteratura giocosa del medioevo «povero» era sinonimo di «indigente nell'ambito delle prestazioni sessuali» e la «scarsella» conteneva «à peu près toutes les acceptions sexuelles possibles» (Toscan, *Le carnaval du langage* cit., p.1328) e in virtù della sua dimensione, della sua morbidezza e del suo «scrautum pelliceum» era adoperata metonimicamente in sostituzione di «vulva».

e la varietà delle sue funzioni di buon'ora entrò nel lessico trobadorico comico-allusivo, ove venne sfruttata al massimo la sua sequenza sillabica, facetamente scandita in *con-res*, equivalente a « cosa, oggetto, aggeggio per la vulva ». Già Guglielmo IX d'Aquitania risulta aver adottato a più riprese il sostantivo con sfumature equivoche e come metafora sessuale ; nel v.81 del suo celebre componimento *Farai un vers, pos mi sonelh* adoperò, al pari di quanto si registra nel nostro sirventese, la voce al plurale in un contesto che non lascia dubbi sul suo valore : « *a pauc no·i rompei mos corretz /e mos arnes* », che N. Pasero ha tradotto : « per poco non ruppi il mio apparato e i miei ammennicoli »[54]. Nelle successive attestazioni il termine si presenta investito di risonanze non di rado specialistiche, per designare in prima istanza dei corpi sferici, formanti spesso coppia. Il concetto-immagine di duplicità, di pariglia, ricorre pure nell'esercizio rimico di Garin d'Apchier, in un intreccio comunicativo che, dopo quanto si è fin qui osservato, mi pare escluda la significanza di « coperte » attribuita dalla Latella e richiami piuttosto l'idea degli organi maschili che comunemente vengono denominati « palle, testicoli » e che per conservare l'ambiguità voluta dal trovatore proporrei di rendere in italiano con « ninnoli ».

A *conres* si allaccia perfettamente *olhet*, vocabolo designante normalmente la fessura, il foro, la nicchia destinata a contenere qualcosa e piegato nel lessico erotico del medioevo a indicare quell'orifizio femminile che ancor oggi viene definito il « terzo occhio ».

I giochi di parole e i colpi di scena in questo originalissimo, parodistico e grottesco, esordio non sono comunque terminati. Ad apertura del quarto ottonario il locutore riferisce che, sempre dietro il rammentato casolare, con un culla ove era infilato un picciolino e con un occhiello che recava appesi due ninnoli, aveva sbirciato l'intera figura della *noirissa*. Si badi bene : della *noirissa* e non di una *noirissa*!

---

[54] N. Pasero, *Guglielmo IX d'Aquitania. Poesie*, Modena 1973, p.132.

Nell'antichità e nel medioevo la balia, la nutrice, colei che dava il latte in cambio di una ricompensa, era personaggio di estrazione sociale in genere bassa[55], partecipe della vita domestica delle famiglie sia agiate sia modeste in misura di gran lunga maggiore che non ai giorni nostri. Spesso tale donna di casa, giovane e fisicamente ben impostata, serviva, oltre che per i suoi compiti primari, per soddisfare senza troppe resistenze le voglie libidinose del suo datore di lavoro o di chi era disposto a ripagarla generosamente. La reputazione della nutrice non era ordinariamente molto elevata e la sua figura era a volte equiparata a quella della meretrice o della cortigiana di facili costumi. Già in età classica, ai tempi di Catullo, le balie venivano prese a modello, ad emblema di donne dal seno abbondante e additate alla considerazione maschile « etiam sensu venereo »[56] ; in stagioni più vicine a quella in cui operò Garin d'Apchier s'incontra nella poesia trovadoresca galego-portoghese tutto un ciclo di componimenti derisori in cui risulta portata scandalosamente alla ribalta la *ama*, da Johan Soarez Coelho (la cui produzione risale ai primi decenni del '200) addirittura definita una *pastorinha*[57], con ricadute ed effetti quanto mai rilevanti sulla nostra prospettiva critico-interpretativa.

Certo è che l'evocazione da parte del signore-trovatore di Apchier nella sua lirica e contro i dettami della tradizione cortese non d'una dama d'alto lignaggio o d'una pastora naturalmente saggia e sensibile, degna d'essere amata per la sua bellezza e le sue qualità interiori, bensì d'una donna di professione e indole tutt'altro che limpide suonava immediatamente, con gli impliciti richiami ad altri testi e a diverse situazioni, anticonformista e burlesca e costituiva motivo di « rottura », di rovesciamento delle

---

[55] Ma con eccezioni ben messe in rilievo per quanto concerne l'area iberica medievale da V. Beltran, "Tipos y temas trovadorescos, XV. Johan Soarez Coelho y el ama de don Denis", *Bulletin of Hispanic Studies*, LXXV(1998), pp.13-43.

[56] Pierrugues, *Glossarium eroticum* cit., p.353.

[57] In proposito: Beltran, "Tipos y temas" cit., pp.14-15.

convenzioni, di contestazione e degradazione dei valori della poesia amorosa, di *iocularitas*, di lazzo, di scivolamento del discorso verso il basso, il sensuale, l'osceno. E infatti la qualifica che subito dopo nell'ottonario accompagna la menzione della *noirissa* è non a caso : « un gatto nero ». Definizione che non si può capire e gustare se non ricorrendo al gergo figurato erotico, solito indicare metonimicamente gli organi genitali maschili e femminili con nomi di animali, per intravisti rapporti analogici tra la specie zoologica (in particolare quella ricoperta di pelo) e quella umana nella zona pubica. L. Sainéan ha prodotto più di cento anni fa un'ampia documentazione panromanza dell'impiego dei derivati da *cattus* in senso proprio e metaforico, nonché una filza di comparazioni letterarie con la fisionomia, le movenze, i gesti, i comportamenti dei felini ; dallo studio del linguista francese è emerso altresì un plurisecolare uso ipocoristico ed eufemico del termine gatto/gatta ed è venuta fuori la dimostrazione dell'antichità della credenza popolare nella natura demoniaca della bestia, ritenuta inseparabile dal diavolo e dalle streghe[58]. Per quanto riguarda il medioevo una ricca serie di contributi (tra i quali mi piace ricordare un recente lavoro di S. Vatteroni[59]) ha su queste basi accertato l'assimilazione mentale e lessicale tra gatto/gatta e il sesso femminile e ultimamente L. Spetia è scesa più nello specifico ponendo in evidenza la connessione tra la figura del gatto e il genere "pastorella" in

---

[58] L. Sainéan, *La création métaphorique en français et en roman. Images tirées du monde des animaux domestiques: le chat* (Beihefte zur Zeitschrift für romanische Philologie, 1 Heft), Halle 1905.

[59] S. Vatteroni, "La fortuna di *L'autrier jost'una sebissa* e Raimon Escrivan: considerazioni sui generi della pastorella e della tenzone fittizia", in «Ab nou cor et ab nou talen». *Nouvelles tendances de la recherche médiévale occitane* (Actes du Colloque AIEO, L'Aquila, 5-7 juillet 2001), Modena 2004, pp.243-261:252-3. Fra i contributi precedenti imprescindibile è il riscontro di C. Jewers, "The Poetic of (S)Cat-Ology in Guilhem VII, Count of Poitiers, IX Duke of Aquitaine's Canso V", *Tenso*, 11(1995), pp.38-63.

contesti soprattutto scherzosi[60]. Mi pare del resto essersi avvicinata molto alla verità F. Latella quando, cercando di spiegare la strana contiguità nel dettato poetico di Garin tra *noirissa* e *gat nier*, ha scritto che « l'allusione al gatto nero potrebbe essere intesa come una rappresentazione caratterizzante, per similitudine, il personaggio della nutrice » e interpretata « sulla linea apertamente ironica, parodica, burlesca avviata sin dalle prime battute »[61] del componimento. A mio avviso, è proprio l'aggettivo « nero », associato al sostantivo « gatto », a fugare ogni dubbio a proposito del senso da riconoscere al passo del gioviale e spiritoso trovatore, giacchè è ormai assodato che in un sistema culturale come quello del medioevo assai sensibile all'importanza simbolica dei colori « il nero incarnava un valore quasi sempre spregiativo »[62] e costituiva stigma tipico del pericolo, del male, della dannazione, dell'immoralità, icona negativa chiamata « a significare uno stato spirituale prima ancora che una qualità della materia »[63]. Segno distintivo della nutrice, emblema della sua sessualità, era per Garin il suo gattone nero, elemento conclusivo e dirimente sul piano traslatativo di una sequela di immagini e metafore ruotanti tutte, in maniera equivoca, attorno all'idea ossessiva, per quanto giocosa, delle differenze somatiche tra uomo e donna e del pene dentro la vagina.

L'ipotesi che il signore-trovatore d'Apchier abbia voluto prendere le distanze dal codice sentimentale e comportamentale,

---

[60] L. Spetia, « Gatti rossi e gatti neri : un mistero felino alle origini della pastorella? », in *Actes du IX^e^ Congrès International de l'Association Internationale d'Études Occitanes* (Aix-la-Chapelle, 25-30 août 2008), in corso di stampa, ma da approcciare con grande cautela.

[61] Latella, *I sirventesi* cit., p.223.

[62] P. Di Luca, "I trovatori e i colori", *Medioevo Romanzo*, XXIX (2005), pp.321-403 :341.

[63] S. Barillari, "Il colore delle Scritture. Realizzazione e funzioni del cromatismo nel Libro delle Tre Scritture di Bonvesin de la Riva", *L'immagine riflessa*, n.s., III(1994), pp.133-159 :139.

dagli schemi procedurali, soprattutto esordiali, dalle immagini idealizzate, dal vocabolario pulito, elegante, stereotipato della tradizionale poesia amorosa e far bersaglio del suo canto proprio la tematica, il tono aulico e i *colores* dei componimenti motivati dalla *fin'amor* è avvalorata dalla chiusa apparentemente « cortese » del suo polemico e corrosivo controtesto. La compresenza di due isotopie diverse nella stessa struttura versale, la contestazione e la ridicolizzazione, prima, dei topoi lirici declinati e sublimati dalla lirica di stampo aristocratico, e il tentativo, poi, di conciliare « deux efforts de sens opposés dont l'un tendait à l'éversion et l'autre au rétablissement du sens du discours sur un plan different »[64], non potevano che produrre un risultato spassoso, un'impressione di fondo comico-parodica, un verdetto di grande capacità sul versante ironico, vitalistico, ricreativo, colto. Sì, colto, perché non bisogna pensare che l'atteggiamento anticonvenzionale di Garin rappresenti un'effettiva ribellione nei confronti dell'esperienza « cortese », con conseguente avvicinamento alle forme e ai contenuti della letteratura popolare o borghese ; la sua è pur sempre una poesia d'élite, destinata ad essere declamata nelle stesse esclusive ed esclusivistiche sedi ove era recitata la lirica più apertamente cortigiana, provvista di segni ambigui e polivalenti, di connotati giocosi e burleschi niente affatto sgraditi a un pubblico « whose sense of humour was not, in some respects, different from that of a modern audience » e che « enjoyed the cathartic effect of a refined courtly *canso*, but was also enjoyed laughing at the more vulgar aspects of life »[65]. Non va dimenticato che « humour, irony and playfulness are inherent in courtly culture from the outset »[66], che la poesia giocosa è un fenomeno squisitamente letterario sorto e sviluppatosi entro il seno di quella stessa società improntata dall'ideologia del *domneiar*, che il modo d'esprimersi raffinato e prezioso e quello a tratti crudo e sboccato non sono altro che due

[64] Toscan, *Le carnaval du langage* cit., p.83.
[65] Gaunt, *Troubadours* cit., p.185.
[66] *Ibidem*, p.183.

facce della stessa medaglia, pratiche parallele, concorrenti e sovrapponibili all'interno di una comunità intellettuale aperta alle sperimentazioni, per nulla refrattaria alla *dynamis* del linguaggio adoperato da ingegnosi giocolieri della parola, da ispirati inventori di sempre nuovi oggetti di scambio ideologico e di trastullo mentale. Ha fatto bene S. Gaunt a segnalare gli attacchi alle convenzioni della *fin'amor*, i ripetuti espliciti o larvati riferimenti al sesso, gli ammiccamenti ironici, l'*alieniloquium* di trovatori che pur passano per seri come Marcabru o Raimbaut d'Aurenga. Garin d'Apchier non era da loro diverso e sono anzi del parere che la sua tendenza ad un impiego originale e non univoco, virtuosistico, spesso cifrato del repertorio espressivo, il suo antimanierismo, la sua voglia di apparire estroso e tecnicamente dotato, la sua attitudine conflittuale rispetto al sistema affermato, depongano a favore dell'accettazione della notizia fornita dall'antico biografo (con tutta probabilità da identificare con l'intenditore Uc de Saint Circ) che egli « *fetz lo premier descort que anc fo faitz* »[67]. Anche senza tener conto dell'allegazione dei primi due versi del componimento assegnato nella *vida* al trovatore – che rivestono indirettamente indubbio valore probatorio del dato informativo elargito – l'attribuzione (che ha lasciato gli studiosi o scettici o disorientati) a lui di facoltà inventive di un nuovo genere poetico si presenta attendibile soprattutto ponendo mente al fatto che il discordo aveva un taglio trasgressivo, asimmetrico, innovativo, antagonistico e concorrenziale con la *canso*, non dissimile, a voler essere obiettivi e concreti, dalla produzione contrastiva, extracanonica, anomala, artificiosa a noi rimasta di Garin[68].

---

[67] Si veda l'edizione della *vida*, con note di commento, a cura di Latella, *I sirventesi* cit., p.96 e sgg..

[68] Apprezzata anche a distanza di decenni dal suo conio da poeti esperti e rinomati come Peire Cardenal, che non a caso adottò a più riprese lo schema metrico e rimico dei sirventesi del blasonato compagno d'arte nativo d'una regione interna e montuosa prossima a quella di cui egli era originario.

7. Nel paragrafo precedente ho portato ad esempio *L'autrier trobei tras un fogier* come testo nel quale le nervature comico-parodiche s'appalesano in maniera flagrante e palpabile già nell'esordio per proseguire poi discontinuamente a vari e incostanti livelli di profondità. Ma non vorrei che il caso segnalato fosse ritenuto eccezionale e rapportato solo alla straordinariamente briosa e brillante personalità di Garin d'Apchier. Pure Torcafol mostra di possedere spirito beffardo e qualità di fine umorista da sfoderare ad avvio di costruzione artistica. Rivolgiamo per un istante l'attenzione sul suo componimento contrassegnato con il numero IV nell'edizione Latella e leggiamo i primi tre versi :

Cominal, en rima clausa,
On ja no·m respondres, so cug,
Farai sirventes aora.

Non condivido l'opinione dell'amica filologa secondo cui « con l'espressione *en rima clausa* si allude con tutta evidenza allo stile adottato » e l'autore vuole annunciare « un componimento poetico intessuto di allusioni oscure, di accenni a situazioni ed eventi non interamente esplicitati »[69]. Secondo me la Latella ha omesso di tenere in conto che carattere primario e fondamentale del « grande canto cortese » era l'intertestualità, il dialogo istituito dal poeta coi suoi predecessori, il rapporto dialettico che legava, ora con tratti di passiva ripresa, ora con intrecci polemici e contrastivi, ogni sequenza rimica ai componimenti di altri trovatori contemporanei o passati. Ogni nuova lirica in un certo senso « derivava » da un organismo versale preesistente, recuperava in maniera più o meno diretta le tessere formali o concettuali in precedenza utilizzate e le riproponeva in un rinnovato e risemantizzato mosaico, si situava con la propria specifica fisionomia nello svolgimento della tradizione per rinforzarla o contestarla, in una correlazione coi modelli rientrante « dans une

[69] Latella, *I sirventesi* cit., p.168.

expérimentation des possibilités des voies aléatoires et infinies de la création »[70]. S. Gaunt ha osservato che « if a poet was to take up themes, rhyme schemes, sound patterns and key words from another poet and yet differentiated his own work through sublation, he was faced with one of two alternatives : he could indicate his debt to the other poet and differentiate his own poem explicitly, or he could communicate this implicitly. The second alternative was often led to irony, for irony depends upon the implicit rather than the explicit, and it was especially frequent when some form of criticism was intended »[71].

Orbene, è un dato inoppugnabile e macroscopico, quantunque finora dalla critica non sufficientemente posto in risalto, che il sirventese di Torcafol è calcato a livello strutturale sulla canzone *Er quant s'embla·l foill del fraisse* di Raimbaut d'Aurenga, della quale riproduce il raro schema metrico e strofico (e si ha motivo di supporre anche l'accompagnamento melodico che non ci è giunto). Ma si sa che quando si passa dalla canzone al sirventese l'imitazione conduce di norma nel solco della parodia in senso lato e comporta un digradamento del modello, provocando un *Bruch*, una rottura sul piano registrale ed estetico. Lo scarto dall'archetipo, la trasformazione ludica e burlesca di questo, l'anomalia di un discorso partito con tono solenne, con un proclama pretenzioso e roboante e continuato poi con la trattazione di contenuti e temi del mondo quotidiano, estranei agli elementi caratterizzanti della *canso* e molto lontani dalle questioni teoriche, poetologiche e di ideologia amorosa dibattute dal principe d'Aurenga, si risolvono nell'elaborato rimico di Torcafol in un conflitto di stili e di codici, in un effetto comico intertestuale, in una sottile presa in giro del poetare alto e impegnato del campione del *trobar clus*. Non riesce difficile

---

[70] D. Bertrand, *Introduction* a *Poétique du burlesque*. (Actes du Colloque international du Centre de Recherches sur les Littératures Modernes et Contemporaines de l'Universitè Blaise Pascal, 1996), Paris 1998, p.23.

[71] Gaunt, *Troubadours* cit., p.3.

immaginare la reazione di un pubblico di melomani, in grado di riconoscere e decifrare il palinsesto proposto e di supplantare la letteralità con la letterarietà, dinanzi alla trasparente canzonatura di un'*auctoritas* poetica rinomata, ma non da tutti apprezzata, per il modo d'esprimersi oscuro e complicato.

Più di un secolo fa Alexander Bain ha con grande acutezza scritto che « ciò che genera il riso è la degradazione di qualche persona o interesse, dotati di prestigio »[72] ; io mi permetto d'aggiungere che il ridere apertamente o di sottecchi (e quindi pure il fenomeno dell'irrisione) implica l'esistenza di un'intesa o quanto meno di una momentanea convergenza d'umore fra colui che tenta di demolire la reputazione dell'osteggiato e i destinatari degli stimoli comici, comporta l'istituzione immediata da parte dell'uditorio di un confronto mentale fra l'immagine o il messaggio che è abituato a recepire e classificare in un determinato modo e la deformazione parodica che gli è offerta di quell'icona o di quel tipo di comunicazione. Con tutto questo s'intreccia la riflessione dell'etologo F. Ciccarelli, secondo il quale « non si ride mai di se stessi, di qualcuno facente parte del sodalizio, ma sempre di qualcuno o qualcosa di estraneo, di esterno al gruppo. Quindi si ride *con* qualcuno, *di* qualcun altro »[73].

Torcafol puntava certamente sulle conoscenze e sulle capacità retrospettive della brigata a cui si rivolgeva, sulla predisposizione del suo uditorio alla messa in scena di beffe, sul presunto consenso alla violenza teatrale perpetrata ai danni della sua illustre vittima, sulla positiva accoglienza della corbellatura dell'alieno e della svalutazione del sistema comunicativo da lui rappresentato. Proprio perciò decise di giocare con le associazioni analogiche, si limitò a condensare in pochi, essenziali, tratti gli elementi caratterizzanti della poesia ludicamente evocata, si pose subito su un piano di opposizione e incompatiblità col modello

---

[72] Riporto la frase nella traduzione data da F. Ceccarelli, *Sorriso e riso. Saggio di antropologia biosociale*, Torino 1988, p.271.
[73] Ceccarelli, *Sorriso e riso* cit., p.87.

creando una vistosa frattura, una patente tensione (facilmente rilevabile, oltre che per l'inosservanza della regola dominante della *convenenza* di forma e contenuto, per la presenza dell'inciso *so cug*, che come ha con finezza notato S. Gaunt rappresenta « a signal to irony »[74]) tra l'enunciato iniziale del suo sirventese e la catena lessico-concettuale successiva, ancorata ad una logica scherzosa, alla temporalità e alla libertà argomentativa di contro ad un *cliché* filosofico serio ed austero, all'atemporalità e alla costrittività del dettato congeniale al bersaglio dei suoi tiri birboni. Il testo di Torcafol non può pertanto essere considerato autotelico e valutato in base ai fattori costitutivi del registro dell'espressione o per i colori della realtà portata alla ribalta ; la sua marca tipologica e distintiva è quella della parodia, del dialogo a distanza, dell'embricazione intertestuale. Ma, come ha osservato M. Riffaterre, « implicit intertextuality is highly vulnerable to the erosion of time and cultural change, or to the reader's unfamiliarity with the corpus of the elite that bred a particular poetic generation...the reader usually begins in the dark and discovers the implicit intertext later on ». Quando « the discovery of the intertext makes the intertextual relation explicit, the basic semantic relation of signifier to referent is replaced by a relation of text to texts. The deictic function of humor is a cardinal one...it has a semiotic role, it renders visible the outline, the geometry of a structure...it destroys the meaning of the text in the usual sense of meaning...it replaces referential meaning with references of words to texts and of texts to texts »[75].

8. Concludo questo forse troppo lungo discorso (che avrei potuto portare avanti ancora per un pezzo con la discussione di tanti altri passi) apponendo un'ultima postilla.

---

[74] Gaunt, *Troubadours* cit., p.65 e p.209.

[75] M. Riffaterre, "The Poetic Functions of Intertextual Humor", *Romanic Review*, LXV(1974), pp.278-293 :291-3.

È secondo me da considerare nella sostanza valida l'antica massima antilogocentrica « *quicquid recipitur, ad modum recipientis recipitur* », ma, anche se a tutta prima la raccomandazione potrà sembrare strana e addirittura incoerente con le proposte ermeneutiche e ricezionali affacciate a proposito dei sirventesi di Garin d'Apchier e di Torcafol, occorre limitare la libertà d'accoglienza dei fruitori di un determinato testo, porre dei paletti al loro ruolo attivo nella progressiva concretizzazione del significato, respingere l'opinione che il senso di un'opera d'arte possa variare nel tempo in base alla cultura e all'esperienza degli utenti, guardarsi dal rischio delle « sovrainterpretazioni », evitare i « creative misreadings ». Conviene ricostruire con idonei strumenti filologici e semiologici il significato storico, il valore estetico, il programma comunicativo, la funzione sociale dell'oggetto di studio, relandolo alle forme conoscitive e immaginative dell'epoca della sua produzione e cercando per quanto possibile di intuire l'orizzonte esperienziale e le intenzioni dell'autore.

Le valutazioni critico-interpretative or ora prospettate non discendono, in verità, da improvvise, personali e discutibili folgorazioni, ma in buona parte si riallacciano al giudizio e affondano nel campo di avvistamento e discernimento dei collettori più vicini ai tempi d'operosità dei due trovatori gevaudanesi. Non mi pare infatti possa ritenersi casuale la collocazione delle liriche fin qui discusse nella più antica antologia trobadorica a noi pervenuta ; in **D** i componimenti di Garin e di Torcafol risultano preceduti dalla tenzone oscenoscatologica fra Raimon de Durfort, Turc Malec e Arnaut Daniel sull'« affare Cornilh » e seguiti dai caustici scambi di cobbole, infarcite di ironia e di contumelie tra Sordello e Peire Bremon Ricas Novas, nonché da tre canti scherzosi di Peire Vidal. È evidente che l'ordinatore si rese perfettamente conto della natura trasgressiva, giocosa e invereconda degli elaborati rimici di Garin e di Torcafol e pensò bene di inserirli in mezzo ad altre sortite beffarde e dissacratorie.

Nello sfondo della tradizione dominante, accanto al gusto per la poesia dai contenuti ideologici 'alti', esisteva e fioriva l'apprezzamento per i testi alternativi rispetto a quelli 'cortesi', era diffusa la ricerca di componimenti diversi da quelli aulici e togati, si riconosceva piena dignità letteraria e culturale alle esercitazioni liriche comico-giocose e si riservava a tali prodotti arguti e brillanti adeguato spazio nelle stesse sillogi che accoglievano realizzazioni più impegnate sotto il profilo dell'« educazione mentale e sentimentale ». Il fenomeno della poesia parodico-contestativa dei modelli paludati era molto più esteso di quanto oggi non ci appaia e richiedeva tanto agli autori che ai destinatari delle invenzioni dal senso camuffato e spacciato nell'*underground* un supplemento di energia rispettivamente per immettere e cogliere il significato nascosto dei segni e per proiettare il messaggio nella complessa rete di echi, iterazioni, rimandi, sviluppi, distorsioni, bizzarrie, caratterizzanti in particolare il discorso satirico e rintuzzativo-oppositivo.

Aveva ragione R. Guiette a insegnare che il canto dei trovatori era essenzialmente gioco (nel senso più serio e positivo del termine) e che il compito dei riceventi moderni consiste soprattutto nel decifrare ciò che si cela dietro il divertimento[76], nella trama più intima della « composizione », nel continuo, affascinante, alternarsi di riprese e rilanci. Ora che siamo arrivati nel XXI secolo bisogna con urgenza porre rimedio al cortocircuito comunicativo avvenuto purtroppo proprio nelle più recenti stazioni di collegamento e passaggio, recuperare in maniera sistematica l'infrasenso di tante compilazioni in versi a noi pervenute con apparente opacità, esaminare diligentemente i testi sopravanzati tenendo conto degli avantesti, dei cotesti, dei contesti, sforzarsi d'andare, ove indispensabile e senza pre-giudizi, oltre la lettera per capire e svelare il gioco delle allusioni

[76] R. Guiette, *Forme et senefiance*. Etudes médiévales recueillies par J. Dufournet – M. De Grève-H. Braet, Genève 1978, in particolare pp.13-15.

e degli ammiccamenti[77], avendo sempre a mente quanto si trova fra i distici dello pseudo-Catone : « *legere et non intelligere neglegere est* »[78].

Saverio Guida
Université de Messine (Italie)

[77] Tornano utili le riflessioni di L. Rossi "Comico e burlesco nelle letterature romanze dei secoli XI-XIII", in *Testi, generi e tradizioni nella Romània medievale*. Atti del VI Convegno della Società Italiana di Filologia Romanza. Pisa, 28-30 settembre 2000, a c. di F. Cigni e M.P. Betti, Pisa 2002 = *Studi Mediolatini e Volgari*, XLVII, 2001, pp.35-55) che ha mostrato «come anche i componimenti apparentemente più limpidi nascondano trame allusive che non è semplicissimo districare» e, non tacendo sulla violenza perpetrata ai danni «di prodotti cui a lungo è stato negato lo stesso statuto d'opera d'arte», ha posto in evidenza i «non pochi dubbi» di molti studiosi «in merito alle possibilità oggettive» di sciogliere le enigmatiche polisemie dei testi medievali, invero «riservate ai palati più fini (fra cui non sempre, purtroppo, sono da annoverare quelli dei filologi)» (estrapolazioni dalle pagine 33,35,39,45).

[78] *Disticha Catonis*, ed. M. Boas, Amsterdam 1952, p.8.

LA MER, L'OCEAN : ORIGINE ET DESTINEE ULTIME DE L'AMOUR CHEZ LES POETES PERSANS

Dans le bassin méditerranéen, la mer est associée à toute sorte d'aventures : les caprices de l'élément marin sont liés au destin, à la volonté divine, et donnent lieu à bien des rebondissements. Ulysse rencontra les êtres les plus surprenants, et vécut plusieurs fois l'amour durant sa longue errance : il n'est que l'exemple le plus célèbre des humains qui, portés par les flots, subirent des revers de fortune mais virent aussi s'élever leur condition et leur destinée.

Des romans de l'antiquité tardive, dont l'intrigue fut reprise durant notre Moyen Âge, représentent souvent des jeunes gens de haute condition enlevés par des pirates ou capturés par des ennemis, emmenés comme esclaves en terre étrangère, puis rencontrés ensuite par un jeune prince ou une jeune princesse qui tombe amoureux de l'infortuné(e), lequel – ou laquelle – est alors reconnu miraculeusement et restauré dans sa condition première mais ayant désormais gagné l'amour. Cette intrigue romanesque et sentimentale est une version édulcorée du lien profond qui unit la mer et l'amour. Il existe des interprétations de ce lien qui mettent en jeu de plus hautes visées, ouvrant sur l'expérience spirituelle et la transcendance. Cette élévation s'est manifestée au plus haut degré dans la Perse médiévale qui entretient des relations à la fois avec *Mare nostrum* et avec les horizons de l'Asie.

Pour un persan inspiré par l'immensité de l'amour, par l'effusion divine qui entre en ébullition dans le cœur de l'amoureux, l'image de l'océan est omniprésente. Pourtant, l'Iran est un pays sans mer, si ce n'est la Mer Caspienne, une vaste mer intérieure.

Pour dire la mer, les persans utilisent deux mots : *bahr*, et *daryâ*, *daryâ* pouvant aussi s'appliquer à un grand fleuve[1]. Mais comme la mer n'est pas une présence courante dans leurs paysages physiques, des images prennent le relais, images qui évoquent la profondeur, l'immensité, le danger, l'incertitude : en particulier, le déluge, une pluie torrentielle et interminable qui recouvrit les terres et anéantit une phase de l'humanité.

Noé est celui qui entendit la voix de Dieu, qui eut assez de foi, de courage pour aller à l'encontre de tous ceux qui ne croyaient pas à cette voix divine : Noé construisit l'arche puis navigua sur la mer du déluge, dépourvu de toute orientation propre, guidé seulement par la foi, sans faire cas de ses propres souffrances. On ne peut, en littérature persane, parler de la mer sans lui associer les images qui vont dans le même sens : « *toufân* » (le typhon, l'ouragan), déluge, torrent déchaîné qui emporte tout sur son passage, pluie torrentielle, toutes réalités de ce monde persan dont le climat peut aller aux extrêmes, monde de montagnes, de grands fleuves, de déserts, d'oasis, monde de contrastes.

Le premier ghazal du *Dîvân* de Hâfez - livre le plus célèbre et le plus déclamé, le plus chanté de toute la littérature persane - évoque la condition terrible de l'Amant :

> Nuit noire, frayeur de la vague, tourbillon (*toufân*) si terrifiant !
> D'où sauraient-ils notre état, ceux qui, le cœur léger, vont sur la rive ?

Ce *beyt* (distique) développe le premier *beyt* du ghazal :

> Au début, l'amour parut facile, puis surgirent les difficultés.

[1] Par exemple l'Amou Darya, le Syr Darya. *Bahr* mot arabe, *daryâ*, mot persan.

« Ceux qui marchent sur la rive, avec une charge légère[2] », sont les adeptes des situations aisées : les amours faciles, ou l'amour à ses débuts… Mais vienne l'approfondissement de l'amour, les difficultés s'élèvent, comme se lèvent le vent, les vagues, l'ouragan. Selon Ibn 'Arabi (XII^{e} siècle), « le rivage, on le connaît, l'abîme on en fait l'expérience ! »[3] En véritable Fidèle d'Amour, Hâfez vit l'amour dans un engagement total de lui-même, hors des conventions, loin de la bienséance : il suit une voie difficile qu'on appelle la « voie du blâme » (*malâmatiyya*), celle qu'évoque le deuxième *beyt* du même premier ghazal :

> « Des caprices du désir (*ze khod-kâm-î)* au renom d'infâmie (*be bad-nâm-î*)…, c'est là toute mon histoire ! »[4]

Tant que l'amour est « jeune », immature, il ne pense qu'à satisfaire son propre désir : à travers cet amour, l'amoureux n'aime que lui-même ! Il est prêt à infliger la piqûre de mille épines au bien-aimé pour respirer une seule rose de son jardin[5] ! Pour que l'amoureux devienne « véridique », il faut qu'il

---

[2] *Sabok-bâr-ân* : littéralement « ceux qui portent une charge légère », que l'on peut comprendre aussi comme « ceux qui ont le cœur léger. » Il s'agit en tout cas de ceux qui ne se sont pas engagés dans la voie de l'amour absolu, et / ou dans « la voie du blâme ».

[3] Stéphane Ruspoli, *Le Livre des Théophanies d'Ibn 'Arabi*, Introduction, commentaire et traduction annotée, Paris, Editions du Cerf, 2000, p. 181-182.

[4] Hâfez de Chirâz, *Le Divân*, Introduction, traduction du persan et commentaires par Charles-Henri de Fouchécour, Editions Verdier, 2006, premier ghazal, p. 85. Pour ce *beyt* et quelques autres cités ici, je donne ma traduction, qui est cependant reliée à celle de C. H. de Fouchécour.

[5] Jâmî, *Youssouf et Zouleikhâ*, Traduction Auguste Bricteux, Paris Geuthner, 1927, p. 156 : « Tant que l'amour n'a pas atteint sa perfection, l'amant n'a d'autre idéal que de satisfaire son propre désir. C'est lui-même qu'il a en vue quand il aime son ami et tous ses actes sont dictés par l'égoïsme. Pour l'odeur d'une seule rose du jardin du bien-aimé, il lui infligerait la piqûre de cent épines ».

s'engage réellement, qu'il renonce à son égoïsme vital. La vocation de Hâfez l'appelait là on l'on ne va pas de bon gré : sa destinée le « tirait » vers le renom d'infamie. Il fallait renoncer à la bonne réputation, renoncer à être un homme honorable, un soufi exemplaire ! Le premier ghazal du *Dîvân* dit tout, d'emblée :

> Le tapis de prière, va-t-en le teindre de vin si le Maître des Mages te le dit !
> Car le pèlerin (*sâlek*) n'ignore pas la Voie, ni la règle des étapes (*manzel-hâ*).

Verser du vin sur le tapis de prière ! profanation ! provocation infâme ! Mais si « le maître des mages »[6] le dit…, accomplir cet acte c'est comme se charger de sa croix, entamer le chemin vers le « champ du crâne » : souffrance, sacrifice, abandon de soi, chemin d'infamie pleinement consenti !

L'amant qui emprunte le chemin de l'amour total devient un pèlerin, un cheminant (*sâlek*, terme technique en soufisme), sur cette Voie il obéit à un Maître, il parcourt des étapes (*manzel-hâ*, autre terme technique important).

Ces « étapes » sont déconcertantes, elles sont aux antipodes du « convenable », elles vrillent le « moi », elles l'éprouvent jusqu'à l'effriter, le briser, le polir, le rendre de plus en plus lisse et transparent, jusqu'à ce qu'il devienne pur comme un miroir : un miroir capable de réfléchir la lumière et l'amour purs, de réfléchir les rayons de la divinité.

L'amour, pour un amant véritable, n'est pas une croisière paisible, c'est un océan démonté : la plus grande souffrance est d'être séparé du bien-aimé. De plus, ce bien-aimé a tous les

---

[6] Le Maître des Mages est, pour Hâfez, le Maître spirituel, peut-être le Maître intérieur. On se trouve ici dans un cadre où le zoroastrisme a sa place, au moins comme image poétique, car Hâfez se situe résolument aux antipodes des soufis dévots qu'il haïssait pour leur ostentation, leur hypocrisie.

droits : il se fait désirer, il provoque en son amoureux un besoin (*nyâz*), un sentiment déchirant de nostalgie, de désir ardent. Sa condition est « royale » quelle que soit sa position sociale : il est le seigneur absolu, il peut montrer sa Face, mais le plus souvent il l'occulte, selon son bon plaisir. L'amoureux souffre, ses larmes font un déluge, et jamais l'eau de ce déluge n'efface l'image du bien-aimé :

> Cent fois j'ai connu, des larmes de mes yeux, le Déluge de Noé ;
> jamais ton image ne s'est effacée de la table de mon cœur[7].

La douleur d'amour emporte tout sur son passage, mais le cœur s'exhorte lui-même à garder la foi :

> Si le torrent du néant arrache les fondements de l'existence, mon cœur,
> puisque Noé est ton pilote, du Déluge ne t'afflige pas ![8].

Dans son *Divân*, Hâfez évoque plusieurs fois Noé et le déluge ; Noé est le type même de l'homme qui n'a pas eu peur du Déluge, il y est entré sans discuter, d'un cœur viril, avec foi :

> Si, comme le prophète Noé tu as patience dans l'angoisse du Déluge,
> le malheur se détournera, et surviendra le plaisir de mille ans[9].

Il ne faut pas craindre ce déluge, ce torrent qui arrache jusqu'à la racine de l'existence, il faut le désirer, le souhaiter, car ces souffrances sont la condition même, la condition *sine qua non* d'un amour sincère, authentique :

> Puisque nous nous livrâmes, yeux et cœur, au déluge du Fléau,
> dis au torrent du chagrin d'arracher la demeure à ses fondations ![10].

---

[7] Gh. 301, b. 7, C.H. de Fouchécour, *op. cit*., p. 784.
[8] Gh. 250, b. 5, C.H. de Fouchécour, *op. cit*., p. 666.
[9] Gh. 230, b. 5, C.H. de Fouchécour, *op. cit*., p. 622.
[10] Gh. 245, b. 2, C.H. de Fouchécour, *op. cit*., p. 656.

Pour mes yeux, moindre qu'une goutte d'eau sont ces récits que l'on fait du Déluge[11].

Cette peine du Déluge, les angoisses, les souffrances de l'errance dont on ne voit pas la fin sont soutenues par la foi ; mais la foi elle-même est-elle soutenue par l'espérance ? On voit percer, de temps à autre, dans certains ghazals de Hâfez, la notion de « salaire », de « perle » précieuse :

Si tu n'as peiné sur cette Voie, tu ne parviendras nulle part.
Si tu veux ton salaire, obéis au Maître ![12].
On ne peut de son propre effort avancer jusqu'à la perle cherchée[13].

S'il y a récompense pour les peines subies de plein gré par l'amoureux, elle n'est pas une « acquisition » à laquelle ses efforts lui auraient donné « droit », elle est pure grâce. Il n'y a même ni salaire ni récompense à attendre ! L'amoureux n'a aucun droit à y prétendre. La perle recherchée est dans la douleur d'amour elle-même, elle est dans le renoncement à soi-même, dans l'abandon de soi, (« que le khôl de mes cils soit la poussière de ton seuil ! »).

La perle de la coquille qui réside au profond de la mer ne peut être acquise, elle est la substance même de l'âme, elle ne saurait être un but extérieur à soi. Elle ne se révèle qu'à celui qui plonge au plus profond de « la mer », qui s'immerge totalement dans le mystère, dans l'infini de l'amour et du don de soi.

Le « salaire » est la souffrance d'amour elle-même, cette souffrance qui nous dépouille entièrement de nous-même :

Que pèsent les pleurs de Hâfez devant l'amour qui suffit à tout ?
Car en ce déluge, les sept océans[14] paraissent la rosée d'une nuit[15].

---

[11] Gh. 192, b. 7, C.H. de Fouchécour, *op. cit*., p.541.
[12] Gh. 245, b. 5, C.H. de Fouchécour, *op. cit*., p. 656.
[13] Gh. 230, b. 5 et 6, C.H. de Fouchécour, *op. cit*., p. 622.
[14] Les sept océans sont ceux de cette sphère terrestre : l'océan vert (très prospère sur ses rives), dont Ceylan ; la mer d'Oman, la mer Rouge, la

C'est dans ce climat des extrêmes que nous plonge une belle histoire du *Livre Divin* de 'Attâr : un jeune homme est tombé éperdument amoureux d'un bel adolescent. L'un et l'autre passent leur temps à se rechercher mutuellement, mais ne peuvent se réunir. Survient une pluie torrentielle : tous se réfugient sous les tentes, et voici enfin réunis, par une heureuse coïncidence, seuls sous la même tente, l'amoureux et son bien-aimé. Alors que tout le monde, dans l'angoisse, prie Dieu d'arrêter cette pluie torrentielle, l'amoureux supplie Dieu de faire en sorte que ce déluge ne s'arrête jamais, et même de l'intensifier :

> Seigneur, n'arrête pas la pluie ; rends-la plus forte encore, autant que tu le veux.
> Car depuis bien longtemps je souffre de la sécheresse ; je n'ai cessé de piloter mon bateau sur la terre sèche.
> Maintenant que, des nuages, tombe un déluge, voici le moment de faire avancer mon navire.
> J'ai tant souffert de la sécheresse ! Tellement… que cette heure de pluie ne me mouille même pas !
> Pleuvrait-il jusqu'au jour du Jugement, que ma joie ferait venir la Résurrection !
> Seigneur, accorde-moi cette félicité : qu'à chaque instant augmente la pluie[16] !

Le déluge est l'océan dans lequel l'amoureux communie avec son Bien Aimé. Il est la condition de l'amour véritable : affliction et félicité réunies !

---

mer « barbare », la mer Roumi (de Byzance : c'est-à-dire la Mer Noire ? ou la méditerranée ?), la mer du Soudan, l'Océan (l'Océan qui entoure la terre ?). Note que je dois à Charles-Henri de Fouchécour.

[15] Gh. 461, b. 8. *Ibid.,* p. 1122.

[16] Fariduddine 'ATTÂR, *Le Livre divin*, Traduction Fouad Rouhani, Paris, Albin Michel (plusieurs éditions successives). Très bonne traduction. Cette citation extraite est du Chant VIII, 5 : « Le bel adolescent et l'amoureux. » Ici, je donne ma traduction qui est plus proche du texte persan.

Affliction car le Déluge représente les tribulations sans fond, et félicité car cette eau réunit ce qui était séparé.

Faudrait-il traverser sept océans de lumière et sept océans de ténèbres, le but n'est pas la « satisfaction » du désir, c'est l'anéantissement de soi qui nous ramène à notre Bien Aimé, à notre origine : nous nous languissons d'amour car nous sommes séparés de notre « roseraie » originelle, la « roseraie du mystère », celle où nous partagions le souffle de Dieu :

> Venue du bouillonnement des vagues de l'océan profond,
> Une goutte fut séparée de cet océan inséparable[17]. (Rûmî, *Divân-e Shams*).

C'est la goutte d'eau qui, mêlée de terre, servit à façonner Adam. Mais c'est aussi la goutte d'eau qu'est chacun d'entre nous :

> L'amour est l'ordre universel, nous sommes un atome ; il est l'océan, nous sommes une goutte[18].
> Chaque goutte de cette mer revêt une forme apparente
> (…) Ô mon âme, entre et purifie-toi dans cet océan sans bords[19].

Chacun d'entre nous est une goutte d'eau, une goutte d'écume dans l'Océan qu'est Dieu, Océan d'amour et de Lumière, Océan d'Unité : la goutte se croit séparée, mais elle est part intégrante de cet Océan, elle est de même nature.

Comme le dit ce ghazal, la mer met en danger notre esquif (notre corps, notre être physique temporaire), mais notre âme y trouve la sécurité, la félicité :

---

[17] Mawlânâ Djalâl od-Dîn Rûmî, *Odes mystiques, Divân-e Shams-e Tabrîzî,* trad. par Eva de Vitray Meyerovitch et Mohammad Mokri, Paris, Klincksieck 1973 (1ère éd.), réédition Seuil, Points, Sagesse 180, (mes réf. renvoient à cette réédition), ghazal 639, p. 281. Numérotation identique des ghazals.

[18] *Ibid*., ghazal 2, p. 23.

[19] *Ibid*., gh., 583, p. 271.

Ô toi, poisson de l'âme dans la nasse du corps …
Regarde cette origine qui fut la tienne au commencement,
Ne regarde pas cet accessoire [ton corps] qui est uni à toi maintenant[20].
Sois pareil au poisson dans l'océan spirituel[21].

Le ghazal 120 a pour refrain : « Reviens enfin à l'origine de ta propre origine[22] ».

Nous sommes nés de « l'éclat de la Majesté divine » (même ghazal), nous sommes un atome de ce Soleil, notre âme est de la même nature que cette Lumière éternelle, que cette mer de l'Océan divin [23]. Deux images de Dieu, celle du Soleil et celle de l'Océan, sont souvent réunies, elles jouent ensemble.

Ce qui, en chacun de nous, vibre en harmonie avec ce Soleil, avec cet Océan, c'est le cœur :

Quand mon cœur soudain aperçut l'océan de l'amour,
Il m'échappa tout à coup et s'y plongea, criant : « Viens me chercher ! »[24].

Ce que représente cette plongée du cœur dans l'océan, c'est la « folie d'amour », folie d'amour qui nous libère de nous-même, de nos illusions : le cœur est fou d'amour pour le Bien-Aimé qu'il a contemplé à l'origine, Bien-Aimé qu'il a oublié mais auquel, par essence, il est uni. Le cœur répond à l'appel de ce qu'il est en réalité :

Le Royaume de l'union avec Toi était, depuis le commencement, la demeure du cœur[25].

---

[20] *Ibid*., gh. 1044, p. 414.
[21] *Ibid*., gh. 658, p. 289. Voir aussi les ghazals environnants : n° 656, 649…
[22] *Ibid*., p. 139-140.
[23] *Ibid*., gh. 299, p. 201. Ces images pour suggérer notre rapport avec Dieu sont omniprésentes et reliées entre elles : « L'eau est l'amie de la lumière : l'une est pure, l'autre brillante. »
[24] *Ibid*., gh. 310, p. 203.

Océan de l'âme, océan d'amour : nous en sommes une parcelle, un « signe », un tracé, un dessin à la surface de l'océan[26], toutes les amours terrestres que nous rencontrons en sont un « signe », elles nous reconduisent à cet immense amour primordial dont elles sont seulement une « épiphanie » (*tajalli*).

L'Océan lui-même est en ébullition amoureuse : ses flux, ses reflux, ses tempêtes, ses vagues sont mues par l'amour : « il s'agite lui-même par amour pour son Ami. »[27]

Le grand poète mystique ʻAttâr raconte, dans une histoire, pourquoi l'océan est de couleur bleue : le bleu, qui peut être très foncé, est proche du noir, il est comme une « robe de deuil » :

> Un observateur des choses spirituelles alla auprès de l'océan et lui demanda pourquoi il était vêtu de bleu, pourquoi cette robe de deuil, et pourquoi il bouillonnait sans feu.
> L'océan donna cette réponse : « Je suis ému à cause de la séparation de mon ami. Comme […] je ne suis pas digne de lui, j'ai pris des vêtements bleus en signe du chagrin que je ressens […] et c'est à cause du feu de mon amour que j'éprouve cette agitation pareille à l'ébullition »[28].

Cet océan que nous voyons dans notre paysage terrestre n'est lui-même qu'une goutte de l'Océan divin : il se languit d'amour pour son Océan d'origine.

---

[25] *Ibid*., gh. 143, p. 160.

[26] On trouve cette image aussi bien chez ʻAttâr, chez Rûmî, que chez Hâfez et d'autres. Ces signes que nous sommes sont éphémères comme les rides du vent sur l'eau, comme les vagues à la surface de la mer. « Écrire sur l'eau » est aussi une expression pour signifier une action sans consistance.

[27] Farîd ud-Dîn ʻAttâr, *Le Langage des oiseaux, Manteq ut-teyr,* Traduit du persan par Garcin de Tassy, Paris, Albin Michel, Spiritualités vivantes n°137 (réédition en collection de Poche), p. 71. La traduction originale, indéfiniment reproduite car non refaite à ce jour, date de 1863.

[28] *Ibid*., p. 71.

Pour comprendre cette ébullition d'amour qui agite tout être, il faut retourner à… la prééternité : avant la Manifestation, avant la création. Dieu, qui est l'Un absolu, était encore dans son Unité sans rien d'autre. Une tradition sainte (*hadith qodsi*) rapporte que Dieu a dit :

> J'étais un Trésor caché, J'ai aspiré à être connu. Alors j'ai créé les créatures afin d'être connu par elles.

Dieu alors se multiplie en une multitude d'épiphanies qui sont autant de miroirs de Sa réalité, de Ses Attributs, de Ses Noms : Son amour, Sa beauté, Sa compassion, Sa majesté, Sa gloire, Sa puissance, Sa connaissance, Sa générosité, etc…

De Dieu, l'Un originel, on ne peut rien dire, sinon que « c'est une lumière illimitée, infinie, un océan sans fond et sans rive. [29]»

A partir de cet Océan initial, qui est plein de « Perles », vont s'épancher beaucoup d'autres océans, des fleuves, des affluents, et même des mondes : de l'Unité première jaillissent trois mondes. Le premier de ces mondes est le *Jabarût*, monde de l'Essence pure : il n'y a rien d'extérieur à lui, rien de visible. Le *Jabarût* est comme Dieu lui-même, il est le monde des potentialités pures. Puis, de ce premier monde vont apparaître deux autres mondes (des épiphanies) : le *Malakût*, monde de l'âme, monde Intelligible, et le *Molk*, monde sensible, monde de la Sphère première : tous deux « abordèrent de l'Océan du *Jabarût* sur le rivage de l'être[30] »

> Le *Molk*, le *Malakût* et le *Jabarût* sont chacun un océan ; dans chaque océan, il est des myriades de perles ; dans chaque perle des myriades de sens. Mohammad, l'Envoyé de Dieu (…) était

[29] Nasafî, *Le Livre de l'Homme Parfait*, Traduit du persan par Isabelle de Gastines, Fayard, 1984, p. 203. Une œuvre du XIII^{e} siècle.
[30] Nasafî, p. 140.

> immergé dans ces trois océans. Plus il plongeait profondément, plus il était informé sur les états des océans et les sagesses des perles[31].

Le *Jabarût*, monde le plus élevé, le plus proche de l'Unicité divine, n'est accessible ni à nos sens, ni à notre intellect : seul l'amour nous met en sympathie avec le *Jabarût*, « parce que ce monde est celui de l'amour. »

Mais ces trois mondes n'existent pas indépendamment les uns des autres : « tous trois sont les uns avec les autres, les uns dans les autres, indissociables les uns des autres[32]. »

Tous ces mondes, donc tous ces êtres « ne forment qu'un seul être » :

> Le monde sensible (*Molk*), le monde intelligible (*Malakût*), le monde chérubinique (*Jabarût*) sont les degrés de cet être[33].
> *A tous les degrés, l'être est à ras bord bondé d'amour*[34].

Cette totalité de l'Être, « bondée d'amour », nous appelle vers elle magnétiquement, car nous en sommes tissés, elle nous constitue : elle est seulement « voilée » par la nature plus ou moins dense et grossière qui est la nôtre. Cette nature grossière doit être, comme une pierre qui enferme un rubis, érodée, jusqu'à ce qu'elle soit réduite en poussière et que cette poussière soit emportée par l'océan, par le vent, par le feu. Or le seul outil pour

---

[31] Nasafî, p. 150.

[32] Nasafî, *ibid*., p. 135 : « Tous trois sont les mondes de Dieu ; tous trois sont les uns avec les autres, les uns dans les autres, indissociables les uns des autres. Le monde chérubinique est l'essence du monde sensible et du monde intelligible. Ces derniers sont les faces du premier. Le monde chérubinique est le livre condensé ; le monde sensible et le monde intelligible le livre déployé. Le monde chérubinique est le germe, le monde sensible et le monde intelligible sont l'arbre. Le minéral, le végétal et l'animal sont les fruits de cet arbre. »

[33] *Ibid*., p. 137.

[34] Nasafî, p. 148. Les italiques sont nôtres.

éroder la pierre, pour la pulvériser jusqu'à en extraire le rubis, est la souffrance d'amour : l'amour, par ses souffrances, nous amène peu à peu à renoncer à notre nature grossière, à nos appétits, à notre volonté de pouvoir et de possession.

Par cette souffrance d'amour notre corps est poli jusqu'à devenir transparent, réceptif à la lumière ; notre cœur est poli jusqu'à devenir pur et brillant comme un miroir : alors le cœur, totalement pur, peut refléter ce qui vient du monde de l'Essence divine, « la Lumière de Dieu vient s'y refléter »[35].

Nuit noire, peur de la vague, typhon que Hâfez évoque dans le premier ghazal de son *Divân* sont LA condition pour se libérer de la prétention égotique. Comme le dit Jâmî[36] :

> Le cœur exempt du mal d'amour n'est pas un cœur, le corps privé de la peine d'amour n'est qu'eau et limon. […] C'est l'inquiétude amoureuse qui donne à l'univers son mouvement éternel, c'est le vertige d'amour qui fait tournoyer les sphères.
> Si tu veux être libre, sois captif de l'amour ; si tu veux la joie ouvre ta poitrine à la souffrance d'amour. […]
> Tu peux poursuivre bien des idéals, mais seul l'amour te délivrera de toi-même. Ne fuis donc pas l'amour, même celui des apparences terrestres, car c'est la seule voie qui conduise à la vérité suprême[37].

La voie de l'amour est une voie terrible, elle nous conduit aux extrêmes jusqu'à « l'anéantissement » (*fanâ*). Ou comme le dit 'Attâr : la prière du véritable amant, c'est de faire ablution dans son propre sang[38].

---

[35] Nasafî, p. 232, pour tout ce passage.

[36] Djâmî, *Youssouf et Zouleikhâ,* trad. Auguste Bricteux, Paris, Geuthner, 1927. Ce roman de la fin du XV^e^ siècle est un magnifique roman d'amour qui met en scène la symbolique métaphysique et initiatique de l'amour universel, Amour né de Beauté, deux Attributs divins indissolublement liés.

[37] *Ibid*., p. 22 – 23.

[38] *Le Livre divin*, Chant VI, hekâyat 5, beyts 2128-2119. « Il (Hallâj) dit : 'Celui qui connaît le secret de l'amour, il doit, pour prière faire

Pour entamer et suivre cette voie, il faut un courage, une détermination, une foi à toute épreuve. On doit tout sacrifier, faire oblation de soi jusqu'à la dernière goutte de sang. C'est une Passion au sens christique du terme. Ces mystiques soufis seraient-ils ceux qui, à l'image de Jésus, ont poussé le plus loin l'accomplissement effectif, dans leur enseignement spirituel et dans leur expérience vécue, le chemin du supplice, volontairement choisi, dans lequel s'offre la quintessence de l'amour ? Ils en ont fait, en tout cas, le cœur, le noyau, le Feu central de leur mystique et de leur vie.

Comme le dit Nasafî :

> Ce trésor qui fut proposé (par Dieu) à tous les êtres et que tous refusèrent sauf l'homme, est l'amour. Si l'homme avait su l'amour chose si périlleuse et redoutable, jamais il ne s'en serait chargé[39].

Le véritable Amant a brûlé toutes ses idoles, celles de son ego et même l'idole qu'il avait adorée plus que tout : son bien-aimé, son Ami.

L'amour absolu nous brûle jusqu'au dernier atome, il nous engloutit dans l'Océan : il n'y a plus, alors, ni Toi, ni Moi :

> Le signe de celui qui a atteint cet Océan de lumière est qu'il est immergé en lui. Désormais il ne se voit plus lui-même : il ne voit que l'Océan[40].
> Ce derviche privé de son cœur[41] était comme un feu qui aurait eu pour voisinage l'Océan. […] On vit qu'il allait cesser d'exister. En

---

ablution dans son sang. / Si tu ne fais pas ablution dans ton sang pour prier, en vérité, ta prière est une non-prière (*nâ-namâz*).' » (ma traduction).

[39] Nasafî, p. 242.

[40] Nasafî, p. 232.

[41] C'est-à-dire qui a donné la totalité de son cœur et de sa vie.

> effet, il jeta un cri, il livra son âme et mourut[42]. Lorsqu'il sut qu'il était uni à son bien-aimé, il fut tout à fait annihilé et anéanti. Ceux qui parcourent l'hippodrome de l'amour spirituel savent ce que produit parmi eux l'anéantissement dans l'amour. […] Quant à moi qui ne suis resté ni moi ni un autre que moi […] j'ai été effacé, j'ai disparu, il n'est rien resté de moi-même ; je n'ai plus été qu'une ombre[43], il n'est pas resté de moi le moindre atome. J'étais une goutte perdue dans l'océan du mystère, et actuellement je ne retrouve pas même cette goutte[44].

Il ne voit plus ni lui-même ni l'Océan, car à ce stade, tout est redevenu Un :

> O Derviche ! Si tu dépasses le monde du multiple, parviens à l'océan de l'unicité et plonges dans cet océan, tu vois qu'amant, aimé et amour sont un[45].

Comme le dit Nasafî : de quelque côté que tu te tournes, c'est vers Dieu que tu te tournes. Car Tout est Lui. 'Attâr le dit et le redit de mille manières :

> On ne doit voir jamais personne autre que Lui (…). On est en Lui, par Lui et avec Lui, et on peut aussi être en dehors de ces trois phases. Quiconque ne s'est pas perdu dans l'océan de l'unité, serait-il Adam lui-même, qu'il n'est pas digne d'appartenir à l'humanité[46].

Nasafî dit aussi : il faut sortir de l'illusion d'être un « Je », « Quoique le pèlerin n'ait jamais d'être propre, il s'imagine pourtant en avoir. Qu'il soulève ce fantasme et sache avec

---

[42] Comme Jésus sur la croix : « or Jésus, poussant un grand cri, rendit l'esprit. », Matthieu, 27 : 50.
[43] Il n'est plus qu'une ombre prête à se perdre dans le Soleil.
[44] Farid ud-Dîn 'Attâr, *Le Langage des oiseaux*, *op. cit.,* p. 287-288, Septième vallée, Le prince et le mendiant.
[45] Nasafî, p. 206.
[46] *Le Langage des oiseaux*, *op. cit.,* p. 263, Cinquième vallée, Anecdote sur le Sheykh Bû 'Alî…

certitude que l'être est à Dieu seul. Lorsqu'il sait et voit qu'il en est ainsi, le voyage *vers* Dieu s'achève et le voyage *en* Dieu commence »[47]. Car ce n'est pas seulement l'homme qui est aimanté par l'amour, mais Dieu lui-même. Dieu cherche l'homme avec un amour immense et bien supérieur à celui de l'homme : l'homme ne trouve Dieu que parce que Dieu cherche l'homme.

Niffarî, un grand mystique du X^e^ siècle (quatre siècles avant Hâfez) s'écriait :

> J'ai cherché mon Seigneur, et je ne l'ai pas trouvé ; Il m'a cherché et je l'ai trouvé[48].

Selon Ibn 'Arabî, Dieu dit à l'homme : « En vérité, c'est Moi qui Me cherche en toi, autant que tu te cherches en Moi. Seulement Moi, je me connais comme étant Dieu, et toi non. »[49]

Voilà pourquoi Hâfez disait que ce ne sont pas nos propres efforts[50] qui nous conduisent à la Perle.

Nos efforts, soutenus par la grâce[51], nous libèrent de nous-mêmes, mais c'est notre entière fusion dans l'amour qui nous

---

[47] Nasafî, *op. cit*., p.23.

[48] Paul Nwya, *Exégèse coranique et langage mystique*, 2^e^ édition, Beyrouth, 1991, p. 391.
Cette citation, traduite de l'arabe, est de Niffarî.

[49] Stéphane Ruspoli, *Le Livre des Théophanies d'Ibn 'Arabî,* p. 371. Il s'agit de la Théophanie de l'amour, que l'on considère comme apocryphe.

[50] On lit chez 'Attâr, *Livre Divin*, Chant VIII, 12 : « Tu t'imagines qu'une blessure venant de Lui est un don gratuit ; au contraire, elle s'achète au prix de mille ans de dévotion. / Aurais-tu accompli mille ans de dévotion, tu n'aurais fait que payer le prix d'une heure de Sa malédiction. » Satan qui accepta la malédiction divine par amour pour Dieu est le modèle des fous d'amour qui acceptent, de la part du Bien Aimé, la pire des souffrances : la séparation.

[51] 'Attâr y insiste : nous n'avons à revendiquer aucun « mérite » ! Au mystique qui parvient au terme du voyage, l'Union en Dieu, Dieu dit : « Lorsque vous avez fait de bonnes œuvres, vous n'avez agi que par mon action… », *Le Langage des oiseaux*, p. 296, Attitude des oiseaux.

transfigure : alors Dieu peut venir se refléter dans le miroir que nous sommes : comme nous Le reflétons, Dieu peut venir S'aimer Lui-même en nous, fous d'amour, qui sommes, « submergés »[52] en Lui. Les poètes disent cet état mieux que quiconque :

> Là se perdent notre âme et notre cœur émerveillés.
> Nous sommes plongés, pleins de joie, dans Son océan sans limites,
> Corps et âme, jusqu'à l'éternité des éternités.
> Grâces soient rendues à Dieu ! Toutes les sources sont obscures
> Auprès de la pureté de notre Source de Vie[53].

Claire Kappler
CNRS, Paris

[52] 'Attâr le précise fermement : nous ne sommes pas Dieu, car Dieu seul est Dieu, nous sommes « submergés » en lui. L'image de l'Océan prend ici tout son sens, on voit combien elle est essentielle.
[53] Rûmî, *Odes mystiques, Divân-e Shams*, op. cit., ghazal 150, p. 168.

VIENT DE PARAITRE

Vincenzo Minervini, *Il Libre de Sidrac di' Bertran Boysset*, Schena Editore, Fasano, 2010.

Le *Livre de Sidrac* a représenté une véritable encyclopédie en langue vulgaire et ce durant plusieurs siècles. Or l'arpenteur Bertran Boysset, connu aussi pour sa version du *Roman d'Arles* éditée naguère[1], nous a laissé l'une des deux rédactions provençales. L'auteur, après avoir fait le point sur les derniers travaux consacrés au *Livre de Sidrac*, nous offre une biographie de Bertran Boysset fort bien venue et qui tient compte notamment de l'important travail de Pierre Portet[2] ; elle est suivie d'une étude de langue tout à fait substantielle, et qui a notamment l'intérêt d'attirer l'attention sur certains faits phonétiques du parler d'Arles, comme le passage de *-a* final à *-e*[3]. Un glossaire et une bibliographie complètent cette publication. Elle contribuera de toute évidence à une meilleure connaissance de ce texte.

S. T.-M.

Franco Suitner, *I Poeti del medio evo. Italia ed Europa (secoli XII-XIV)*, Carocci, Rome, 2010.

Quelle bonne idée a eu l'auteur de nous présenter un panorama de la poésie médiévale européenne, non sous la forme d'une anthologie - encore que les exemples soient nombreux - mais comme une promenade à travers certains aspects de la vie du

---

[1] Hans-Christian Haupt, *Le Roman d'Arles dans la copie de Bertran Boysset*, A. Francke Verlag, Tübingen et Bâle, 2003.

[2] Pierre Portet, *La vie et les œuvres techniques d'un arpenteur médiéval. Bertran Boysset. Arles, 1355-1415*, CDRom, Paris, 2000.

[3] Comme dans *avie*, *devie* ; voir p. 46. On regrette que l'auteur n'ait pas renvoyé à la très utile étude de langue de Paul Pansier, *Histoire de la langue provençale à Avignon du XII^e^ au XIX^e^ siècle*, Slatkine et Laffitte Reprints, 1974, vol. I, p. 60-61.

temps ou certains faits historiques. Ainsi un chapitre est-il consacré aux croisades (« I crociati : partire e separarsi », p. 35), d'où naît le motif poétique de la séparation. Mais, au lieu de considérer son expression dans une seule langue, l'auteur les aborde toutes, aussi bien la poésie d'oïl, d'oc que celles en moyen haut allemand, en vieil anglais ou en toscan. Toutes les citations sont traduites en italien et la version originale donnée en note.

La condition du jongleur est abordée dans le même esprit : faire se rencontrer les poètes de l'Europe médiévale, eux qui voyageaient tant et qui ne connaissaient pas vraiment d'obstacle linguistique. Après tout, les plus érudits d'entre eux pouvaient parler la langue commune, le latin.

Tous les chapitres sont traités de la même façon ; l'un est consacré à la poésie mariale (« I cantori dell' 'altra' Signora », p. 133), l'autre aux hérétiques (« L'eretico e il suo pentimento », p. 175), ou encore à la dame poétesse (« La pena della trovarice », p. 259), aux fêtes (« Feste cortesi », p. 215), au style de vie seigneurial (« Stili di vita », p. 239), à la mort (« Fra la vita e la morte », p. 301), ou bien aux clercs poètes, ce qui permet de ne pas oublier que la littérature médiévale la plus importante, en volume et en auteurs, est de langue latine (« Exul ego clericus », p. 279). Une étude est également consacrée à l'histoire par excellence dans l'Europe chrétienne, celle du Christ (« La storia per eccellenza », p. 153).

Et, pour la première fois dans un travail semblable, un chapitre est consacrée à la poésie hébraïque, nous donnant à lire des textes qu'on aborde rarement (« Gli ebrei e la poesia nelle nuove lingue », p. 195) ; l'originalité de poètes comme Isaac Gorni, autrefois étudié par Hayyim Schirmann[4], ou encore Crescas du Caylar[5] étant qu'ils composaient parfois en langue vernaculaire -

[4] Hayyim Schirmann, « Isaac Gorni, poète hébreu de Provence », *Lettres Romanes*, Louvain, t. 3, août1949 [tiré à part].

[5] Suzanne Thiolier-Méjean, *Crescas du Caylar, Le roman de la reine Esther*, présentation, édition et traduction, in *Nouvelles courtoises*

ici en provençal - mais dans l'alphabet hébreu, ce qui explique largement que cette production littéraire ait peu retenu l'attention, mis à part quelques éminents chercheurs qui permettent, justement, de mieux faire connaître un aspect important de la civilisation méridionale[6]. Saverio Guida ne manque pas non plus de prendre en compte les poésies écrites contre les Juifs, comme dans la *Dispute entre Charlot et le barbier de Melun* de Rutebeuf (p. 210-212), montrant ainsi que les meilleurs poètes n'ont pas toujours échappé aux violents préjugés de leur temps.

Cette manière de traiter de la poésie vernaculaire remet en perspective des textes trop souvent étudiés séparément sans vue d'ensemble, ni considération historique.

Or son intérêt apparaît aussitôt : les mêmes motifs poétiques parcourent toute l'Europe et pourtant aucun chant n'est identique à l'autre. On est là au cœur de l'esthétique médiévale : ce n'est pas l'originalité du sujet qui compte mais l'interprétation qui en est donnée.

L'ouvrage, que l'on recommande vivement pour sa documentation, est savant sans pédantisme, écrit dans un style vivant, qui en fait une lecture passionnante en même temps qu'il offre toutes les références et garanties nécessaires au spécialiste.

S. T.-M.

Nigel Wilkins, *Words and Music in Medieval Europe*, Ashgate Variorum, 2011.

---

occitanes et françaises, coll. « Lettres Gothiques », Le Livre de Poche, Librairie Générale Française, Paris, 1997.

[6] Cyril Hershon, *Faith and Controversy : the Jews of Mediaeval Languedoc*, A.I.E.O., University of Birmingham, 1999 ; Cyril Aslanov, *Le provençal des Juifs et l'hébreu en Provence. Le dictionnaire Šaršot ha-Kesef de Joseph Caspi*, Peeters, Paris-Louvain, 2001.

Professeur émérite à la Sorbonne, Nigel Wilkins, spécialiste de littérature médiévale, musicologue et musicien, a réuni ici un ensemble d'études, en français et en anglais, consacré à la poésie lyrique des XIV^{e} et XV^{e} siècles. Une approche totalement interdisciplinaire permet à l'auteur de situer sa recherche au carrefour de l'histoire littéraire, de la linguistique et de la paléographie. Guillaume de Machaut donne le fil conducteur de ces dix-neuf articles, tant son influence fut grande. Mais Nigel Wilkins s'est aussi interrogé sur le rôle de la musique dans les fêtes et cérémonies, sur l'iconographie et notamment l'image du diable musicien. Un vaste champ de réflexion témoignant de toute une vie de recherche.

Nous ne saurions trop en recommander la lecture à tous ceux qui veulent approfondir leurs connaissances en ce domaine.